

Cimes en abîmes

Jean Figerou

2007

Hourquette d'Ancizan

Les mots suivis d'un astérisque renvoient à un lexique (haut gascon) donné en fin de texte.

Oué, oué, oué, oué. Oué, oué. Oué. Enfin non plutôt pardi ! Je suis démanqué de partout par le poids. Il me remonte le cervelet le problème et me butine l'âme à m'y tresser des méandres et me trousser l'humeur. Je me tire le cotylédon pour me déployer mais ça grince de partout. À chaque articulation le carrefour est bouché. C'est que je monte la hourquette* avec difficulté maintenant que je suis plus pansu qu'un roi mage ! J'ai la fourche trop ankylosée menue pour porter le fût.

Oué, oué, oué, oué. Oué, oué. Oué. Je parle, je parle, je parle, je suis parti à causer, je cause, je parle, je parle, c'est le malaise de mon âme qui sort en ce moment mais je suis pas friand de mots moi, je suis gourmand du goulot, j'ai toujours été très tendre pour la charcuterie. Pas que pour la charcuterie mais beaucoup pour la charcuterie tout de même. Pour le galabar, la saucisse de foie, le pâté de sanglier, le pâté de gras, la saucisssssssssse de couenne. Et puis le dolent, la rilette aux grattons, le friton aux cèpes, le friand de fricandeau d'Aure, la ventrèche de montagne, le jambonneau écartelé au lard, le saucisson long, le Jésus... Vous savez, je suis mortel moi sans charcuterie, je peux pas vivre, j'ai l'œsophage asphyxié sans lard, ça me lubrifie le moral la charcuterie. Ça me... Oui. Ça me coupe la parole.

Oué, oué, oué, oué. Oué, oué. Oué. Ça va pas. C'est pas que ça va pas ça va pas mais ça va pas bien. Ça va pas bien bien. Je suis pas fleuri, je suis tout fané. J'ai l'estomac au rouge et le tempérament au bleu, c'est vous dire si c'est réjouissant l'ambiance dans mon corps. Ça n'a rien de suave. Je suis un recalé du plaisir dans ma vie maintenant. C'est ça qu'il faut dire, si il faut le dire. Des tomates, des haricots verts, de la laitue et même de la feuille de chêne, m'entendez, m'entendez, de la feuille de chêne il me faut ingurgiter, si c'est pas permis ça ! Le cochon il mange les glands et moi je mange les feuilles, si c'est pas malheureux vraiment de me faire avaler ça, c'est la honte ! Je suis le gland oui ! Je suis un cochon du haut !

Oh la la ! Des tomates, des zharicots verts et des feuilles de chêne à brouter ! Tout de même. Vraiment toutes

ces saloperies-là de végétaux, ça ne vous nourrit pas un homme. Ça vous rumine c'est tout. Si, si, si. Ça vous rumine et puis ça vous ruine et après ça vous mine et ça vous lamine.

Et non et non, c'est que j'ai à grimper moi ! Je suis pas de la ville moi, la nourriture elle me tombe pas toute cuite dans le bec, faut que j'aïlle me la chercher et me la gagner en montagne et oui ! Et oui ! Eh tèt ! Et quelle que soit la saison, tèt pardi ! Alors si je m'enfourne pas un peu de charcuterie, je peux pas monter. J'ai pas des cuisses de bronze moi, j'ai pas le temps d'y aller à la musculation et à l'EPO et la testostérone et autres saloperies d'anabolisé ! Faut que je me les alimente mes cuisses pour les fortifier, me faut de la viande bien très rouge avec tout plein de fer dedans pour me la gravir moi la montagne ! Et c'est pas avec des haricots verts fricotés à la laitue que je vais me muscler de fer ! C'est que c'est pas le tout de le dire, faut y grimper en haut au cubilar*, c'est à des deux mille cinq à cent faut dire aussi. N'y grimpe pas qui veut, faut avoir le pied montagne, hé oui hé oui. Hé oui. C'est pas passe-temps. La montagne c'est notre pain au bout de la pente faut savoir. On est pas là pour la gonflette, la bron-zette et la musclette nous, on est là pour la brebis nous, uniquement et entièrement pour la brebis, c'est tout.

Trois tomates et deux haricots verts ? Hé vous voulez que je dépérisses avant même d'arriver en haut à la pâture ! C'est ça, c'est ça ! Non je peux pas continuer comme ça, j'ai le corps tout chagrin. Tout laminé de faiblesse, je me vis chiffe très molle et chique toute démâchouillée. Si je veux accompagner les brebis il me faut le saucisson et le jambon dans la musette, sinon c'est même pas la peine que je fasse semblant de grimper. La machine ne montera pas sûr. Il me faut de la viande musclée pour monter. Et la viande musclée on se la fait en mangeant de même, en mangeant de la bonne viande té pardi ! Y a pas de mystère miracle.

Bouhhh ! Boudiou putaingue ! C'est qu'avec ce surpoids pondéral je fatigue, je fatigue. Je fatigue terrible à avoir l'angoisse de l'obésité. Parce que quand je redescends, faut que je les porte tous ces kilos de surplus, il faut. J'ai les reins en capilotade à la descendée. Ils s'assoient dans mon corps, si. Ils s'affaissent sur mon ventre pendant que mes rotules se noient dans la mare de synovie suée par mes capsules synoviales. C'est calvaire, je patauge dans la douleur à chaque pas. J'ai les reins qui n'arrêtent pas de s'affaïsser, de s'affaïsser, de s'affaïsser à chaque pas. Mon mé-nisque quand on le voit à la radio, on croirait Dresde juste après les bombardements.

Putaingue ! Si c'est pas malheur ! Avec ce gros bidon que je me trimbale sur le ventre, que je suis si gros que je suis enceinte de moi-même. Le docteur il m'a dit que si je veux survivre, il faut que je maigrisse. Parce que j'ai déjà un pied dans la pierre tombale mais si je veux avoir les deux, j'ai qu'à continuer comme ça. C'est pour ça que j'ai entamé le régime depuis Pâques. Oui depuis Pâques, ébé dis donc c'est carême plus que Pâques hé ! C'est Carême tous les jours ouais ! Que ma vie a été que calvaire depuis deux mois, que j'ai mangé pendant deux mois que des tomates et des zharicots verts et toutes ces saloperies de légumes pour perdre que deux kilos. Ébé ! Ébé ! C'est

vraiment la peine de se priver de mangeailles pour deux malheureux kilos de rien du tout ! Tout ce calvaire pour perdre que deux kilos c'est tout. Que j'ai brouté comme une chèvre des lichens potagers et toutes ces cochonneries de légumes sans cochon, sans la moindre charcuterie, la plus petite rosette de charcuterie, m'entendez ? Et tout cela pour rien ou quasi presque rien. J'en ai la tête en bouillabaisse. Qu'est-ce que c'est que deux kilos sur deux quintaux ? Hein ? Une insignifiance ! Juste quatre petites livres microscopiques, ça c'est pas vu tèh pardi ! C'était un blasphème au bon sens. Le jeu n'en valait pas la chandelle vraiment. Depuis Pâques c'est simple mon ventre neurassthénise. Il est tout en pagaille de dépression et me met le moral au talon. Parce que j'ai le champignon qui s'aime obèse. Alors le ramadan perpétuel au quotidien très peu pour mes maxillaires abdominaux. Tèh ! Est-ce ma faute si mon bidon il s'aime dodu, hein ? Hein ? Avoir fait tout ce ramdam dans mon estomac pour rien. J'en ai honte pour vous dire, j'en ai honte. De m'être fait avoir. Y a rien qui me pénètre la mauvaise humeur que des actes inutiles. Ça me barbotte encore dans l'estomac rien que d'y penser. Toute cette abstinence pour acquérir que de l'inutile. Ça me boursoufle l'exaspération. On est ni des cakes ni des rissoles que diable ! Et si je me préfère fessu et pas menu dans l'aigu ? Ah mais ! Si je m'aime à me conjuguer à tous les u, menu, fessu, dodu, pansu, ventru, aigu, pointu, charnu, cocu. Hein ? Qui peut y trouver à redire putaingue ! Non mais en quoi ça les regarde les commères et l'académie ! En quoi !

C'est mal fait quand même le monde quand je pense qu'il y a tant de gens qui meurent de faim pour rien et que moi je rêve de maigrir et que j'en grossis pratiquement tellement je suis affamé à me dégrossir alors qu'il y en a tant qui meurent d'être trop maigres à force de coucher avec la faim. Alors que je pourrais donner beaucoup de mes viandes tant j'en ai aux pauvres affamés tout maigres de Tchétchénie nègre. Ça serait tout bénéfique pour tous les deux. Moi je les nourrirais de mes bourrelets et eux ils me débarrasseraient de mes mauvaises graisses. Ça serait splendide. Et je me sentirais très utile. Ça me revigorerait le moral en plus de faire une bonne action, c'est toujours gratifiant. Surtout à si peu de frais et qui vous rapporte en sus à vous tartiner le miel dans le moral. C'est profit partout. Y a du génie parfois dans la charité. Et même de l'espoir. Ça vous revigorerait l'âme si ça pouvait se faire ce peut. Ça vous remmailloterait le quant-à-soi et vous déculotterait l'abstinence, ça serait que jouissance.

Et puis de toute façon ils ont toujours été un peu cannibales les affamés sous-développés, c'est leur régime quotidien de nourriture la barbaque humaine, ça les changerait pas trop, ils sont habitués, ça serait tout bénéf. Y aurait pas à les habituer à notre viande. Ça serait que du temps de gagné. Oh que j'aimerais ! J'aimerais bien nourrir tout un village avec mes viandes. Il y aurait des cliniques de gras et des dispensaires de cellulite et des hôpitaux à bouffe où seraient stockées les viandes dans de grands frigos géants régis par la Croix Rouge et le Croissant Vert avec de grands porte-conteneurs géants pour les distribuer à travers tout l'univers. C'est pour le coup que je m'aimerais bien redondant. J'en serais tout bedonnant. Gros par action humani-

taire, obèse par charité. Si c'est pas beau ça, c'est tout réconfortant. Ça lui clouerait le bec à la médecine, ah mais !

Hé... ? À redire ? Après tout c'est mon droit de me désirer surabondant ventripotent ! Et après tout c'est ça le partage, la communion, la charité d'amour, le souci compassionnel du prochain et l'action citoyenne et l'échange nord sud solidaire et autres balivernes. Moi je le ferais en vrai en offrant mon corps à bouffer aux affamés de vie pour de vrai. Jésus il offre sa chair aux affamés de l'âme et moi je l'offrirais aux affamés de la faim, aux vrais affamés. Ohlala, ça me donne des couleurs rien que d'y penser ! Je jouis en arc-en-ciel.

Mais d'une certaine manière ils sont très avantagés les maigres, ceux qui meurent de faim, ils sont habitués, il y a des générations et des générations qu'ils souffrent de la faim, ils ont l'habitude et une longue expérience de l'épreuve et de la douleur. Tandis que nous les gens qui avons l'habitude de grignoter à notre faim, à déborder même, on souffre plus. C'est nouveau pour nous la faim. Et la détresse est plus grande. On est plus à plaindre en fait parce qu'on n'est pas riche de pauvreté et avare de souffrance. C'est des privilégiés les affamés, si. D'une certaine manière. D'une certaine manière on peut dire que c'est une chance de crever la faim pour les crève-la-faim, ils sont habitués comme ça et ils souffrent moins. Ohlala ça me déménage la tête toute cette histoire ! Parce que si vous aviez la moindre petite parcelle d'idée de ce que j'ai souffert en calvaire depuis Pâques, vous auriez pitié à trois genoux ! Un vrai chemin de croix.

Et si ?... Parce que par exemple si on pouvait remonter l'histoire comme on remonte une rivière ça me plairait, ça me plairait beaucoup. Par exemple je pourrais donner de ma chair à manger aux résistants à Dachau qu'ils ont tant souffert de la faim dans la guerre. Parce qu'il y a le frère de mon beau-père, il y a été interné concentré à Dachau pendant la guerre. Si j'avais pu lui donner un peu de ma viande, il aurait moins souffert. Ou tenez à Auschwitz à ce qu'il paraît qu'ils ont martyrisé les juifs à les faire partir en fumée ! Que c'était plus que la faim là-bas le calvaire, que c'était des cadavres vivants à ce qu'il paraît ébé tèh ! Ça les aurait soulagés un peu dans leur misère carbonisée de manger un peu de mes viandes, ç'aurait donné répit. On aurait fait une bonne action, on aurait un peu levé leur peine. Ça ç'aurait été de la résistance ! De la communion fraternelle. J'aurais peut-être même été consacré comme saint avec une médaille et tout. Enfin la médaille ça se mange pas, ça sert pas à grand-chose, juste à lubrifier un peu la vanité. C'est un peu vain. Mais la sainteté c'est un petit bout d'avance sur le paradis. Comme qui dirait une avance sur hoirie et des arrhes sur demain. Ça m'aurait complu beaucoup.

Enfin maintenant que je remonte à l'estive*, je l'ai cessé le régime. Je pouvais pas vivre mort. On ne peut pas travailler et faire pénitence en même temps. Remarquez, je ne dis pas que je l'ai arrêté, non je ne le dis pas pour plaire au docteur, je l'ai mis entre parenthèse pour l'été, je reprendrai la souffrance pour l'hiver. Faut bien que je m'offre un peu de répit dans le châtime. Sinon autant se calibrer tout de suite du plomb à sanglier dans le groin pour en finir si l'on peut pas se masturber de plaisir le

goulot aux délices de la bouffe. Hein ? Oui alors quand je grimpe à la borda* je m'emporte le saucisson et le jambon. Ça fait bon ménage le jambon et le saucisson. Surtout dans le ventre hihi ! Ça me satisfait, hihi ! Surtout quand il est croisé sanglier et haché gros grain, sans trop de gras mais avec quand même et pas trop sec. Pas trop frais mais pas trop sec, juste dans le juste milieu quand il est goûteux juteux. Que c'est délice à vous faire grimper la langue au ciel. Je me mange la lichée de pain quand j'arrive au Pla* de l'Arcouade avant de me monter le Clot* des Cardous, je m'entame une rondelette jambonnée et me saucissonne le bonheur. Hé tèh pardi le régime, je me le suis jeté dans la ravine pour l'été, sous la doline ! Parce que gros ou pas faut y aller avec des forces à la pâture, qu'est-ce que vous croyez, croyez ?

Je suis bien avec le saucisson. C'est un compagnon pour moi. Parce que c'est le genou que je souffre. Pour monter ça va. Non pas de problème pour la montée. On souffle, on ralentit mais on y arrive, à son rythme. On met le temps qui faut mais ça va. Si c'est trop essouffant on ralentit, on met le temps, mais on y arrive. Mais c'est la descente qui entame le rosaire. C'est ça la descente où qu'il souffre le genou, il connaît le martyr. Parce que quand on est gros comme moi c'est tout ce poids en sus qui lève la souffrance, vous comprenez. C'est le genou qui porte tout ce gros ventre et qui geint. Voilà. Et la douleur me lance. C'est pour ça que j'ai entrepris le régime pour m'affaïsser l'œuf colonial. Mais pour rien en vain, je crains. La fragilité de l'homme elle est dans le genou. Enfin je veux dire pour le montagnard comme moi un peu excroissant de la bedaine. Plus je m'abstiens plus j'engraisse en fait. C'est pas de chance, je suis d'une nature trop généreuse. Et comme je m'aime beaucoup, j'engraisse beaucoup et mon médecin me fait misère. Mais attention je suis pas dans l'abus. Je goinfre pas. Juste un peu de saucisson pour tenir le parcours. Je suis plus dans le régime mais je ne suis pas dans l'excès non plus, je suis en demi-régime. Si vous voulez, je ne me cumule pas comme avant mais je me rassasie quand même. C'est le problème des gros, ils se dorlotent à la bouffe ; ils s'aiment trop alors ils se gâtent. Ils s'aiment tellement qu'ils s'adorent dodus, aussi pour avoir plus de viande à aimer ils s'efforcent d'être plus copieux en volume et pour prendre du poids ils cumulent les gras et s'accumulent en quintal comme ça ils ont plus de chair à aimer. C'est ça, les médecins ils oublient que les gros sont amoureux d'eux-mêmes. La thérapie elle devrait passer avant tout par l'amour, voilà ce que j'insinue en passant.

Remarquez les gros, ils font bien de s'aimer. C'est pas que l'on soit jamais mieux servi que par soi-même ! Quoique ?... Mais comme personne ne les aime du fait de leurs kilos en trop, s'ils ne s'aimaient pas, ils ne connaîtraient jamais l'amour les obèses. Alors ils font bien de s'aimer un peu et de se couvrir à la graisse pour ne pas neurasthéniser. Ils y ont grand intérêt parce que personne d'autre ne les aime qu'eux.

Le gras c'est démodé, ça répugne même à ce qui paraît. C'est le maigre qui tient le haut du pavé. On répudie la marmotte pour frayer l'idylle avec l'hermine aujourd'hui. L'adipeux ne trouve pas d'anneau à mettre à son

goupillon, surtout que parfois sous la voûte du bidon c'est pas facile à pénétrer le plaisir. Le gros c'est paria. Même la médecine est contre, c'est dire. Alors que le médecin en principe il est censé soulager la misère pas l'accentuer. Au jour d'aujourd'hui et de demain c'est une honte d'être gros, c'est même une insulte. Enfin c'est considéré comme. Et pourtant qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse si j'ai le ballon ? C'est pas moi qu'il me le suis fait pousser, il a poussé tout seul comme le champignon. Je le subis, c'est comme la famille. Je dis toujours mon ventre c'est pas moi, c'est la famille. C'est mon petit-fils que je me suis fait pousser directement dans le ventre. Et il en est épais. On en fera un grand montagnard de ce petit.

Parce qu'on a beau dire quand même le gras c'est la fête et la graille de la joie. Ce n'est que ça. Parce qu'on n'a pas des vies tellement vivantes alors si on a plus la bouffe, qu'est-ce qu'il nous reste ? Je vous le demande. Oui. Parce que moi je sais pas où ils se le foutent le courage mais moi je le mets dans la viande le courage. Il me faut de la viande moi pour l'avoir le courage. Sinon je dépéris. J'ai le muscle qui dépérit sans viande bovine et charcutée.

Je m'y fais pas moi au temps d'aujourd'hui. Bou-douioiuhhh ! Je suis d'avant moi. Tout est si rapide maintenant que tout dépérit avant de naître. Non je suis très très d'avant moi. D'un temps où l'on regardait pas l'heure mais où on l'écoutait au clocher de l'église sous la bénédiction pieuse de l'Angélus. Le temps d'avant il était plus épais, que maintenant il ne sait que couler et couler et couler. À se noyer dans l'inutile. Oui, je parle d'une époque où le temps était lent, où les choses étaient solides et longues. Un temps où l'on avait le temps de voir venir avant de décider. Qui vous prenait pas au dépourvu, qui était honnête, où l'on savait où on allait, sans être gadgétisé chaque semaine par une nouveauté quand on va prier les courses à l'Hypermarché. C'est qu'au jour d'aujourd'hui et encore plus au jour de demain, il y a plus de curé à la montagne, il y a plus que des vendeurs. C'est l'hypermarché qui a remplacé l'église maintenant et la communion elle se fait au portefeuille.

Oui, aujourd'hui les gens préfèrent les choses neuves, l'attrait c'est la nouveauté aujourd'hui. Autrefois c'était plutôt l'ancienneté qui était consacrée, les choses qui avaient fait preuve de leur aptitude à durer. C'est tout le contraire aujourd'hui où qu'on est coquet que du neuf. C'est comme l'eau, tout le monde a l'eau courante, nous aussi on l'a au robinet mais pour boire pour le midi je vais la prendre à la fontaine au village, elle est plus neuve à la fontaine, elle court tout le temps. Voyez moi aussi je suis moderne, j'aime les choses neuves quand il faut de raison !

Ouhhh ! J'ai la tête dans un pot. Quand je pense... Ça me piétine l'estomac encore rien que d'y penser aux tomates-zaricots verts, ça me met l'esprit en vermicelle. Ohlala putaingue !

Oullala je cause, je cause mais on va se faire saucer ! La prade* va pas tarder à jouer à l'éponge. Le temps glisse vers le mauvais. La climatologie va faire trempette dans les dix minutes. Ça va charrier gros. Le nuage est déjà descendu sur la raillère, qu'il fricote avec le pierrier. Faut que j'ôte le sel aux bêtes. Parce qu'elles vont se mouiller

les bêtes sous la pluie et si mouillées elles lèchent le sel, elles crèvent, oui, oui. Que je le retire, vite, vite. Elles en sont friandes mais ça leur porte le mal c'est qu'elles en abuseraient facile. Le Marcel il se saoule au vin, elles elles se saoulent au sel. Oui c'est danger le sel si trempées elles en absorbent, elles en meurent. Mais elles ne peuvent pas se retenir, elles en boufferaient à se péter la santé. Le sel il leur est nécessaire mais c'est surtout friandise pour elles. Elles adorent se saler le plaisir. C'est comme nous que voulez-vous, on adore la charcuterie, on en mangerait à se péter la sous-ventrière et que ça nous fait un mal à l'infini qu'il dit le docteur d'Arreau alors il vous met aux zharicots verts, quelle misère ! Vous avez pas remarqué ? La vie est calvaire. Tout ce qui est bon, tout ce dont on est gourmand, vous nuit à la santé. C'est mal fait le monde. Il a pas bien travaillé le Bon Dieu, non il a pas bien travaillé, c'est pas un succès. Je ne saurais le féliciter. Tout ce qui est bon, le gras, le jambon, la sauce est nocif. Ce qui est délice, vous fait monter la pression de l'artère et vous grignote au cholestérol ! C'est très mal fait que voulez-vous. Un type qui travaillerait comme ça dans le privé, il serait vidé le jour même avant même d'avoir commencé. On lui laisserait pas le temps de commettre tous ces dégâts. Non. Non. Non.

Tomateszharicots quelle damnation quand j'y pense, ma joie en est défunte. C'est qu'il faut les déloger à coups de bâton et de chiens de la pierre à sel sinon elles continueraient à les sucer même en chiant tant ça leur fait glousser le plaisir le sel. Elles en crèveraient sur place plutôt que de s'arrêter de sucer les salopes.

Et ça ? Ah putain de gembres* ! Que je m'emmêle les pédales du bas en roncier. Putain de genévriers et saloperies de rhododendrons de merde putaingue ! Qu'autrefois y avait des quinze mille bêtes ici à gambader sur les Quatre Véziaux entre le Pla* de Castet, le Pla* d'Arcouade, le col de Crabe* , le Clot* de Pourtillou et l'Aoubère. Des quinze mille têtes, oui ! C'est pas comme maintenant que j'en conduis des cent cinquante à tout casser, que c'en est une misère. Parce que... Y a pas mystère. C'est simple. Jeannot il arrête cet automne, il a doublé les 73 ans hé ! Et moi que je vais pas tarder à me la saisir la retraite. Et on n'est plus que deux. Alors quand on va partir qui c'est qui restera dans la montagne, hein. Qui c'est ? Plus personne thè pardi, que le vent. C'est tout. C'est tout. Etèhhh ! Évident. Que ça pousse partout cette charogne de genévriers et de rhododendrons. Qu'y en avait pas un, pas une touffe autrefois jusqu'à des deux mille cinq cents quand toutes ces bêtes paquaient*, que maintenant c'en est tout plein, tout garni que ça me fait mal. C'est plus une estive, c'est une garrigue maintenant. Elle est toute dépeignée de buissons l'artigue*. 150 bêtes, qu'est-ce que vous voulez, c'est ça qui va empêcher le genévrier de s'ébattre tèh ! Parce que s'ils croient que je vais aller tondre la montagne comme une pelouse en banlieue, ils se gavent le gave*. J'en ai assez de travail comme ça. Parce que j'ai pas d'aide. J'ai pas d'aide ! Surtout que le chien que j'ai il court plutôt le papillon que la brebis et l'autre, le labri-colley, il se trousse plus le bâton de berger qu'il ne taille les bêtes. Ils sont plutôt traîtres du collier tous les deux. Alors c'est moi qui me remonte toute la pente des bêtes à remonter et qui me

trace la sente. Et je me sens tout dépareillé du genou.

Parce que de qui qu'on se moque hé ? Vous avez lu la Dépêche ? Vous l'avez lue ou vous l'avez pas lue ? Que c'en est une honte, une honte ! Pour ramoner la montagne au mouton, pour la jardiner comme ils disent, ils proposent des quenottes de chardon. Une prime annuelle annuelle. Et annuelle de 700 euros. Ils nous prennent pour des émigrés ou quoi ? Ehé tèhh pour eux on n'est que des émigrés dans notre propre pays. Attendez, attendez, on va se déboîter le genou pour 700 euros l'an ! Faut pas se moquer à ce point que ça frise l'injure ! Que ça la déborde même. On est plus des gosses, on a plus l'âge des sucettes à 64 ans. C'était dans la Dépêche ce matin ! Vous avez pas lu ? Vous avez bien fait autant pas lire la honte écrite noire sur le blanc. S'ils croient qu'ils vont en trouver des jeunes à 700 euros par an à 20 fois moinsse que le RMI ? Autant s'asseoir au bord de la route à compter passer le temps ! C'est qu'ils nous feraient boire la Garonne ces enculés ! Ils adorent subventionner la misère ces brebis galeuses. C'est pas eux qui se la grimpe la combe à se compoter les genoux à se les désosser. Ils se lavent les yeux avec notre soupe ces mécréants. On demande pas l'aumône, on demande d'être respecté dans notre labeur, c'est tout. Déjà qu'on a une vie de chien, on ne voudrait pas être pris pour des ânes, on n'est pas des chevaux à mules ni des tartines à gazon. Ouhhhh ! Tous ces genévriers ça me remonte le cœur dans le foie de voir ça et ça me dégueule le désir. Je suis comme tout en malaise lorsque je vois ça. Enfin qu'ils comptent pas sur moi pour aller peigner le pré alpin à ma retraite pour 700 euros l'an. Mais de qui on se moque ? De qui on se moque ?

Un berger c'est que misère, c'est pire qu'une vie de mère. Parce qu'on se donne du mal pour ces bêtes pour rien. Pour rien. Que de la déception. En août dernier quand la foudre m'en a abattu quatre en une nuit ça m'a laissé un froid à l'âme pendant au moins un an. Un an que dis-je ? Pendant au moins deux ans ! Oh oui deux ans à temps plein ! Deux bonnes années. À les pleurer dans le silence de mon âme et la solitude blanche des monts. Je m'en remettais pas. C'est pas qu'on soit sensible mais c'est dur, on couche pratiquement avec les bêtes toute l'année nous faut dire. On les connaît mieux que nos enfants. J'avais beau me raisonner, j'avais la sentimentalité en débandade et le cœur en jus de chaussettes. Ça me revenait tout le temps du temps. Parce que de toute façon faut pas s'attacher, les bêtes elles partent toutes à la boucherie, je me disais mais ça n'enregistrait pas la raison, je coulais que du sentiment que voulez-vous ? À vivre 24 heures sur 24 avec la bête on s'y attache. C'est plus fort que nous ! On ne se retient pas ni ne se refait que voulez-vous ! Hé oui ! Hé oui !

Non c'est pas une vie qu'on a, c'est pas une vie ! On est encensé à la misère nous autres. On n'est que des sauvages. On est les bagnards de l'herbe à cailloux. C'est pas humain ce qu'on vit. C'est que souffrance, que souffrance. Souffrance et affront permanent. Et ils veulent nous subventionner 700 euros pour l'an ? Mais c'est l'insulte directe à pleine face. Ça devrait pas être Dieu permis ! Putaingue ! Quand il viendra au canton le président de la Chambre d'Agriculture, je lui fous mon poing sur la gueule moi ! At-

tendez que pas plus tard que avant-avant-hier, l'Arbizon je le me suis monté à quatre pattes, sur les genoux que je l'ai achevé en bavant comme un lombric oui, pour graver les derniers plus de deux mille huit qui m'ont achevé. Sur les genoux, oui que je suis arrivé, à quatre pattes, à brouter l'herbe carrément, tant j'étais épuisé par la tempête, et courbé de vent et avachi de fatigue pour aller me la chercher la brebis ! Putaingue que j'en aurais eu huit de genoux que je les aurais tous utilisés, je préfère vous le dire tout de suite ! Tout de suite. Je n'aurais pas manqué. Comme un ver que je rampais sans le moindre grain de dignité. Oh mama misère ! Que j'en avais honte à chialer. Heureusement qu'il y avait personne, que je suis toujours tout seul sur le mont. Ils auraient pas fini de me moquer. J'en aurais été crucifié de honte honteuse. Et ils veulent nous accompagner dans notre retraite et nous soulager la vie pour pas qu'on déprime pour 700 euros l'an. Ah les salauds ! De qui qu'on se branle à la Chambre d'Agriculture ? Y en a que pour ceusses de la plaine, ceusse qui chient le maïs et grignotent dans le fruit, à pas savoir qu'en faire, à dessécher la plaine, à nous voler l'eau de toutes nos nestes* et à nous polluer l'avenir. Y en a que pour eux. Mais ça va changer, ça va changer, on va leur larguer toute notre pollution sur la gueule, ça va pas tarder ! Ils vont voir ce qu'ils vont voir. On va les leur larguer en avalanche nos saloperies, non mais ! Ils n'auront plus qu'à les gober. On est pas plus cons qu'eux hé tèhh ! Les conneries ont sait aussi bien les faire. Parce que je ne vois pas pourquoi y aurait qu'eux qui auraient droit de polluer dans la plaine ? Je ne vois pas pourquoi, on est en démocratie. Et on saurait être aussi cons qu'eux putaingue ! Ils ont le toupet d'appeler ça de l'agriculture ! Moi j'appelle ça de la pollution tracteur mazoutée à l'engrais, abreuvée à la sécheresse et engraisnée au phréatique.

Ça va se terminer catastrophe tout ça. 700 euros qui vous pissent le malheur ! Parce que plus personne ne va vouloir y aller à la montagne à ce prix-là. Plus personne. Ça va être un désert la montagne, une jungle. Parce que c'est nous qu'on l'entretient la montagne avec nos bêtes. Si y a plus de bêtes la montagne elle se dégénère en désert. Ça sera plus qu'érosion et érosion le mont. Ça va être raillère, ravine et éboulis éboulé et pierrier, que des pierres et des pierres et des pierres. Ça va être le hoggar le Néouvielle dans ce cas-là. Si c'est ce qu'ils veulent autant le dire tout de suite. Autant essayer de faire pousser du cresson sur le caillauas* et du gazon sur le crâne à Mathieu mon Dieu. Ils vont la laisser se dégrader en Arizona la montagne ces cons de politicards. Parce que qu'est-ce qu'ils y connaissent à la montagne hein ? Qu'est-ce qu'ils y connaissent ? Y s'y connaissent mieux que nous peut-être ? On aura tout vu. Je voudrais les voir moi monter des 2500 tous les jours et même plusieurs fois le jour parfois défois. Parce que putaingue c'est pour le coup qu'ils auraient les genoux en décapilotade avec les ménisques en purée. Même qu'ils auraient plus de genoux. Plus rien du tout même. Déjà qu'ils ont pas grand-chose.

Parce que vous comprenez, c'est des moinsse que rien. Ils ont pas la tête à la culture et encore moinsse à la culture de l'agriculture au Ministère de l'Agriculture. Ils ont jamais eu le temps à l'agriculture en faite bien qu'ils

soient du Ministère de l'Agriculture. Ils ont plutôt la tête à la paperasserie. Ils ont le sang juridique, pas vinicole ou céréale. C'est ça aussi qui fosse se dire. Parce qu'ils sont venus ces messieurs de l'agriculture faire un rapport, rapport à la subvention demandée. On les a amenés à l'estive en haut, au grand Corbeau, tout en haut du haut, au-dessous du verrou pour qu'ils se rendent compte bien. Mais ils n'ont pas voulu, ils étaient épuisés rien que d'y penser. Enfin bon, trêve de paresse ! On avait pas passé la Coume de la Maboué que déjà ils miaulaient ces gens du ministère départemental que c'était haut haut, haut, qu'ils voyaient très bien de là de quoi il ressortissait et patati et patata. Bref on a abrégé à la racornir la visite quand le chef très gradé de la délégation me demande par politesse sans doute : « C'est à vous ces vaches ? Belles bêtes. » Je me retourne étonné, je regarde partout pas une vache, je ne vois pas la moindre vache de toute la combe. Traînant mon regard partout à m'oblitérer le regard sur toute la oulette* et ne voyant rien, je finis par suivre son doigt censé me montrer les vaches et je tombe sur mes brebis. Ebé ! Ebé ! On est bien servi avec une telle engeance pareille. S'ils savent pas reconnaître une vache d'un mouton ! Et qu'ils sont du Ministère de l'Agriculture, en principe spécialisé dans l'élevage en haute montagne ébé ! C'est pas brillant, brillant ! S'ils ne savent même pas reconnaître une vache d'une brebis, ébé ! Où qu'on va ? Ebé ! Et cette gensselle elle est censée vous donner des conseils en agriculture ébé ? Bon, vu ce résultat brillant on est rentré. On était cumulé en tas, on peut dire, dans le véhicule de la préfecture. On était plus serré que brebis en troupeau, c'est dire. On aurait pas pu glisser un doigt entre nous. Oui, il y avait même pas la place d'un doigt entre nous, c'est vous dire si on était sardines. Enfin on est descendu de la pâture, on est arrivé au village et depuis la subvention on l'attend toujours. Non mais confondre des vaches et des brebis quand même, elles étaient à 300 mètres les bêtes, mais quand même ? Ils confondraient une pintade avec un lagopède ! Des incapables, des incapables ces salariés fonctionnaires du Ministère de l'Agriculture ! Si c'est pas malheureux ça ! Et ça nous gouverne ça ! C'est censé nous gouverner, ébé ! Ça nous augure-préfigure des lendemains désenchantés. Ebé miladiou !

Je comprends pas d'ailleurs ce qu'on lui a fait au gouvernement pourquoi il insulte comme ça les bergers ? Je sais pas ? Parce qu'on vote pas pour lui ? On ne vote pas non plus pour l'autre, alors ?... Je sais pas. Mais avec des décisions comme ça le préfet il engendre le malaise et la désertification et des lendemains morts et des aujourd'hui plats. On dit qu'il est un peu débilote le préfet de par chez nous depuis que sa femme est partie fricoter avec un berger de par chez nous, il aurait la cervelle en vermicelle et le cœur plus sec que la Neste* de Louron en septembre ! Mais qu'est-ce qu'on y peut nous ? C'est pas parce qu'il est cocu qu'il faut nous en faire porter le poids. Enfin ? Parce que si la fesse interfère sur le politique maintenant, ça va être les Borgia en Bigorre. Boudigue ! Et nous quand même question études on n'est pas armé pour jouer les Machiavel !

À ce qu'il paraît, ils n'auraient plus d'argent pour l'agriculture de montagne, qu'on aurait tout dépensé le budget.

On n'a rien vu venir mais on aurait tout dépensé. On en a pas vu le moindre dégradé de couleur, même pas l'once d'un grain de sable mais l'argent se serait évaporé dans les arizones*, comment ça peut se faire ce peut ça ? C'est la tempête de l'automne qui aurait tout emporté le budget. Enfin ! Moi je crois que c'est peut-être les vautours qui l'auraient volé au passage ou les petits Pères Noël multiples et autres associations de malfaiteurs d'élus ? De qui qu'on se moque, non mais de qui qu'on se moque ? C'est fou ce que ça part en passoire, l'argent des subventions ! Nous les crétins des montagnes, les émigrés des alpages, on est moins que des Arabes dans notre propre pays, au cœur de nos terres. De toute façon il n'y a pas d'argent pour nous, on est dans la crise et il n'y a plus d'argent pour les choses inutiles parce qu'on serait de l'inutile, on relèverait de l'assistanat des cimes. On n'est pas rien, on est moins que rien. La crise, la crise ! La crise elle a bon dos. Ça fait quarante ans qu'on est dans la crise et une crise de quarante ans, c'est pas une crise, c'est une permanence. Une crise qui dure deux générations, c'est peut-être un avenir bouché mais c'est avant tout une constante, un état normal. Un état malade, faible, fragile mais un état exactement dans la norme de la vie, ça devient l'ordinaire du quotidien. Parce qu'à les entendre, depuis plus de trente ans tout est crise aujourd'hui à travers le monde, c'est la mode. Mais y a pas plus de crise chez nous que d'Arabes honnêtes. Je le dis au pluriel parce qu'ils pullulent tellement, ils sont tellement nombreux chez nous qu'ils sont toujours aux pluriels.

Y a pas d'argent, il aurait versé dans la NESTE* d'Aure. Mais ils savent en trouver pour le manger quand ils en veulent. Pour gaspiller l'argent pour des choses reines de l'inutile, ils sont bons. Pour faire un rond-point qui encule un rond-point qui encule un autre rond-point à l'infini du chapelet, ils sont bons mais pour aider les gens à vivre, c'est une autre paire de bœufs. Ça pour se mettre l'argent dans le gousset en faisant des ronds-points, ils sont bons mais pour la brebis tintin. La Bigorre on tient déjà le record européen des ronds-points, qu'est-ce qu'ils visent ? La coupe du monde ? Pour s'acheter des bombinettes pour se les faire péter à la gueule comme les gosses qui jouent avec les pétards, ils sont experts en la matière mais pour aider le mouton à sauver les montagnes pas la couille d'un radis ces enculés du bulletin de vote. Qu'est-ce qu'ils cherchent ? À faire éclater toute la terre ? C'est sûr que tous les problèmes seraient résolus par suicide génocidaire à vitrification intégrale.

Ah pour le mouton y a pas d'argent mais pour l'ours ils l'ont trouvé l'argent, ils en ont trouvé de l'argent ! Mais pour nous qu'on est que des déchets humains, absolument obsolètes, genre fossiles archaïques, que des cailloux et des coulées de pierres en avalanches. Ils en ont planté putaingue des pots de miel dans la forêt pour séduire le plantigrade. À croire que le miel ça pousse dans les arbres. Mais attention, attention, il ne me séduit pas moi l'ours ! Attention, j'en ai pas tentation. Si jamais je me le trouve, je me l'embroche avant qu'il ne me génocide tous mes moutons en ravage de pacage. Pour le superflu, pour l'animal d'agrément des Pyrénées, pour l'ours, ils en ont des pépettes ! Mais pour la vraie agriculture queue de singe. Pour

faire garniture dans le paysage ils inaugurent l'animal sauvage de compagnie, l'ours slovène. Pour jouer à la Marie-Antoinette couvant la bergère l'argent coule à flot que c'en est indécent. Faut voir : hélicoptères, préfets, sous-préfets, en régiments, conseillers généraux, conseillers régionaux, présidents en batterie, vice-présidents de mes deux, escadrons de gardes mobiles, compagnie de CRS, etc, etc, etc... Le pré en était gras d'huiles. Putaingue ça me démange et me fourmille la haine, putaingue ! J'en ai l'impôt sur la vessie ! Putaingue !

Attendez, attendez ! J'attendrai pas hein ! Si je le vois l'ours monter dans la combe, je lui donne chasse. Je me pose le saucisson et je lui donne chasse.

Attention c'est que je me le fais descente de lit moi l'ours. Le monde marche sur les oreilles aujourd'hui. Ils nous ont bassiné avec les droits de l'homme, les droits de l'homme par-ci, les droits de l'homme par-là. Bon je veux bien, je veux bien. Y a du bon là-dedans, y a du mauvais mais y a du bon. Mais maintenant la mode c'est plus les droits de l'homme, c'est le droit de la bête, les droits des animaux et des bébés phoques qu'on privilégie à nous enquiquiner les oreilles si bien que les droits de l'homme ils passent en second plan, ce n'est plus qu'ersatz de substitut de succédané dans les modes de la conscience ! Même que les gens sont devenus les esclaves des animaux par sentimentalisme. L'homme est devenu le fervent servent de l'animal qui doit être reconnu dans tous ses droits de roi, même aux dépens et aux détriments de l'homme, c'est la mode d'aujourd'hui. À les entendre ces sorcières de la bonne conscience animalière il faudrait sauver les puces, les poux, la tique et le chicungunia, toutes ces bestioles qui ravagent la joie de vivre de l'humain, c'est plus de la charité chrétienne, c'est du masochisme qui exporte son sadisme. C'est comme l'ours. Tout pareil. Tout pareil. Les gens ils confondent l'ours et le nounours. Il va falloir qu'un jour ils deviennent adultes, qu'ils arrêtent de se sucer le pouce et de convoler avec le nounours, la nounou, le dou-dou, le fufou et le chouchou. Ils ont oublié que l'ours c'est un carnivore frugivore. Remettre l'ours c'est introduire le diable dans la forêt. L'ours, qu'on a mis des générations et des générations et des générations à nous l'éradiquer depuis le Moyen Âge. Et à peine qu'on est arrivé à tout juste l'éliminer, voilà-t-y pas qu'ils nous le remettent. Si ça a du sens ça. Ils marchent sur la tête au Conseil Général. Ils ont l'esprit tout à l'envers. C'était la peine qu'on se donne tout ce mal pour le tuer si à peine exterminé ils nous le remettent. Se moquent de nos couilles ces écolos de ville. Ils nous prennent pour des myrtilles.

Parce que c'est ça, c'est ça maintenant, c'est la bête qui règne. Parce que... Si les Pyrénées appartiennent à l'ours, faut le dire. Si on est des intrus dans notre pays, faut le dire. Si on est de trop dans notre région, on partira, on ira nourrir le flot humain des réfugiés émigrés assistés. Si c'est cela qu'on veut, dites-le-nous de suite ! Que c'est pas la peine qu'on perde notre temps à s'échiner à cultiver cette terre si elle nous est défendue. Si on est que de la pâture à ours, faut le dire ! Si en Mauritanie une femme vaut sept chèvres, aujourd'hui dans les Pyrénées un ours vaut quatre hommes, très bien mais faut nous expliciter la nouvelle donne. Nous on sait jouer qu'à l'ancienne, on a été bap-

tisé à la religion des droits de l'homme. Rien ne vaut un homme pour nous, on est un peu rétrograde. Dans notre vieille démocratie tout homme était sacré, chaque individu était infiniment divinisé. Rien ne valait un homme, même pas une forêt d'ours. Vous verrez au train où vont la pariatisation des campagnes et les sanctifications du faible demain trois hommes vaudront un cèpe. Parce que c'est un génocide culturel qu'ils programment pour sauver l'ours. Oui, je pèse bien mes mots, un génocide culturel. Ils nous pourrissent la jouissance avec l'ours des Pyrénées qui nous arrive tout droit de Ljubljana. Parce qu'il est slovène aujourd'hui l'ours des Pyrénées. Il est né dans un zoo et a l'habitude d'être nourri dans les poubelles. Ils dépassent l'outrage mesure et nous châtent la vie putaingue ! Ils nous ont taquinés avec la marmotte, ils nous exacerbent avec le vautour fauve et aujourd'hui ils nous achèvent avec l'ours et demain ça sera le tigre ou la panthère des neiges. Avec eux y a pas de fin, c'est comme l'hiver, là où il passe, suit le désert. Qu'on ôte le mouton et la vache des Pyrénées et dans 100 ans à côté le Sahara c'est la Normandie ! Ils nous inondent de parcs et de parcs, partout que des parcs et toujours des parcs dans chaque vallée ! Non ! Et non ! Les parcs c'est bien pour les bébés mais des parcs à animaux et les bocaux à fleurs et les greniers à prairies ça s'appelle des fermes et pas des parcs !

Parce que c'est pas des vrais ours qu'ils nous mandent. Non, non ! Ne croyez pas. Je veux dire, c'est des bêtes domestiques, des bêtes de zoo et à la limite de cirque, si ! Si ! Et si ! C'est pas croyable, c'est pas croyable. Non mais ils en sont capables ! Ils nous feraient prendre des girafes pour des moutons. Si si ! Si ! Et nous l'affirmer mordicus textus, vu qu'ils sont tous les deux de la classe des ongulés et qui plus est des ruminants et donc de la même famille. Etc... Elle n'a rien de sauvage leur ourse. Ils veulent nous faire croire que c'est un mouton à griffes putaingue ! On n'a pas besoin de faire 20 ans de zoologie pour savoir que c'est tout faux, putaingue ! Ils n'oublient qu'une chose c'est qu'on les connaît par cœur nous les moutons, qu'on vit enfermé avec eux en permanence, 24 heures sur 24 avec depuis 24 générations. Que c'est notre vie le mouton. Qu'eux le mouton ils ne le connaissent que dans les livres. Et dans le livre par définition il est tout plat, plat comme une page le mouton, il manque de volume. Tandis que le nôtre il est tout en relief parce qu'il a quatre pattes et une queue notre mouton et qu'il sent le suint. Et leurs moutons qu'ils ont, leurs moutons en caractère d'imprimerie ils ne moutonnent pas dans le badète* qui ondule et frise en méandres de laine en colline mouvante et ondoyante dans la prat* tant le troupeau est copieux. Et leurs moutons de papier jamais ils ne bêlent à déraciner les arbres à nous briser l'oreille interne sous l'enclume et à hurler en permanence sans cesse leur besoin inconditionnel et irrépressible de se vivre agglutinés toujours ensemble, si serrés qu'ils se compostent le grégaire et qu'ils pleurent en permanence tout le temps rien qu'à l'idée d'être séparés, ne serait-ce qu'une minute de leurs coreligionnaires panurguesques, sous peine de suicide collectif. Ils sont comme ça les moutons. Mais à les écouter ils nous feraient prendre le caniche pour un chien de garde. À les entendre ils seraient plus brillants que nous sur le mouton. Absolument ! Mais

vous leur demandez si les moutons ils portent les cornes devant ou derrière les oreilles, ils ne savent pas répondre ! Vous vous rendez compte et ça se dit savant et ça veut faire la loi et tout régenter ce qui est bon et mauvais pour la vallée et ça sait même pas si les vaches et les moutons portent la corne devant ou derrière l'oreille ? Est-ce Dieu possible ? C'est affligeant. Et vous ? Ah vous ? Vous savez répondre, j'espère ? Vous ne savez pas répondre ? Ebé ma caniche !

Ça il savent toutes les coquetteries possibles de la corne. Si elle est ramifiée, annelée, torsadée, cannelée, chevrotée, lisse, de port haut ou recourbée, aérienne, musicale, terrienne ou d'horizon. Mais ils ne savent pas si la corne précède l'oreille ou vice versa ! C'est dire si le puits de leur science est vite puisable ! Putaingue mais si je ne savais même pas ça, j'irais tout de suite me coucher cacher sous les draps ! Je n'oserais même plus me présenter en public. Ils sont sans vergogne aucune ! Mais je n'oserais même pas parler. Je serais rouge de honte jusqu'au vert cramoyisé de bleu. Je ne pourrais pas vivre en compagnie. Non, eux, ils se permettent de persister toujours à nous imposer l'ours, ces ignares de la pâture ! Putaingue ! Putaingue ! Mais si ça m'était arrivé moi y a longtemps que je serais allé m'en-culer la honte dans l'infamie. Putaingue !

Hein ? Hein ? Vous ne savez pas ? Non ? Si ? Non ? Vous ne savez pas si la brebis elle a la corne devant ou derrière l'oreille ? Ébé ! Vous êtes vraiment un inculte du rural vous. Y a longtemps, longtemps que vos ancêtres ils ont fui l'agriculture. Vous avez le temps court vous. Ebé, vous êtes pas loin de la honte ! Pas savoir ça ! Vous êtes bien la première génération à pas savoir. J'en ai la honte pour vous. Je vais vous le dire tout de même parce que j'ai trop la honte. Ça peut pas durer ! Je peux pas vous laisser mourir aussi ignorants. L'oreille elle est devant la corne. Ah ça vous en bouche un coin hé ! Hé hé ! Enfin vous voilà instruit. Non je me moque, c'est la corne qui est devant. Vous ne me croyez pas, vous ne me croyez plus ? Vous ne savez plus ? Je vous ai tout mélangé la tête ? Vous ne savez plus à quelle marguerite vous vouer ? Ahah ! Vous vous lisez tout ignorant ? Ebé c'est que vous l'êtes ! Croyez-moi ou croyez-moi pas mais la corne elle est devant, tout devant dessus. Ah ! Bien sûr que vous allez vérifier, bien sûr. Et téh pardi, vous embrochez la voiture et sus à la montagne pour vérifier sur les moutons à l'estive. Et ceux qui sont pas abondants dans l'argent, ils conforteront au zoo de Vincennes seulement. C'est réglé comme du papier d'Arménie. Et ceux qui ont la locomotion réduite ils vérifieront dans l'encyclopédie.

Pouhhh ! C'est qu'il faut les voir les déplumés de la préfecture, ces messieurs au grand bec et au verbe haut qui nous conseillent des infamies et ont la mémoire plus courte qu'un gamin de 3 ans. Ils nous expliqueraient croquis à l'appui et schéma en bandoulière et ordinateur en guise de mémoire comment il faut mener les bêtes à l'estibe* ces gorilles, ces chèvres qui vous mâchouillent du papier administratif toute la sainte journée à lui donner le bourdon de la neurasthénie à la journée. Non mais ! C'est eux qui vont nous apprendre à guider le mouton. Non mais ! Pour les mettre directement dans la gueule de l'ours ? Oué ! Je me les vois venir ces mécréants de l'agro-

pastoral. C'est qu'il voulait nous apprendre à mettre les cloches le manucuré à la perruque en montgolfière de la préfecture. Oui. Il ferait mieux de se taire parce que chaque fois qu'il cause c'est indécent, c'en est même porno pour l'agriculture. Si, je vous assure. Si. C'est comme une injure à l'élevage tant d'ignorance satisfaite. Oui. En plus il parle plat ce pied plat ! Une langue gelée comme morte. Il n'y a pas la musique quand il parle. C'est mortel. Il n'y a que les mots, le chant de l'accent est absent, c'est inaudible. Alors on comprend rien, il parle épuisé de l'entrain comme un Parisien. C'est comme s'il ne parlait pas, c'est si plat que c'en est impoli. Et donc, pour la venue de la délégation préfectorale agricole on avait ensonnaillé toutes les bêtes pour faire honneur. Mais c'est comme si on avait pissé dans trois violons en chœur.

Mais si elles étaient belles ! Si elles étaient belles de sonnaillies les bêtes ! Le son était une splendeur. Un angélus. Ça sonnaillait cristallin comme de la rivière à plein midi. Et certaines même avec le son plus aigret chantaient le ruisseau au petit matin, juste après qu'il ait été torrent, juste après le lever de la brume sous le sang de la rosée. Que c'était merveilles toutes ces cloches. Le silence en devenait pieux comme à l'église tant c'était beau. Elles étaient toutes bien peignées au bichon. Et alors il y avait la délégation déléguée de l'agriculture agricole toute parsemée dans la prat* sous le pouy*, dessous, dessus, dedans et autour tout autour coagulés en auréoles d'étincelles comme une assemblée de pâquerettes à jaboter de haute science. Mais bouffhh, boff ! Je me demande si ça valait la peine. Parce que la délégation déléguée elle n'a pas été très mélodieuse sur la question posée. Ç'a pas été brillant brillant. Parce que ce con de fonctionnaire qui jouait au chef de l'armada, il a cru que je lui contais fleurette et pâquerette. Il m'a pas cru quand je lui ai expliqué que la tringolle* elle fait pas le même son le matin qu'à midi parce que le soleil chauffe le métal et le son est plus aigret, plus aigu dans le sentiment tandis que le métal c'est tout le contraire, c'est aigu au matin quand le métal est tout frais de la nuit et a le son de basse à midi quand il résonne la chaleur. Mais c'est comme si je lui causais volaille dans une aciérie.

Parce qu'avec le Fernand on discutait clochettes, vu que moi j'avais mis des esquerres* et des esquerettes* et lui des escuruils* vu que j'ai des brebis et lui vaches et génisses. Ouhhhhhhhhhhhhhhhhhhh ! Mais c'est que, mais c'est que le ponctionné de la fonction publique il a ramené son goulot de mécréant de l'agriculture, il a voulu nous faire la leçon ce goret de bureau, ce lombric de l'avancement programmé. Il a voulu nous chipoter à la culture vu qu'en agriculture il était des plus malingres et absent de toute connaissance vraie et qu'il le savait. Et je ne parle pas de l'expérience qui chez lui double le néant et s'enfonce dans la tragédie. Mais il pérorait à chipotailler sans la moindre vergogne.

Oh ! Il a mis le caquet haut, il a minaudé du goulot, on aurait dit qu'il enculait une poule avec sa gueule en croupe de goret. Alors il a moulé son embouchure à son récitatif. Il s'est mis à caqueter dans la prétention. Ce puceau de la montagne s'est mis à nous égrainer un cours où mes brebis étaient les élèves et lui le corps de la connaissance

qu'il embouchait de son souffle insolent. Il était le maître, on était les brebis sous la houlette. On peut dire qu'il s'est égaré dans les brebis le prétentieux percepteur précepteur. Il miaulait sa science confite comme un fat qu'il était en immense. Il se dégorgeait et se rengorgeait comme une outre et siffla : « Vous parlez d'escuruils et d'esquerre mais sachez qu'en français ces sonnaillies se dénomment clarine et pyrénéenne la bien nommée hihi ! » Et il se met à glousser comme une pintade en chaleur en plein hiver de gel à m'indisposer le tempérament et me gêner l'humeur. On aurait dit un chameau en rut au printemps. « Et ce que vous baptisez vulgairement dans vos montagnes truc ou trucou n'est qu'une redoun en français. » Vulgairement, vulgairement ? Parce qu'il est distingué lui avec son groin de fouinette, ce vermillon du vermicelle ? Putaingue ! Tu parles d'un fonctionnaire dictionnaire ! Et tout compendieux de la langue, le cul en menuet, il continuait de roucouler : « Car si la picarde que vous nommez si pittoresquement la pique espagnole, tintinnabule au cou des vaches, des chevaux et des brebis, le pyrénéen ne clochette qu'au cou des brebis. » Titinabule pittoresque ! Putaingue ! Où est-il allé chercher ça ? Où c'est qu'il a appris ça ? Au conservatoire de musique de Tarbes ? Ou à la sacristie de Lourdes sous les dessous de Bernadette. Putaingue, pittoresque, pittoresque ! On est pittoresque. Il nous broute l'humiliation. Tout à l'heure on était que des brebis galeuses maintenant on est pittoresque comme un dépliant touristique et bientôt on sera exotique comme un cul caraïbe vahiné dans leur réserve. On est l'indigène de service à l'étal. Ils vont nous planter trois plumes dans le cul, nous mastiquer des tatouages de serpent, nous faire manger des chenilles, nous broder des jupettes en raphia à l'ouvroir et nous faire danser à la nègre les jours de pluie ces saloperies de fonctionnaires gradés. Ils se sont déjà offerts à l'émigration le maître de danse en provenance de Bamako. Il vient tout droit du séminaire pour nous apprendre à danser nègre, ce sorcier noir d'église qu'ils nourrissent de sacristies et d'enterrements, ce nécrophage de Dieu, croquemort de nos rites qui vient de se payer Aventin en enterrement en le laissant pourrir dehors de tout l'hiver pour obéir aux rites africains, putaingue ! Si c'est pas malheureux chose pareille au XXI^e siècle ! Si c'est permis de faire chose pareille ! Boudigue ! Y a des jours vraiment Dieu il est crabe. Et galeux de brebis comme dirait ce curé nègre. Un prêtre cannibale tout de même ! Pour la communion ça va bien mais c'est un peu trop ! Non ?

On est de l'indigène mais de l'indigène autochtone authentique qu'il péroré le préposé agricole à la tête en melon. Je vais me le crucifier sur l'Arbizon ce singe, lui enfler le cul rouge à le boursoffler de chaleur à guenon à le botter parce qu'à chaque mot qu'il jacte, il nous encule, ce gosier des Carpates, cette perruche de bal de sous-préfecture. Tèh ! Ils valent même pas la salive que je leur crache à la gueule ces fonctionnaires, que c'est peine perdue.

Putaingue, fallait l'entendre le vermicelle dans la cervelle prêcher la brebis ce grand couillon tout indécent de sa suffisance ! Il se prenait pour le Bon Pasteur et nous qu'on était les brebis égarées. Ça lui a monté à la tête la clochette. Il me montait les gourmettes à la mandibule

ce pèlerin de l'autosuffisance, bouffi de certitude, avachi de contentement qui ronronnait de vanité. Il n'en finissait pas d'en finir de picorer son outrecuidance gourmande, ce gros fat. Vraiment le fonctionnaire c'est quand même reliquat de l'humanité, plus parasite que le chicoungounga.

Tiens le voilà qui passe ! Vous l'avez pas vu ? L'ours ? Vous l'avez pas vu ? Non. Il vient de passer ! Il vient juste de passer. Vous ne l'avez pas vu passer ? Mais vous êtes miro ! Ça gambade pas fort dans votre tête ! Juste sous votre nez, juste au-dessus de votre barbe il est passé. Ebé putaingue macaniche ! Boudigue ! Que vous êtes mauvais chasseur. Et pas grand voyeur. Je vois que la montagne, ça vous tente pas tant pas tant, vous êtes urbain citadin plutôt que campagne montagne, dans vos connaissances.

Ah, il gambade l'ours, il gambade et pas que dans la tête ! Ça il gambade l'ours, il gambade, c'est un ours de compétition qu'on a dans la vallée. C'est un ours coureur grand gambadeur. À les écouter il fait le Tour de France en une seule journée. Et encore presque deux. Le même jour y en a des qui l'ont vu à Bagnères, d'autres à Bayonne, d'autres à Luchon et il a même été vu à Gavarnie et même à Toulouse en passant par le cimetière de Saint-Lary et tout ça dans le même quart d'heure. Il est véloce le plantigrade ! Il y en aurait un même qui l'aurait vu une heure après à Perpignan. Faut pas qu'ils exagèrent tout de même. Ça pour gambader, il gambade et des plus alertes avec tout ça, marathonien du mile sans fin, supersonique ! Les gens en ont peur alors ils le voient partout et si les gens en ont peur, il fera pas de vieux os dans le massif, je préfère vous le dire tout de suite. Ils auront vite fait de l'éradiquer en catimini. Parce que y a pas plus que dès avant-hier, il y en a des qui l'ont vu à la sortie de l'école. Alors ça a fait mousser les esprits. Les mères sont en pétard. Et si les mères sont en pétard, je préfère vous dire que l'ours il a aucune chance, c'est comme s'il était déjà mort. Il aurait pas dû s'attaquer à l'école l'ours s'il veut survivre.

Mais... Je suis pas dans la confiance. Ils nous prennent pour des brouettes ? Parce que vous savez pas mais l'ours qu'ils nous imposent, c'est un ours de faubourg, oui. Un ours de banlieue hé oui ! Pratiquement. Il a rien de sauvage ! Parce que là-bas en Slovénie, la montagne est partout tout autour, y a que ça même, tout le pays n'est que montagne et habitée, tellement il pullule le Slovène. Il y a plus un espace de libre, plus la moindre petite acre de sauvage, tout est pollué en entier d'humains. Si bien que les ours il y en a partout tout autour des maisons, c'est un animal de compagnie en Slovénie l'ours. Il a l'habitude de se nourrir dans les poubelles parce que c'est la seule nature qui reste. Ils pacagent et pâturent en banlieue dans ce pays, c'est entre l'âne et le caniche pratiquement dans le genre familiarité et présence si vous voyez ? Vous en avez pratiquement un à chaque carrefour en gros. Mais chez nous c'est pas le cas, c'est même le contraire, c'est le désert la montagne chez nous, c'est haut et c'est froid et y a personne. Et y a belle lurette qu'elle n'est plus habitée la montagne chez nous. Alors l'ours slovène lorsqu'il est lâché dans nos Pyrénées, il s'ennuie tout seul loin des villes. Ils ont oublié que l'ours slovène c'est un ours urbain, alors il sanglote tout seul l'ours slovène dans la montagne, abandonné, il prend peur de toute cette immensité désertée,

il est pas habitué, il est complètement perdu, déboussolé, hébété, traumatisé d'avoir ainsi été transporté dans un milieu totalement nouveau et hostile à sa personne. Alors il redescend dans la plaine se nourrir dans les poubelles comme chez lui, traînant au bord des villages comme il sait faire, comme il en a l'habitude. Il va chercher son potage dans nos poubelles. D'où la rencontre avec les enfants aux balançoires, parce que l'ours est joueur, oui, l'ours est joueur.

Mais ça s'est aperçu que l'émigration elle pose plus de problèmes qu'elle n'en résout, que c'est une bombe à retardement ? Que des émigrations aussi massives ça insuffle le périlleux. C'est ce qui pose le plus de problème ça l'ours à la balançoire. Qu'il s'attaque à nos enfants. Le frisson me remonte encore dans le dos. Ohlala que j'en ai eu le sentiment ! Ça va arriver, ça va arriver ! Surtout que j'ai eu l'angoisse la nuit précédente, l'angoisse à y lire mauvais présage. Ça m'a rongé le moral. C'est ça qui me badi-geonne l'inquiétude. Ça m'a même dilaté la rate de petite frayeur. J'avais l'angoisse pleine toute la nuit après en entier à ce sujet, ça m'a travaillé à me détruire. Ça me hantait à me ruiner la nuit et me ravager l'ambiance. La crainte, la crainte m'a pris et m'a démangé la cervelle parce qu'à minuit l'horloge au clocher elle a sonné 13 coups, oh la densité de l'angoisse ! J'entendais le malheur ! Il était sur moi, je pouvais l'entendre. J'avais tellement peur que l'horloge sonne 13 coups à minuit que je les ai entendus les 13 au lieu des 12. L'angoisse m'a pris si bien que j'ai eu si tellement peur de les entendre que je les ai entendus à force d'à force d'à force. Ça me ronge encore, j'en ai l'âme renversée. Boudigue ! J'en suis en lambeaux, tout en attente de pansements. Que ça nous arrive ohlala ! Je ne sais pas comment on y survivrait ! J'en ai les amygdales qui jouent des castagnettes sur la glotte, et la peur en expansion en permanence maintenant, surtout les petits-enfants qu'on nous les a confiés pour la quinzaine ! Qu'il nous les emporterait ohyaillhe aye ! Que c'est pas supportable. Quelle responsabilité ! Il faut l'extra-trucider l'ours !

Et puis j'ai eu la mascarade en ramdam dans le bassin, ça me touillait le ventre en ragoût parce qu'il y a eu deuil au village et un deuil qui me touchait de près, de très près même puisque c'était un parent à ma femme. C'est le beau-frère au beau-père à ma femme qu'il est parti. C'était pas fait pour me renflouer le courage. C'était un jour de deuil, vraiment un jour noir, non vraiment, vraiment. Et l'enterrement ils l'ont vite expédié aux pompes funèbres. J'en avais honte pour eux. Ils ont vite fait mal fait. Parce que le sol était gelé, c'était en février ils ont pas pu l'enterrer. Alors ils ont laissé le cercueil au milieu du cimetière sur deux tréteaux jusqu'à Pâques, sans rien pour lui tenir compagnie jusqu'à Pâques ! Juste un tout petit chapelet gelé de prières ! Et une petite médaille glacée pour le réchauffer le défunt. Vous vous rendez compte ? J'étais tout tissé de honte pour eux. Tout peiné de chagrin. Ils auraient pu l'enterrer avec le Caterpillar mais la famille n'a pas voulu, elle trouvait que c'était trop irrespectueux, alors on a attendu le dégel jusqu'à Pâques où l'on pouvait creuser à la pelle et au pic pour l'enterrer définitif. Ils disaient qu'il méritait mieux qu'un engin de terrassement pour son enterrement. Surtout que les bulls et les vibro-

casseurs, les excavatrices et les excavateurs, il a vu que ça toute sa vie à en déborder de satiété vu qu'il avait travaillé toute sa vie dans les travaux publics. Ça aurait été comme s'il était allé au travail au jour de sa mort, c'était pas décent ! Il avait droit à un peu de répit quand même. Parce que si on peut pas souffler un peu du travail le jour de sa mort, quand c'est qu'on pourra, hein ? Hein ? Hein ?

Ils ont failli le faire partir en fumée du coup, à l'incinérer. Ebé dites donc ? La honte de la honte. De quoi que ça a l'air ? Qu'ils enterrent plus, ils incinèrent maintenant, quelle honte ! Ils pourraient tout aussi bien pu le finir au four crématoire tant qu'ils y sont. Oh, oh, oh ! Ils n'en sont pas loin avec les crémations qui se font à Tarbes maintenant. Les gens y préfèrent se faire incinérer plutôt qu'inhumer maintenant à ce qu'il paraît ! À croire qu'ils ont le complexe d'Auschewwitssse. Moi ça ne me plaît pas. Je trouve que c'est pas chrétien. Parce que comment ils feront pour ressusciter le jour de la résurrection des morts s'ils sont tout en cendres hé ? Hé ? Quelle manie les prend quand même ? Il faut changer aujourd'hui, tout chambouler en permanence, c'est la mode le changement dans la mouvance comme ils disent. Faire du vent, c'est copur-chic*. Ahlala ! Surtout avec des cendres. C'est peut-être le complexe du Mercredi des cendres ? Tout change si vite aujourd'hui aussi. Que c'en est une honte. Et ça change pas souvent en mieux, ça change souvent en noir.

D'ailleurs le jour. Le jour était couleur de deuil, il était tout noir, il était si triste qu'il faisait la gueule pour l'enterrement de celui que dont je parle, celui qui a attendu le dégel de février à Pâques pour connaître la terre. L'enterrement d'Aventin, qui est mort de bonne mort, de vieille vieillesse quoi, comme il se doit après une vie bien soudée dans le devoir. Tout se passait bien. Enfin tout en avait l'air mais quand j'ai vu à la veillée que le prêtre il était noir, j'ai balancé : « Il est de mode ce petit prêtre, tout à fait de circonstance ; il porte déjà le deuil en sa chair. Il en a le costume au naturel. » J'ai pas pu m'en empêcher. C'est sorti tout seul en fusée de ma bouche. Ça a fait rire mais ça a fait rire noir. Un peu comme un petit sacrilège. D'ailleurs ça a mis du temps pour faire rire. Y a eu beaucoup d'hésitation même. À tel point que pendant un moment j'ai cru que je m'étais planté dans l'impolitesse. Ça a jeté quand même un petit froid, surtout au début. Enfin voilà.

Que j'en ai été contrit de honte pendant un petit temps. Mais après ça s'est soulagé, assez vite même, j'ai pu respirer. Ça a ri, j'ai été soulagé. Oh la crainte drue ! Si ça avait stagné dans le malaise, ça aurait levé l'angoisse. Et de l'angoisse au malheur n'y a qu'un petit pas qui est vite franchi par le destin. Boudigue de boudigue ! Et puis de quoi j'aurais eu l'air d'avoir l'air devant toute ma belle famille toute noire de deuil ? Oh lala !

Un prêtre nègre quand même ? Un noir ? C'est comme s'ils étaient en deuil de Dieu d'une certaine manière par l'intermédiaire de ce prêtre tout noir. Ça fait frisson dans le dos et un peu humiliation en guise de pénitence sans doute. C'est un peu la honte quand même, c'est un peu comme s'ils étaient débiteurs de Dieu. C'est qu'on se sent très inférieurs puisqu'on dépend d'un prêtre nègre pour communiquer avec Dieu. On peut dire qu'on se sent esclave mais en inversé, à notre tour cette fois-ci par l'in-

termédiaire du prêtre noir. Avant c'est nous qu'on les convertissait à la vraie foi, maintenant c'est eux qui nous convertissent ; le monde est tout chamboulotté. Autrefois c'étaient les noirs les esclaves, ils étaient nos serviteurs et aujourd'hui en Dieu c'est nous les esclaves. Esclaves du religieux et du pieux, ça fait tout drôle quand on y pense. Esclave d'un prêtre noir ? Héhé ! Ça fait tout chose quand on y pense. Parce qu'aujourd'hui on n'est esclave que d'âme, en Dieu et en pieux mais demain on sera esclave en tout, en vrai pour de bon, en entier, en économique et en politique avec cette émigration massive qu'on n'arrive pas à cesser ! Et c'est épouvantable. On va devoir se convertir à la culture nègre, des allahabouboubaba bamboula bouboubouboudouboudou houhouh à danser toute la nuit à quatre pattes ! Ouhhh yaillhe yaillhe !

C'est pas qu'on soit raciste mais on pourrait le devenir. Et puis y en a qui se demandent si un prêtre noir ça porte pas le diable. Blaisine, elle a peur que ça porte le malheur un prêtre noir, elle l'assimile à un chat noir, elle est un peu mécréante. Mais c'est sûr qu'un prêtre blanc ça rassurerait, ça fait plus pur tout de même. Enfin je sais pas. Parce que moi à Pâques quand je communie une fois l'an, que je communie à l'hostie de la main du prêtre noire j'ai l'impression d'avaler le péché, comme une hostie toute noire. C'est idiot mais c'est ainsi... Je peux pas me contrôler la pensée. Ça me parcourt toute l'échine. C'est curieux quand même, le monde est curieusement ficelé. Aujourd'hui dans la vallée on est des esclaves des noirs par Dieu interposé. Qui aurait cru ça y a quarante ans ? Y a cinquante ans le grand-père aurait ricané à en crever si on le lui avait prédit ça ! Même Pauline aussi elle en est outrée quand même ! Parce qu'elle dit que c'est pas la peine d'avoir embrassé sa croix de bonne mort tous les jours que Dieu a fait depuis sa première communion solennelle pour être extrême-onctiée par un nègre ! Non vraiment ! Vraiment ! Le jeu n'en valait pas la marchandise ! C'est pas juste la main de Dieu. Surtout si elle se présente sous forme de main noire ! Non. Et non ! C'est pas tout à fait supportable. Parce que, on aura beau me raisonner, communier avec une hostie noire, c'est communier avec le diable et fricoter avec le péché par un bout, c'est sûr, ils ont beau dire les prêcheurs d'amour.

Ah c'est pas comme avec l'ancien curé, celui qui était blanc ! Le curé ancien de Guchen, le doyen. Celui qui était encore blanc et qui est mort. Le dernier curé blanc qu'on a eu quoi ! Oui, le vieux doyen, il disait toujours la montagne c'est tout pur. Montez, montez, vous serez plus près de Dieu. Je crois que c'est très vrai là-haut, tout là-haut, auprès du Très Haut. On est dans la main de Dieu. Parce que vous savez en montagne on ne se baigne pas dans la mer, on se baigne dans le soleil. Et il y a rien de plus pur que le soleil ! Il est même divin. Et ce dans des religions très anciennes et égyptiennes qui ont beaucoup de vécu très ancien qui couchent avec les sumériennes et les assyriennes babyloniennes et renvoient à l'Égypte très ancienne et même la dépassent. Sûr, si vous avez un petit coup de bourdon avec des cafards dans la tête, montez en montagne, vous toucherez Dieu. On respire mieux aux nuées célestes dans la barbe de Dieu. Brouhhhh ! Ça me met au plus bas toutes ces histoires, comme un soleil à

sec. Je suis encore plus gris que le ciel de ce matin. Ça me donne de la basse tension à l'âme. Aussi l'autre jour pour me remonter le moral et pas avoir l'impression de subir et de subir toujours, et entrer un peu dans l'action et me revigorer la vertu je suis allé à la Dot. Et avec mes amis de la Dot on a monté une action anti-ours dans la vallée. Hein ? La Dot qu'est-ce que c'est ? La Défense de l'Ours Traumatisé qui s'oppose au traumatisme logistico-transplantationnel de l'ours étranger. La Dot a lancé une mission commando intrusive de guérilla marketing à la Bové comme on fait chaque fois en France si on veut être respecté, c'est-à-dire si on veut se faire reconnaître et si l'on veut acquérir le droit d'exister, d'être reconnu et de gagner. Il faut faire une action d'éclat très communicante pour être écouté en France, sinon autant pisser dans le gave*. Alors le comité exécutif de la Dot avait décidé de faire une action d'éclat en taguant la grotte de Lourdes dans la grotte même. Ils ont tagué en immense à la bombe sur la paroi : **La Vierge n'aime pas l'ours**. Mais moi j'ai refusé de faire partie de l'expédition punitive et communicative d'avenir parce que je suis pas un chien moi. J'ai pas besoin de pisser mon nom aux quatre coins du canton pour exister comme un animal comme en ont besoin les tagueurs ! J'ai pas besoin de marquer mon territoire tous les dix mètres moi comme un chevreuil-putois. Parce que faut dire, y a maladie sous la roche et traumatisme sous le névé là-dessous. C'est pas innocent tout ça ! C'est pas sain sain. Ni très salubre. Y a du morbide là-dedans et du fragile de la huche à pensées. Parce que cracher son nom partout, sur tous les murs ça prouve que la citrouille est un peu écrasée et que le ris de veau dans le pot il est sûrement fêlé et que le ciboulot il fait plus des cadeaux, et des ouvertures d'horizon plus dans la rancœur que dans le bonheur ; il tond le gazon avec la cervelle, oui. Le gus il a la cervelle toute défrisée lorsqu'il se tague le mur parce qu'il n'ose pas se tatouer le nom sur le front, ni dans la vie. Quand vous pissiez votre nom partout ça prouve que vous avez un malaise ou un mal-être comme il dit le conseiller psycho-agricole de la cellule psychologique de soutien psychologique du soutien psychologique de la préfecture psychologique, non, politique. Mais moi j'ai pas besoin de chier sur les murs pour exprimer un malaise que j'ai pas. Parce que je n'ai pas de malaise moi et encore moins de mal-être, parce que je n'ai jamais été à la mode moi ! Je suis du vieux temps et du temps vieux. On n'avait pas de révolte à cracher nous autres, c'était pas de mode à notre temps passé ; on n'était pas assez riche pour se le permettre.

Maquarelle ! Comme si ça suffisait pas l'émigration humaine, ils se sont mis à l'émigration animale maintenant. Ils veulent sacrifier nos enfants à l'autel de l'écologie ? Ils marchent sur les os, ils cherchent les problèmes ou quoi ? Ils adorent le martyr ou quoi ? C'est des masos masos masos masos sados. Ils se sont pas rendu compte que l'écologie c'est un équilibre et que réintroduire une espèce défunte, c'est établir un nouveau déséquilibre et détruire une certaine harmonie. L'émigration en masse c'est venin. Ça pollue tout l'équilibre. L'émigration en pagaille ça bouleverse tout le milieu écologique, ça déracine les autochtones et ruine le système ancien jusqu'à la guerre ci-

vile ! Quand il y a invasions profuses d'émigrés, ils sont en nombre et donc en force et donc refusent à juste titre de s'assimiler. C'est eux qui vous assimilent et vous devenez slaves dans votre propre pays. Le colonisateur devient colonisés. Et encore l'homme est censé être intelligent mais pas l'ours ! L'ours il est pas censé être raisonnable, il est censé être sauvage. Alors je vous dis pas les ravages racistes que ça va faire dans les pâturages l'ours ! Ça va détruire l'avenir dans un passé révolu. Et l'homme ne sera plus le roi dans sa vallée mais le serviteur de l'ours. Ces énarques peints en vert tout de même, ils ne savent pas quoi inventer pour copuler avec la langue de bois. Quand y a pas de problème, ils se sentent inutiles, il faut qu'ils en créent pour justifier leur existence et leur salaire. C'est des tordus du ciboulot avec toujours une main tendue sur votre portefeuille. Quand je pense qu'ils ne savent même pas faire la différence entre une biche et un isard et qu'ils viennent nous donner des leçons d'écologie ! En cachette de leurs cabinets très secrets de murmures insensés ils nous programment un désastre annoncé avec l'émigration forcée de l'ours étranger et nous mijotent un problème de plus qu'ils créent de toute pièce rien que pour justifier leur fonction et leur pullulement car comme chacun sait tout être vivant tend inexorablement à se multiplier.

Surtout les parasites et qu'à ce jeu-là vu le temps infiniment libre qu'ils ont, ils sont les plus compétents, du genre doryphores, je le crains très malheureusement ! D'ailleurs tu verras qu'un de ces jours, ces nigauds-là, vont nous faire cracher au bassin mille milliards d'euros pour détourner une autoroute parce qu'une fauvette aventurière y aura pondu un œuf de caille ! Et l'on sera assez benêt pour payer et accepter sans rechigner. Putaingue !

C'est qu'ils nous vendraient la peau de l'ours avant de l'avoir tondue. Mais pour l'instant c'est nous les moutons, c'est nous qu'ils tondent ces énarques de l'écologie mode, ces Marie-Antoinette de cabinet à ministère mystères, ces pastourelles d'opérette. Parce que les vrais écologistes si c'est pas nous les bergers qu'on vit tout l'an dans le couyéou* et la borda* c'est qui ? Hein ? C'est qui ? Qui c'est qui la bichonne et l'épouse et la couve et la tond et la cajole la montagne si c'est pas nous et nos bêtes ? Hein ?

Remarquez ! moi je suis pour sauver le plantigrade mais mort. Uniquement empaillé. Voilà ! Il est pièce de musée. Il serait très bien au Musée des Arts et Traditions Populaires et Rurales en Moyenne Montagne de Sarancolin de la Faune Florale.

Bon assez de simagrées dans la langue, j'en ai la langue desséchée de désespérance. Faut que je cesse la chose et que j'aïlle aux radis ! C'est l'heure de la plantation. Si c'est le bon temps. C'est le bon temps pour le radis et la carotte. Et le navet. Pour tout ce qui racine. C'est le temps du plantement avec la lune descendante. Si. Bien sûr. À la lune descendante on plante le radis et la carotte, tout ce qui descend dans la terre et y pousse en profond. Et lune montante on plante tout ce qui monte et croît dans l'air comme le poireau et la laitue et le céréale. Ça s'écrit dans sa forme l'agriculture et quand ça s'inscrit dans le sens, dans le bon sens, bonne récolte est assurée. C'est facile. Y a pas à se tromper. Comme on dit : Lune montante, terre luxuriante d'ascendance, lune décroissante, terre en

croissance. Hein ? Et si on ne le dit pas, on pourrait le dire ! Hein ? Enfin moi je le dis. Ah mais ! Ebé si on peut plus s'inventer la langue alors ! À quoi ça sert de parler ? Vraiment !

Non c'est facile la lune ! Y a pas d'entourloupe avec la culture à la lune. C'est tout sûr, c'est toujours pareil. Premier croissant la lune est dans la conche du p, elle croît. Dernier croissant la lune est dans la courbe dodue du d à l'envers de la première fois quand elle écrivait un joli haut de p en sa courbe dans le ciel de lune, elle décroît. Y a pas à se tromper si on connaît l'alphabet. Si elle s'ouvre à droite comme le rond du d en son bas, elle décroît. Si elle s'ouvre à gauche, donc du côté du bien, elle croît comme le haut du p. Au premier croissant elle est neuve, elle s'ouvre à gauche et en haut, c'est le bien. Au dernier croissant qui vise le dernier quartier, elle s'ouvre à droite et en bas, elle porte le mal, elle décroît. C'est simple ! Hein ? Vous comprenez pas ? Ça vous semble pas inspiré normal et un peu trop dodu ? Hein ? Contraire aux valeurs universelles et pieuses ? Ah mais c'est vu du côté du diable ! La germination c'est l'affaire du diable. Hé oui ! Hé oui ! C'est ça qu'il faut distinguer ! Faut pas vous tromper ! Hé non ! Faut pas vous y tromper ! C'est le bien mais du diable ! Le point de vue du démon. Et pour le démon le bien il est à gauche et pas à droite et en bas et pas en haut. Hé oui ! C'est ainsi qu'il s'assouvit. Parce que les racines ça pousse dans la terre, autant dire la peau du diable. Les radis rouges ça pousse dans les braises du démon, dans sa peau vive et les radis noirs dans les cendres, la peau morte du démon. Si, si, c'est ainsi.

La lune est prospère ce temps-ci, ça va aller. Elle descend profond dans la terre dans sa phase descendante décroissante à incendier la nuit d'argent, ça me plaît. Quand elle est gibbeuse, toute tordue de friser la plénitude j'aime pas. Non moi j'aime bien les croissants, c'est ce que je préfère dans la lune. D'abord ça ouvre la culture et les plantations et ça rappelle le petit-déjeuner des dimanches où c'est que le corps est au repos avec son croissant.

Et puis y a la lune rousse, elle brûle les bourgeons et tout le tendre de la feuille, elle roussit le monde dans ses gelées d'avril et de mai. Elle porte guerre aux plantes, il faut l'éviter. Moi je la haïs. La lune cendrée elle c'est pour les fleurs. Il faut planter les fleurs à la lune cendrée parce qu'elle c'est la plus belle et les fleurs seront plus belles. Chacune ayant décoché son rayon de lune qui l'embellit de son éclat de nuit qui lui porte l'argent.

Il y a aussi la demi-lune, oh il y a des tas de choses avec la lune ! On dit même par ici qu'elle fait monter les marées de l'âme. C'est dire. Il y a aussi le quart de lune mais je ne suis pas un spécialiste du quart de lune, je peux pas en dire plus là-dessus. Oh c'est riche la lune dans la vie et dans la langue, il y a beaucoup de dictons. Lune grise vilaine prise. Lune noire crève l'espoir. Lune rouge le temps bouge. Lune bleue enfant pieux. Lune verte cœur en perte. Lune jaune nain jaune et main au trône et pain à l'Ône.

(Vendredi 25 août 2006. On est de retour de l'enterrement du beau-f, sympathique et qui était plus radin qu'Harpagon. Aujourd'hui est célébrée la royauté bourbonne avec Saint Louis. Le croissant est à sa naissance, avant-hier la lune était

neuve. J'aime quand la lune est neuve, c'est comme un appel avenir. Il pleut ou plutôt il a plu, le front chaud vient de passer, le soleil vient de renaître, le ciel s'abandonne dans un ciel de traîne. Le Larboust déjà sent l'automne à grands pas. Les nuages modèlent en miroir la montagne. Et elle la belle noire de mes nuits où est-elle en ce moment ? Paris ? Genève ou au Congo ? Je ne sais. Peut-être ne la reverrai-je plus ? Peut-être a-t-elle trouvé nouvelle chaussure à son pied ? Et a déjà déménagé. Ne parlez pas de malheur, vous le faites venir ! 6 heures 17, l'heure va se préparer à se préparer à se coucher.)

Lexique (haut gascon)

arizonas : genêts hérissés
artigue : pâturage
badet, badète : vallon
borda : bergerie
caillauas : amas de pierre
clot : dépression, cuvette
cuyéou, cuyéou, couéu : bergerie
crabe : isard, chamois des Pyrénées
cubilar : abri de berger
esquerre, esquerette, escuruils, truc, trucou, pique espagnole, tringolle : noms de différentes sonnaillles (en français : pyrénéenne, pyrénéen, clarine, redoun, picarde, métalot)
estibe : estive, alpage
gave : cours d'eau, torrent pyrénéen (du gascon *gabe*)
gembre : genévrier
hourquette : col (du gascon *hourque* : fourche) ; la Hourquette d'Ancizan est un col de montagne dans les Pyrénées (Ancizan étant un village)
neste : cf. gave
oule, oulète : bassin, petit bassin
paquer : paître
pla : plateau
pouy, pouéy : mont, butte
prat, prade : pré
tringolle : sonnaillle (cloche ou clochette attachée au cou du bétail)

La Lune d'Espiau

Elle a beaucoup pleuré, elle ne pleurera pas longtemps. Elle a tant et tant pleuré qu'elle ne pourra pas pleurer longtemps. Elle n'aura plus de larmes. C'est pas que je sois mauvaise langue mais quand on éclate en gros gros chagrin au début, après on n'a plus de chagrin parce que tout le chagrin a coulé d'un seul coup dans le grand éclatement de douleur du début si bien qu'après il n'y a plus de chagrin. C'est comme les pleureuses qui pleurent avec tellement d'intensité et de force que peu à peu le chagrin s'évanouit. Ça dégage le chagrin et le chagrin s'épuise et cesse. C'est ça. On est vide. Et comme ça on peut refaire sa vie. C'est bien fait la vie, enfin la mort parce que dans ce cas-là il s'agit de la mort plus que de la vie. Non c'est bien d'évacuer sa peine tout au début début parce qu'après on a de la place pour vivre, enfin pour survivre. Elle peut refaire sa vie plus facile comme ça. C'est sûr. C'est assez bien fait la survie dans le malheur. Ça décongestionne la douleur le chagrin, ç'a du bon, c'est thérapeutique en fait.

Mais en sus du plus il y a eu malheurs. Et gros malheurs répétés, réitérés même. Oyaiillhe ! Parce que, à collectionner les bévues ils ont accru le malheur ces tarés des pompes funèbres du funérarium. Ç'a été désordre toute l'après-midi la veille de la cérémonie. Un cauchemar calvaire qu'ils lui ont fait endurer ces cons ! D'abord ils se sont trompés de prénom. Si ! Si ! Des brutes ! Au lieu de graver Aventin, ils ont gravé Lucien, putain ! De quoi que ça avait l'air d'avoir l'air ? Putain ! Parce que Lucien c'est le prénom de son sien frère qui a été emporté par les événements d'Algérie, il avait pas 25 ans. Ils meurent jeunes dans la famille. Ça faisait double deuil et double peine avec ces deux morts. Alors pour redoubler la douleur ils pouvaient pas faire pire. C'est des excavassés de crevasses écervelées ces de la pompe funèbre. Double peine et triple malheur ils nous ont offert ces cons patentés !

Vous parlez d'un plaisir, vu son état c'était surinhumain. Elle a dû revenir faire changer le prénom mais après ces choux-fleurs se sont trompés de date. Oui ! Oui ! Putain. Elle a dû y revenir. Oui. Elle a dû y rerevenir. Ça vous triple les soucis et vous dilate la rate en révolte, vous comprenez des erreurs pareilles. Mais comment ça se peut se faire ce peut ça ? Qu'ils prennent des illettrés aux pompes funèbres pour écrire sur les cercueils quand même de quoi que ça a l'air ? Ils ont confondu la date de naissance ces analphabètes de l'intelligence ! Ils l'ont tué en 38 au lieu de 39. C'était vraiment pas la peine de le vieillir. Ils avaient une dent contre lui ? C'est à croire ? C'est à croire ? Vraiment. Des imbéciles malheureux que ces drôles. Qu'elle a dû y revenir une deuxième fois au funérarium pour faire changer la date. Vous vous rendez compte ? Non mais quelle incompétence ! Quelle incompétence ! Que le chagrin il était déjà intense à son maximum en pleine pression alors à l'annonce de la seconde connerie ça lui a nonuplé la peine. Putain ! On aurait dû les pendre. Y a rien qui fait

plus de mal que la bêtise et la connerie ! Si seulement ils avaient fait exprès, on aurait pu leur casser la gueule. Ça aurait fait moins mal je crois. Oui. Sûrement. Sûrement ! Des abrutis du cercueil que ces charognards de la mort !

« Ça me déchire encore. Tu me manques déjà. Je ne pourrai pas vivre sans toi. » Et c'était des je t'aime et des je t'aime au cadavre, que j'en étais dans le malaise. Des je t'aime et des je t'aime sans fin sur le macchabée tout barbouillé de ses larmes. Ouiouillhe ouilljhe ! Ohyaillhe ! Tous ces baisers cadavres, mon Dieu, mon Dieu ! C'en était indécent. Tant de bonté, tant d'amour ça en devient malsain à force d'une certaine manière. Ça gêne, c'est ça, ça gêne. Surtout pour les autres, les témoins, ceux qui se tiennent au bord de la scène. Comme moi. Qui ne suis que le beau-frère malgré tout et encore assez éloigné. Mais elle chialait tellement sa peine que quand même elle faisait bécasse. À être toute enlaidie de malheur comme ça.

Il est tombé aux moutons sur la montagne d'Espiau. C'était un jour de lune grasse, je me le suis méfié aussi. Je me la suis regardée avec crainte. Lune obèse, jour mal à l'aise. Il était à pâture comme tous les jours. La veille était monté l'orage, peut-être que ça l'avait énervé. Les bêtes sont fragiles les jours d'orage et la foudre lui en avait encore emporté quatre. C'était malaise, malaise partout, malaise dans le temps et malaise en son cœur. Putain ! Parce qu'au train où allaient les choses, il n'aurait plus de bêtes avant la fin de l'été ! Putain ! Si la foudre continue à lui griller les bêtes sur pied ! De toute façon ç'a plus importance grande, maintenant qu'il est parti le troupeau il n'en a rien à foutre. Le berger c'est pas avec le troupeau qu'il monte au ciel, c'est avec les talents comme il dit le curé dans l'Évangile. Si c'est pas malheur ça ! Toutes ces brebis égarées par la foudre. Ah ils ont pas vraiment la chance ! C'est sûr qu'avec une lune dans cet état on peut que lever le drame. Tout était bas dans la vallée et pas seulement le plafond du ciel. Le jour de son enterrement il pleuvait averse à chialer, il pleuvait en inondation. Le ciel participait du deuil en déluge. Il était très aimé de tous et de tout.

Et je la vois et je la vois en loques, d'âme elle était ma belle-sœur. Je la vois encore chialer à ruine. Que c'était pas supportable, énorme. Une catastrophe de pleurs. Elle n'arrêtait pas de se répandre et de s'épandre sur le cadavre que je n'en pouvais plus. Il était vert d'être jaune le défunt et tout glacé de mort, luisant de mort couleur de ver blanc et elle l'embrassait et le serrait tout glacé sans le moindre dégoût, la plus petite répulsion. Que de l'amour. Que c'en était dégoûtant à force d'être touchant. « Tu me manques déjà, tu aurais pas dû partir, qu'est-ce que je vais devenir sans toi, méchant ! Ne m'abandonne pas, ne m'abandonne pas, elle gémissait. Il était toute ma vie, je suis morte sans lui, autant mourir, il me vide de toute ma vie », elle n'arrêtait pas de geindre sans fin à rabâcher à se donner la migraine. Elle se répandait de larmes et de chairs sur le cercueil ouvert sur le corps de son mari qu'elle n'arrêtait pas d'embrasser de pleurs à bouche que veux-tu, à la lui

en tordre la chair au bougre. « Pars pas, pars pas si tôt, pas encore, pars pas de si tôt ! C'est pas juste ! » Qu'elle geignait. Même le ciel en était ému, qu'il pleuvait des sonnaïles !

Que c'en était même dégueulasse et plus que gênant cette pauvre femme qui n'en finissait pas d'embrasser cette chair vomie toute avariée de livide que ça soulevait le cœur et elle de le bégoter en grand comme quand on fait l'amour. Elle le copulait de la gueule, le goulot insatiable, comme si à lui donner son souffle, elle allait lui redonner souffle, lui communiquer sa vie et le faire revivre. Elle croyait qu'à force de baiser et de cajoler son corps mort, elle allait ranimer sa chair. C'est ça qu'elle faisait, l'amour avec un mort, l'amour en symbole. Mais la pauvre, c'était que symbole. Il était bien mort, de mort morte. Ça l'a pas ressuscité. D'ailleurs il a toujours été paresseux de toute façon.

Ça avait été homériquement épique. Il avait fallu descendre jusqu'à la ville, jusqu'à Luchon pour acheter un appareil photo pour garder un dernier souvenir du mari, pour se venger un peu de la mort en éternisant et lui faire un petit croche-pied en faisant une dernière ultime photo.

Et maintenant elle le massacrait de photos. « Je veux un souvenir, je veux un souvenir, je veux un souvenir, c'est tout ce qui me reste, je ne veux pas que la mort m'emporte tout », elle hurlait dans le funérarium échevelée de douleur en prenant des photos et des photos, éclaboussant de flashes le cadavre de son défunt. Et puis après il a fallu la prendre à côté de son mari. Et puis après il a fallu la prendre dans les bras de son mari. Enfin dans les bras, c'est manière de dire. Elle se tenait toute collée, pelotonnée-blottie la pauvre dans le sein du cadavre tout autour. Ohllala ! Qu'elle le pelotait à mille mains son cadavre de mari tout vert, tout glacé, que c'en était difficile à supporter. Ça devenait pénible pénible pour les témoins ! Enfin c'est comme ça. Qu'elle tenait sa tête glacée de mort entre ses petites mains. Ça faisait grande pitié à voir. Il était bleu d'être vert comme une toiture de mousse gelée de stalactites de neige en plein hiver de pluie. Que c'était pas supportable. Ça remuglait et elle elle l'embrassait comme s'il était tout neuf. Que voulez-vous, c'est ça le vrai amour, il ne connaît pas le dégoût !

Aussi, aussi, je l'avais remarqué. Elle a mauvaise mine la lune ces temps-ci. Je l'ai remarqué. Elle ne valait même pas moitié. C'est dire si elle portait peu de lumière. Elle était triste, c'est pour ça qu'il est mort. Elle portait masque funéraire la lune. Si. Il aurait pas dû monter, je le sentais. Il aurait pas dû aller à Espiau à l'estive. Mais comment faire ? Il aurait pas dû monter, je le savais. Mais... ? Mais... ? C'est son métier, comment l'éviter ? Les moutons c'est sa matière. L'estive c'est sa vie.

Bon, c'est pas tout ça de s'occuper des morts, va falloir aller à récolte et vivre des vivants ! On peut pas remugler sans fin. Ça serait pas sain. Faut pas la laisser se complaire à jouer les Maria Dolorosa. Va falloir planter pendant que la lune décroît. Dès qu'elle aura moins mauvais caractère

je plante. Trois jours après l'enterrement ce sera bon. Il faut bien trois jours pour que la terre se refasse du malheur mais quatre jours ce serait trop, elle l'oublierait. Non trois c'est bonne dose pour planter le radis. Et le dahlia on le plantera à huitaine. Voilà ! Voilà ! La terre c'est comme la vie, ça va, ça vient, ça meurt, ça renaît, c'est comme les hommes. Hein ? Hé si ! Ils renaissent dans leurs fils, comme la terre renaît dans ses fruits. Hé oui ! Le paysan ça il le sait de sang. Mais... c'est criminel, on n'ose pas le dire. Et pourtant c'est vrai. Si c'est vrai. C'est ainsi, on n'y peut rien, autant en profiter. Bon ! Y a pas à le claironner sur tous les toits mais on fait en fonction. Parce que la terre est plus fertile après un mort. Oui, c'est comme un sacrifice qu'on fait à la terre, comme l'offrande qu'on faisait autrefois d'autrefois, au temps d'avant Dieu, enfin avant Dieu Jésus. Et la terre est contente d'être honorée et elle est plus fertile après qu'on lui ait offert un mort. C'est un peu monstrueux mais c'est comme ça. Alors autant en profiter ! Hé oui ! Enfin bon ! De toute façon il est mort, on l'a pas tué, alors tant qu'à faire autant qu'il rende service. Ça fait une trace. Et puis ça fait un souvenir dans les fruits que l'on recueille et que l'on communit. Elle est nécrophage la terre. Y en a des qui disent même que la lune aussi est nécrophage. Je ne l'ai pas expérimenté mais ça ne m'étonnerait pas. Non ! Et puis quand je mangerai un radis à la saison de la cueillette, ça sera un peu lui. Je communierai de lui. Que l'engrais qui a nourri l'humus de sa décomposition c'est un peu de sa chair ? Hé oui ! C'est pas anthropophage. Mais enfin si dans un sens. C'est chrétien et communion, on s'alimente de sa substantifique moelle. Il n'en sera que meilleur le radis ! Enfin faudrait pas m'en souvenir trop de lui ce jour-là, ça m'affadirait le goût. Parce que manger les morts on n'a pas l'habitude. On n'est pas nécrophage de l'espèce nous autres les hommes. Enfin en principe. Enfin pas directement. Juste que ça arrive défois par nécessité absolue ou par cataclysme et calamités extrêmes de famines ou de guerres et des choses pareilles qui ne sont pas à souhaiter à voir ! Non ! Non ! Attends ! Que c'est déjà assez pénible de prendre en charge le deuil du beau-frère que l'on va pas subir en sus toute la douleur du monde aujourd'hui, non ! Hé non ! On est bon mais pas couillon ! Hé non ! J'ai pas envie de m'éjaculer de moi-même moi aussi !

« On est rien, on est rien. On n'est rien vraiment. On est vraiment si peu de chose. C'est... bouhhhh ! Si peu de chose ! Si peu... Si... On n'est que de la bouffe à la terre, même pas que de l'engrais à la terre, c'est tout. Oui. On est de la sève à radis et du nectar à soucis. Je suis funeste. J'ai une vie rongée par le vide. J'avais pas une vie reluisante avant déjà, elle chevauchait d'inutilité mais là c'est l'étable de basse mer par grande maligne d'équinoxe ! J'ai toujours eu une vie pâle mais là sans lui elle est livide. Je ne demande pas grand-chose, je suis pas exigeante, je suis née pauvre, je suis une fille de la misère, je n'ai jamais eu le cul en dentelles et le râtelier dans la gueule ! Je suis du peuple moi, je trempe mon pain dans mon bol de café au lait le matin, je ne suis pas du genre à grignoter un toast à côté de la tasse le petit doigt dressé à gigoter.

Alors pourquoi qu'ils me l'ont pris mon mari ? Pourquoi ? En pleine sève ? Alors qu'il y a tant de vieux qui ne demandent que ça qu'on les délivre ? Hein ? Que ça les soulagerait. » Elle n'en finit pas de hululer sa plainte qui croît à la lune pleine. Elle colle à la douleur comme une chaînette de pied love sa cheville. Et quand je l'entends chier sa peine, ça me met en ménopause. Je suis prostré de la prostate. J'en ai la tête au carré jusqu'à la racine ! Ohlala ! Elle pleure, elle pleure, elle pleure comme coule la rivière, remarquez c'est son rôle, c'est l'épouse. Mais moi je suis un homme si je le pleurais c'est comme si elle elle jouait aux boules. Et d'une certaine manière c'est plus difficile de vivre l'œil sec. C'est plus dur. On n'a aucune larme pour huiler sa peine et l'apaiser. C'est plus profonde misère. Il faut avoir les dents bien implantées pour vivre ça planté tout droit comme un mélèze sans avoir aucune branche à qui se retenir pour soulager sa douleur. C'est misère la vie pour les hommes trop hommes. Ça se paie bien cher de vivre le panache dressé et tige haute. Oui, vraiment ! Parfois, pas souvent, mais parfois, je regrette de ne pas être une femme. De pas pouvoir me soulager. De...

La mort ça vous prend toute votre vie pour toujours, y a pas de retour. Non, je veux dire, ça rend enceinte votre mémoire et vous accouchez de cette mort en permanence pour toujours attablé dans votre souffrance. C'est ça la mémoire. La mémoire c'est la terre de la souffrance. De la souffrance sans fin. Et elle qui pleure comme il pleut en Écosse ou au Bangladesh pendant la mousson. Bou-douhhh ! Ça vous arrache des cris de silence qui vous déchirent la vésicule en miettes de marécage que de l'entendre broyer son noir.

Et lui qu'il est mort comme ça sans raison, au plein de l'âge ! 67 ans. C'est rien. Si seulement on lui avait fait avaler la plante à succession ! Hein ! Vous connaissez pas ? La plante à succession ? C'est la digitale. Oui. On l'appelle comme ça parce qu'elle est tellement toxique que si vous en ingurgitez, elle vous arrête le cardiaque. Oui. Elle vous livre mort. C'est pour ça qu'on l'appelle la plante à succession. Elle vous amène directement chez le croquemort pendant qu'elle trimbale rapide votre famille chez le notaire. Oui. C'est toujours à issue fatale la digitale. Ça ouvre directement la succession. Oui, oui.

« Pour moi il est pas mort. Non il est pas mort. Il ne peut pas mourir. Il ne peut pas me faire ça. » C'était à vous fendre l'âme que de l'entendre. « Je ne veux pas que tu meures. Tu n'es pas mort. Reviens, reviens ! Ne fais pas ton égoïste, pense à moi, ne meurs pas ! Reviens vite ! Ça suffit ! Ne me laisse pas toute seule ! » elle hurlait. Ils ont dû l'attacher. « Pourquoi tu es parti vilain, reviens ! » Et ça n'en finissait pas d'agonir de lamentations. « Bout-dieu ! Je t'aime, je t'aime, mon petit cadavre, je t'adore. Ne me quitte pas ! Je t'interdis ! » Et ça durait et ça durait. Elle jouait des baguettes de tambour avec ses jambes tellement elle tremblait. Elle était hors d'elle. Oui, littéralement, hors d'elle, de douleur. Elle vivait carrément dans les pommes tant elle saignait de l'âme. Ça geignait de partout. Elle était aussi livide que lui, si c'est pas plus, par mimétisme amoureux sans doute. C'était plus une femme,

c'était un linge ! Un linge, que dis-je, un torchon. Un tissu de pleurs, tout tordu de contorsions. Que vous étiez malade rien que de la regarder. Qu'on avait même peur qu'elle se tue, qu'elle meure à son tour rien qu'à la voir. Elle vivait suicidée. On voyait à travers elle tellement elle pleurait. On voyait à travers ses larmes. Déjà qu'elle n'était pas grosse alors il ne restait plus rien à vivre. Bouhhhh ! Tout était saignant dans sa tête. « Il n'y a pas d'âge pour mourir mais là c'est trop jeune, vraiment c'est trop jeune. » Et elle se déchirait à pleurer. « Ne me manque pas ! Sois gentil reviens, reviens ! Reviens ! Reste avec moi ! Je ne peux pas vivre sans toi, tu me manques trop ! » Et ça n'en finissait pas de se lamenter. Elle se déchirait de mots. « Tu veux ma mort c'est ça ? C'est ça ? »

C'est horriblement égoïste la mort quand on y pense. On ne pleure que sur soi à travers l'autre en fait. On ne pleure que sur soi. On est toujours égoïste de l'autre. Surtout dans la mort. J'avais jamais remarqué à ce point. Plus on se morfond de compassion à s'apitoyer sur l'autre plus on s'aime en fait. L'autre n'est que votre miroir. Votre reflet en lequel vous vous lisez. Oui, tiens, c'est la première fois que je me fais la remarque ! La douleur du deuil c'est sa mort qui se reflète dans la mort de l'autre. Enfin quelque chose comme ça. Oui.

Pschiiii ! La douleur c'est toujours les autres, surtout dans un couple mais là c'est la douleur absolue, quelqu'un qui vous quitte pour la mort, pour toujours mais lorsqu'en plus c'est votre aimé, c'est intolérable. Parce que c'est votre aimé qui vous inflige cette douleur en vous quittant pour toujours. C'est comme s'il vous était infidèle pour aller aimer la mort pour vous tuer un peu la vie. Quand votre époux meurt, la mort vous fait cocue. C'est vraiment désespérément désagréable la mort mais toujours elle advient, irrémédiable. Que c'en est une honte inacceptable. Être cocue de son mort elle ne supportait pas.

Non vraiment c'est jeune qu'il est parti ! Mais c'était prédestiné. Il est mort sur une montagne de mort. Il est mort à Espiau. Elle lui avait demandé de pas monter à Espiau que c'est la montagne de la mort. Mais comment faire ? Espiau c'est l'estive, et il est le berger du village, il est bien obligé d'y monter à l'estive, éh pardi ! Il a pas le choix Mais il faudrait aller faire pâture ailleurs pour la survie des vivants, c'est ça que je dis moi. Parce qu'Espiau elle est mortelle, elle porte le mal, oui ! Parce qu'Espiau c'est une montagne préchrétienne vouée à la mort. Si, si, il y a du paléolithique monolithique dans la montagne. Des œuvres de pierre ibères, des crèches celtes et d'avant même et d'avant avant même à ce qu'il paraît, qui sont des tombes au soleil. Dressées sur la courbe de la montagne à un retour de combe dodue au plein du soleil. Que déjà au tout début du monde ils enterraient les morts dans la terre au soleil sous des pierres dans des puits de terre. Parce qu'il y a plein de ces puits de terre et d'os, pleins de cromlechs dans la montagne avec des morts très anciens qui remontent à des 5000 ans à des tout début de la Bible. À des très anciens temps. Que même Dieu il était en train d'émerger du déluge en ce temps-là. Si, c'est écrit dans la Bible. On est même pas tout à fait sûr qu'il

était né. C'est même un chanoine de Saint-Gaudens de la Collégiale qui est venu les déterrer les os au cromelèque question mauvaise œil. Ils ont fait venir un chanoine pour procéder liturgiquement aux fouilles. Et qu'il emporte le malheur avec lui après, qu'il ne reste pas à rôder après sur la montagne. Mais il a pas dû tout bien exorciser le mal. Il a dû lui en échapper un ou deux des génies du malheur, puisqu'il y est mort le beau-frère. Ohlala ! Ça fait plus de 5000 ans qu'il le guettait ! Plus de 5000 ans vous rendez compte si c'est ancien le malheur. Elle a raison la belle-sœur c'est dire si elle est maléfique cette montagne. Sur l'Espiau prend vite le taïaut, il dit bien le dicton du village. D'ailleurs rien que cette année il en a déjà perdu quatre de brebis au-dessus de la combe, c'est dire, c'est dire ! C'est malheur et maléfices cette montagne-là. C'est toujours malheur la montagne mais surtout cette montagne-là elle l'est en grand, c'est écrit dans ses pierres. Elles sont noires d'être trop blanches. Surtout à la lune mauvaise. D'ailleurs personne n'y monte à la lune mauvaise. Ça hallucine trop là-haut. Ça mugit en tourmente à grande frayeur, l'air est tout cousu de maléfices et de malices. Et la lune était mauvaise, ces temps-ci. Il aurait pas dû y aller. Elle le lui avait bien dit ! C'était sûr qu'il allait s'y faire peler la vie comme par une nuit d'orage.

Et même que c'est un cimetière très ancien. Et que dans les cimetières la mort ça rôde depuis toujours. Surtout dans les très, très anciens. Pensez, depuis le temps que la mort y a établi ses quartiers, elle connaît tous les lieux de l'horizon. C'est tout hanté là-bas. Surtout les nuits de lune glacée de mauvais ! Parce que la mort elle est païenne. Elle espère toujours que l'on va lui mettre dans le cromelèque un client, qu'on va lui jeter offrande dans un puits de pierres, qu'on va lui donner quelqu'un à dévorer. Elle s'illusionne depuis des millénaires, elle espère. Alors quand quelqu'un passe, elle prend son dû, elle ne se gêne pas. Elle est grand, grand danger, oh oui ! Oh oui !

Non la mort c'est pas permis. La mort comme ça, si jeune c'est pas permis. Non, il aurait pas dû Dieu. Non, c'est révolte la mort, ça révolte tout le monde, y a tout le village qui pleure. Il compatit, il a tellement peur que ça lui arrive, il projette et crie à l'injustice. Comme a dit l'instituteur Dieu parfois est injuste. Si ! Ça devrait pas être permis tant d'injustice. Comme elle disait. C'est pas juste. Pourquoi lui et pas un autre alors qu'il a pas encore vécu, il n'a même pas touché sa retraite comme certains. L'emporter dans la force de l'âge, Dieu est vraiment incorrect. Il aurait dû rappeler un ancien s'il se sentait seul. Prendre quelqu'un qui a bien vécu, bien fourni de vie et qui maintenant vit malade et souhaite en finir avec la vie. À qui ça rendrait service. Elle aurait mieux préféré la belle-sœur que ce soit un vieux qui meure. Le père du beau-père qui a 92 ans, elle a pensé. Il est presque centenaire déjà. Il en a bien profité de la vie ce grand égoïste. À chacun son tour, éhèh ! Il a fait son temps quand même, il en a même abusé de son temps de vie. Alors ? Mais on ne peut pas faire un échange standard à ce qu'il paraît. Pourquoi c'est pas lui que la mort a emporté ? Hein ? Même que pour lui c'aurait été une délivrance. Mais c'est peut-être pour ça aussi que elle n'en a pas voulu la mort. Que c'était plus qu'un déchet le père au beau-père, on peut dire. Y a belle

lurette qu'il aurait dû être parti s'il avait un peu de décence ce vieux ! 92 et même 93 on peut dire puisqu'il y va vers. C'est que ça fait plus de cinq fois maintenant qu'il a passé son tour. Il en abuse. Il fait trop de politesse pour être honnête. C'est à lui à y aller maintenant, il a qu'à y aller sans rechigner. Un peu de courage que diable.

Il s'incrute sans fin dans la vie alors qu'il a fait plus de deux fois son temps déjà ! Une vraie sangsue, il se cramponne à sa vie à en être égoïste de temps on peut dire. Oui. Il pourrait partir pour laisser la place à un plus jeune, un jeune de que 64 ans. Ne serait-ce que par civisme quand même ! C'est pas qu'elle lui souhaite la mort mais tout de même. Ça aurait été plus décent que ce soit le vieux déchet qui meure. On ne souhaite la mort de personne mais enfin. Ça serait mieux. Et plus logique et plus propre. En tous cas plus dans l'ordre des choses. Mais il veut pas le comprendre le pépé. Il veut pas se sacrifier. C'est connu, plus on vieillit plus on est égoïste. Il s'accroche à la vie comme le gui au tremble. Ça serait une chance pour lui qu'il meure. Il est vieux, vieux, vieux. Vieux ; une antiquité ruine ! Il est tout pilé ! Oui, il n'a plus de cœur. Ni de pique, ni de trèfle, ni de carreau. Non, je dis ça parce qu'il jouait beaucoup à la belote autrefois d'autrefois avant, aux jours d'autrefois, avant les malheurs des ans, enfin je veux dire avant le grand, grand malheur des ans avant que son esprit ne se cloisonne dans le gâteux. Tous les ans même il gagne le concours de belote de la fête du village le 3 juillet à la Saint Thomas. Que c'en est devenu une systématique. Il aime, il aime beaucoup. Il aime beaucoup gagner. Ça lui fait des économies de gagner qu'il dit. C'est sûr qu'avec tous ces lots qu'y a, c'est un peu bombance. C'est un acharné de la partie. On ne l'a encore jamais vu quitter une partie. Même que son désir de gagner qu'il a en permanence ça le maintient dans la vie. Sûr que c'est pas à une table où se tape le carton qu'il finira bu par la mort, il est trop passionné du jeu pour se laisser faire. Et là même encore aujourd'hui il joue dru la partie, il a pas envie de perdre avec la mort. Elle ne l'aura pas, il est trop fin joueur. C'est un limier de fond que ce pépé. Il se le joue centenaire, sûr ! Sûr que c'est un mauvais cheval pour remplacer le beau-frère. Elle aurait dû miser ailleurs la belle-sœur ! Faut dire qu'elle est pas tiercé aussi. Elle est pas bonne. Même pas au loto ou au trictrac. Elle n'y pipe rien au jeu. C'est pour ça aussi qu'elle n'a pas de chance. Mais il est insatiable le vieux. Il veut rien lâcher et pas crever le pépé. Je me demande même s'il ne la gagnera pas sa partie contre la mort, il est tellement fort ! On n'a jamais vu quelqu'un ne pas finir par mourir ? Peut-être ? Mais lui il est tellement fort au jeu que je me demande s'il n'arrivera pas même à la gruger la mort ! Il est étonnant ce vieux débris tout usé à la carte. Et puis hé ? C'est triste à dire mais ce n'est que le père au beau-père ? La famille proche avant tout, hé ? Et pour sûr. Et tèh pardi ! Pardi !

C'est long la mort. C'est très long et c'est sans fin. La douleur paraît éternelle surtout au début. C'est le plus long. C'est long la mort. C'est si long que ça paraît l'éternité en plus long, c'est sans fin. On croit que jamais l'on en franchira le cap mais on s'y fait, on survit. On survit mort

mais on survit. Enfin on survit mort surtout au début. Et puis on s'accommode. On tente même de reprendre du poil de la bête. Et l'on y arrive. Et l'on fait vie neuve. Au moins pour les moins fragiles, les moins débiles. Et c'est bien. L'homme s'adapte à tout même au pire du pire. C'est rassurant d'une certaine manière. Ça forme la mort. C'est l'école de la vie.

« Il n'est pas mort. Non tu n'es pas mort. Tu te tiens tout nu au très chaud de mon cœur ! Je sais bien que tu es vivant là dans mon cœur à me cogner si fort dans ma poitrine, tu me déchires si fort que je vais m'évanouir en toi mon amour. Tu tapes, tapes dans mon corps à me faire hurler. Vas-y, vas-y mon aimé que ça te ressuscite ! Encore, encore ! Je sais que tu vis, j'ai tellement mal. Cogne, cogne-moi que je t'entende vivre dans mon cœur au tout chaud de ma poitrine que tu cognes, que tu cognes ! Tu me fais tellement mal que tu es présent dans mon ventre, je te porte mon aimé adoré. » Elle rabâchait en pagaille, maso de l'amour à se déchiqueter, mâchouillant sans fin son infinie douleur. De l'entendre ça crissait comme un urticaire dans ma tête.

Ç'avait été panique chez les pompiers et le Samu. Au fourgon le mari transpirait à grosses, grosses gouttes, il était trempé à tordre. Le pauvre bougre n'arrêtait pas de se répandre d'eau comme fontaine, la peau visqueuse, blanche éraillée de bleu, cyanosée de livide. Il était en nage et tout ridé de mort qui peu à peu n'en finissait pas de fleurir sur sa face, plissée de douleur et vide de sang. Il portait la mort en masque. Et elle, la déchirée de malheur, elle n'arrêtait pas de se répandre. Elle tremblait de la tête aux pieds en hystérie. On entendait ses os s'entrechoquer, dans ses jambes ses tibias se conjuguèrent à ses péronés. Dément à ce qu'il paraît. Ils avaient jamais vu ça les sauveteurs. Ils n'arrêtaient pas de la piquer et la piquer pour la rétablir tant elle tremblait et toujours plus fort en battant de cloche. C'était pas croyable une douleur pareille ! Tous ses os étaient en carambolage dans son ventre, dans son dos. Incroyable, elle faisait un bruit de clé. Elle s'écorchait tant et tant de panique qu'elle avait tous les membres à vif et giclait de sang et n'arrêtait pas de hurler et de se cogner la tête dans la camionnette qui ramenait le corps d'agonie de son mari. Son époux était à la mort mais c'est elle qui agonisait. Elle se cognait si fort contre les murs et contre les parois de la camionnette, la chair désespérée qu'elle n'arrêtait pas de cabosser la carrosserie à la martyriser d'ergots et la déchiqueter d'épines de métal et de briser ses vitres si bien que ses poignets et son front ouverts saignaient à gros bouillons, la douleur palpitait dans sa chair. Elle écumait de douleur, la chair consommée. Et ça n'arrêtait pas et le cadavre de son mari qui n'arrêtait pas d'agoniser. Je m'en souviens à hurler, ça trépigne encore dans mon ventre. Une furie de haine en supplice de cris, harpie en calvaire de silice et de sang. Ils l'avaient attachée mais elle se cognait quand même, à se fracturer, à saigner gravement, sans doute qu'inconsciemment elle voulait participer à la douleur de son mari. Sans doute. Où

va pas se nicher l'amour ! Elle voulait partager son agonie. Elle gesticulait à s'écorcher à nu. Et puis ils arrêtaient le camion pour opérer un massage cardiaque de dernier secours et les massages cardiaques de derniers recours sont d'une extrême violence. Il fallait pas qu'elle voie, déjà que tout son corps était en enfer, elle aurait pas tenu et serait morte hystérique de sa douleur. Alors ils l'ont attachée en dehors du camion pour pas qu'elle voie la boucherie du massage. Mais elle n'arrêtait pas de se retourner, elle se contorsionnait et voyait tout. Elle hurlait à nu de douleur. Elle se tordait les poignets qui saignaient écorchés à vif tant elle les violentait et les torturait à les casser, pendant qu'ils jouaient au puching-ball sur la poitrine de son défunt mari, enfin il n'était pas encore complètement mort mais ça n'allait pas tarder, ils lui avaient déjà cassé deux côtes et une dent à lui shooter des coudes dans la poitrine. Elle éructait de douleur révoltée de chagrin, bavant son calvaire et sa peine à grands cris, énormes de larmes et infinie détresse, elle gisait ravinée de douleur, détériorée de misère, sang et larmes mêlés, échevelée de malheur, affouillée de désolation, érodée de désespoir, sorcière en charpie, épave, déjà en deuil de sa chair, de la chair de sa chair. C'était son époux sûr mais c'était surtout son enfant. Effrayant à voir. Elle n'était que tremblements et déchirée de cris. Pendant qu'ils s'acharnaient sauvagement à six à sauver le cadavre, deux autres la piquaient sans fin et sans le moindre effet. Bien que plus ligotée qu'un saucisson elle n'arrêtait pas de se contorsionner et de se libérer. Il faut dire qu'elle était infiniment maigre à force de pleurer, elle pissait l'eau à force de se bouleverser de chagrin. Elle est pillée par la douleur et toute chavirée de tortures. Son âme, son corps, son regard, tout est ruine en elle. Tout était mort autour d'elle, le monde, la vie. L'univers était anéanti. Elle suppurait la mort de tout son corps. Elle crachait son désarroi comme le cœur de son mari le sang avec la même ardeur essoufflée d'échec lorsqu'il se sclérose de thrombose. Vraiment c'était saignant et deuil. J'avais honte pour Dieu. J'étais au bord de la maladie. Bouhhhhh ! Surtout quand j'ai vu ses yeux, ses yeux qui crachaient toute la douleur du monde, j'ai... J'ai... Depuis je suis perdu pour le courage et porte l'avenir défunt, juste sous mes semelles. Ohlala j'ai la langue épaisse à vivre toute cette peine ! J'écume en marécage. Bihhh ! Allez, faut évacuer. Je vais marcher un bon coup et respirer large et ailleurs pour plus y penser, c'est trop dur à porter. Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Sauvage elle est la mort.

C'est trop dur la mort. Je sais bien que la mort conclut toujours la vie. Mais pourquoi la mort s'acharne-t-elle de souffrance sur ce pauvre pantin comme un tortionnaire ? Pourquoi ? À quoi ça sert ? Une vengeance de Dieu ? Il ne peut pas être Dieu s'il est aussi mesquin. Le curé il dit que la mort c'est l'accomplissement de la vie, que c'est divin, que c'est l'aboutissement du projet divin, que c'est la volonté divine, pour vous accueillir dans son sein. Moi je veux bien mais ça me rassure pas intense. Ça m'accen-tue même l'angoisse parce que tout de même s'il était si bon que ça, il me laisserait en vie ? Moi et ma famille. Et

mes amis. Et tous mes amis. Bref, tout le monde. Il me demanderait mon avis d'abord et ensuite il me laisserait dans la vie ! J'ai pas tellement envie d'être dans son sein, à m'étouffer. J'en ai même aucune envie à dire vrai. Qu'il se le dise. Moi j'ai besoin d'air. Il me fait peur même Dieu. Comment peut-il être bonté et amour en étant l'auteur d'une telle cruauté ? Hein ? Je vous le demande ? Je vous le demande ? Ah ? Ébé ? J'aimerais bien qu'on me donne la raison. Le curé ou un autre. Elle me tarabuste le rachis. Comment est-ce Dieu possible d'être aussi méchant ? De jouir de tant de souffrance ? Je peux pas comprendre. Je suis trop con pour comprendre, je suis pas assez méchant.

La vie c'est la mort et la mort c'est la vie en kyste, pardon en Christ, il radote le curiaillon paroissial. Oui, c'est ce qu'ils disent à l'église mais j'ai bien peur que ce soit fariboles de bonnes femmes. Non ? Vous croyez pas ? J'en ai bien la peur. J'en ai pas la certitude, non mais j'en ai la peur.

Moi je veux bien que ce soit divin la fin de vie mais si ça l'ennuie pas trop trop au Bon Dieu, j'aimerais autant pas qu'il me rappelle pas auprès de lui. Oui, je laisse ma place facile et généreux à un autre qui ne saurait s'en passer, à un fervent. Je voudrais pas le vexer mais vraiment je m'y trouve bien sur la terre. Si, si, vraiment bien. Je n'ai aucune envie de monter tout là-haut, là-haut, que je suis sujet au vertige. Je ne voudrais pas m'asseoir à sa droite, j'ai peur de gêner et de prendre la place de quelqu'un d'autre, plus méritant que ce serait pas juste. Et puis il est tellement, tellement lumière que j'ai peur de brûler et je suis très peureux de nature. J'ai une peur panique des brûlures. Alors s'il voulait bien avoir l'amabilité de me laisser sur la terre le plus, le plus longtemps possible, je lui saurais infiniment gré. C'est mon souhait à moi, pas le ciel, la terre ! Pourquoi qu'il ne me laisse pas tout plein de vie ? Il y a déjà tellement de monde au ciel ! C'est déjà tellement encombré ! Au contraire ça dégagerait une place déjà. Une place c'est pas tout à fait rien. Ça ferait un peu de place au ciel pour les gens envieux. Tout le monde y trouverait son compte et chacun y trouverait son dû. Ce serait bien et agréable et magnifique même. Je crois qu'il faudrait aller dans ce sens-là. Si j'ai un conseil à lui donner au Père, c'est de naviguer vers ce sens. Ohla, rien que d'y penser ça me remonte la rate ! J'ai comme l'impression que ma vessie elle me remonte le rein à gué et se verse dans l'iléon ou le côlon, je ne sais pas au juste. J'ai comme une douleur qui me remonte le coccygru sous la prosta... Bien ! Bon.

Je suis pas là pour vider mes angoisses. Je suis là pour accompagner la mort du beau-frère. Faut pas confondre. C'est lui que l'on pleure ce jour, c'est pas moi. J'aurai tout le temps demain pour me plaindre à foison. Aujourd'hui c'est de lui qu'on cause. C'est lui le sujet. Moi ça sera demain. Allez, arrête d'en profiter pour t'ausculter la rate et le teint ! C'est pas toi le malade, c'est lui le beau qu'il est macchabée et qu'on le pleure, c'est pas ta dernière diarrhée qu'on va compulser sur le sujet. T'es hors sujet, t'as compris ? Que t'es intense ridicule avec tes petites difficultés de prostate et tes obsessions herniaires à côté d'un mort ! Hein ? D'ailleurs le curé il l'a dit, ils le disent tous, on n'a pas droit d'être égoïste et de penser à soi le jour

d'un mort !... Quoique ? Il y a quand même le coup de charité bien ordonné. Et tout le reste qui va avec aussi également. Mais enfin c'est ainsi.

« C'est trop tôt, c'est dégoûtant. La mort l'a emporté avant même qu'il ait commencé à vivre. Quand je pense qu'il en avait à peine pour un an avant de toucher la retraite. Qu'il aurait juste commencé à vivre. Que la vie il l'a perdue à travailler. Il s'est échiné à la gagner jusqu'à l'infractus, mon pauvre biquet ! Ohlala ! C'est pas juste juste ! Enfin il a pas souffert. Ou si peu pas trop longtemps, par rapport à d'autres de ma connaissance que ça a été que calvaire. Que celui du Christ à côté c'était crotte d'alouette et chagrin de pucelle. Que ça n'a même pas duré trois jours pleins ! Tandis qu'à lui la vie elle lui a fait vite faux bon. Le pauvre, la vie elle lui est passée à côté sans s'arrêter, il n'aura même pas eu le temps de la vivre. Il était toujours à travailler. Il a jamais eu le temps de se reposer et maintenant il en aura trop de temps pour se reposer pour toute l'éternité, il n'aura plus que ça même ! Tous ces soucis que je vais avoir avec sa mort ! Oh lala ! J'en suis que sang mauvais, tourments et empoisonnement. Et toute rechignée. »

Rien que son nom sur la porte du funérarium ça lui faisait mal. Rien que de le voir imprimé là sur la porte. Elle n'arrête pas de lever sa douleur. Elle pleure plus que la neste en crue. Au centre funéraire, il était tout rigide cadavre et elle le bécotait et elle le bécotait tout froid, tout couleur de lavabo qu'il était. C'est que bon, d'accord... Mais ça levait la gêne en grand, en très grand tout de même. Elle le bécotait à bouche que veux-tu, à croire qu'elle faisait l'amour avec le nécrophage. C'est que ça vous entraîne défois l'amour à des gestes inconsidérés. Si. C'est certain. Des choses presque honteuses de faire mais c'est comme ça. Et tout ce bien qui part pour rien. Toute sa vie qui vaut plus rien d'un coup si c'est pas honte parce que personne ne veut prendre la succession. Ils travaillent tous à la ville. Tout son bien, tout son travail inutile que personne n'en veut de tout ce patrimoine en sa famille. Si c'est pas honte. Ça vous vide une vie. Ça vous tue toute raison d'existence ça. Avoir mis toute sa vie pour rassembler ce petit pécule, ce petit bien pour rien, que personne n'en veut. Des fermettes qui en veut maintenant ? Personne. Elle est même trop mal placée pour servir de résidence secondaire et elle est toute entièrement à l'ombre et n'arrête pas de pleurer d'humidité même au cœur de l'été dans la canicule, c'est dire. Qui en voudrait ? Bon, on la garde pour ma belle-sœur, faut bien qu'elle crèche quelque part ! Mais elle ne vaut rien. Un bien pareil c'est plutôt poids qu'un bien. C'est pesant, faut être né ici et avoir connu le calvaire de la vie d'ici pour pouvoir y habiter. Même un rmiste il n'en voudrait pas. Même la lune elle est pas jouasse en ce moment, elle se goberge de nuit en deuil.

La solitude ? Quand on est veuve, c'est le silence. Pour toujours, d'un coup. C'est terrible. C'est le plus dur à porter, le silence. Pour la première fois de sa vie elle se re-

trouve seule sans l'autre qui vient de lui faire faux bond, qui vient de partir dans la mort le gros égoïste. C'est tout nouveau pour elle. Il ne l'avait jamais quittée, même pas un week-end ! Vous vous rendez compte ? Le silence pour la première fois de sa vie, le silence éternel qu'elle touche pour la première fois de sa vie. Elle touche le lugubre. Parce que se parler toute seule lorsque l'on est seule, c'est pas facile. Hé oui ! Elle est le silence. Surtout que quand on est seule, on n'a pas de dialogue ! On n'a pas... Ni l'en- vie, on est si seule ! On a une vie glacée et absente des mots. On n'a pas vraiment de lendemain quoi ! Elle est morte aux morts maintenant.

Parce que le finaud c'est de partir le premier dans un couple. On n'a pas à vivre les séquelles de la mort et toutes les tracasseries administratives et successorales et fiscales et les larmoseries et je ne sais pas quoi encore. C'est le plus malin qui part un beau matin sans rien dire et laisse l'autre accroché à la vie comme un naufragé d'inondation perché sur son arbre qui voit tout autour de lui le monde se catastropher en déluge. Il était coquin le malin, il l'a compris ça avant même de commencer à vivre je crois. Au petit jeu de la vie et de la mort le gagnant c'est le premier parti. Et comme il était assez égoïste en fait et qu'il aimait pas perdre, il est parti le premier. Il a toujours été un peu canaille. Parce que celui qui reste, c'est qu'un reste, il n'a plus à vivre que le désolé.

Elle était tellement arrachée à elle-même qu'elle s'est ancrée à l'idée fixe. Ça taquinait la manie, ça la taquinait en cauchemar. L'obsession s'est incrustée en idée fixe : elle avait une peur panique qu'il ait un torticolis mort, faut dire qu'il était très sensible au torticolis, aussi si elle le craignait. Elle l'appréhendait en énorme. Parce que s'il avait eu le torticolis mort la bouche tordue sur la béance et le cou tombé d'un côté comme une porte mal fermée, elle aurait eu la honte, la honte énorme. Et puis ça aurait porté le mauvais sort. C'est ça qu'elle craignait le plus. C'est pas qu'elle était superstitieuse mais... tout comme. Heureusement il avait pas eu le torticolis mais elle le craignait à chaque instant. Elle pensait qu'il pouvait advenir à tout moment le torticolis, il l'avait tellement visité de son vivant. Parce que ohlala, j'ose pas y penser ! Que la tête aurait été en biais dans le cercueil de quoi que c'aurait eu l'air ? De quoi ? J'ose pas y poser ma pensée. C'est pour le coup qu'elle aurait mangé toutes les étoiles la veuve ! Oh- lalaa, voilà t'y pas que sa tête serait restée coincée cadavre en biais ! Et qu'elle ne serait pas rentrée dans la boîte ? Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Putain de Dieu, il aurait plus été sacré cette fois-là ! Putain ! Je l'encensais à l'enculer le Dieu ! C'est pour le coup qu'elle s'ensevelissait sous la terre à manger toute la prade la Blaisine à s'inhumer de honte ! Ohlala ! Qu'il aurait fallu faire une bosse, une petite cahute en excroissance dans la tête du cercueil pour la cacher la tête à lui qu'elle soit présentable puisqu'elle sortait et qu'on la voit toute nue de livide ! Oyailleahaye ! Qu'il aurait fallu la scier ? Lui couper la tête ? Oh Non, c'était pas Dieu possible ! Tu parles d'un drame catastrophique que c'aurait été. Elle aurait valdingué à vie dans les pommes la sœur-belle ! C'était Lanne-

mezan HP direct ! Elle y aurait pu larmoyer à vie après ! Ça la hantait ce torticolis à la belle-sœur. C'est curieux ces idées fixes qui se logent comme ça dans la cervelle et y nichent, s'y incrustent à ne plus vouloir en sortir. Ça doit être comme un médicament contre la douleur, comme un expédient pour tamiser la douleur, je pense. Un dérivatif comme on dit. C'était un torticolis de circonstance dans sa tête qui monopolise toute son attention pour ne pas à avoir à penser aux choses graves et aux choses de douleur en fait. On monte en épingle un faux souci pour enliser les vrais soucis dans l'oubli, je crois. Ça fait baisser la tension de la douleur. Ça doit être sûrement ça.

Qu'est-ce qu'elle pleure ? Elle pleure, elle pleure, elle pleure. Elle pleure tellement qu'on pourrait croire qu'elle pleure après son argent mais pas du tout, non, elle pleure pas l'argent c'est pas le genre. Mais c'est quand même racket sur macchabée les pompes funèbres. C'est incendiaire l'argent qu'ils prennent ! Obèse ! Monstrueux ! Ils exploitent la douleur en charognard ! J'en ai honte pour eux. Profiter de la faiblesse des gens comme ça c'est pire que Treblinka d'une certaine matière. Profiter ainsi de gens qui sont réduits en poussière et sans défense pour les dépecer sur le cadavre même, c'est immonde ! C'est des nécrophages coprophages ces porcs de croquemorts. C'est, c'est... Ça me révolte tellement que je n'ai pas de mots pour le dire ! Je... Je... J'en suis révulsé. Faut pas que j'y pense en intense, je vais provoquer ma propre mort et les enrichir ces maquereaux frelatés de pourriture ! Oh rien que d'y penser ça me vieillit encore d'un an, tant ils me répugnent ! Cesse ! Cesse ! Ou tu vas crever et finir dans un cercueil le corps en portefeuille à les gaver de pèsètes ! Alors cesse ! CESSE ! Il ne faut jamais nourrir un criminel et encore moins son meurtrier. Arrête ! C'est pas ton genre de jouer au maso. Ça me laisse bancal. Ouyaille, rien que d'y penser ça me remonte la prostate ! Arrête d'y penser ! Putain quelles charognes de tinettes vivre de l'argent des morts ! C'est pas chrétien ! Et encore moins musulman d'ailleurs ! C'est un scandale d'indécence ! Ça devrait être gratuit, un service public ! C'est l'État qui devrait prendre en charge vos obsèques, pour vous remercier d'avoir eu la gentillesse de vivre un petit moment de bout de chemin avec le monde et qui devrait vous rendre grâce pour lui avoir payé l'impôt toute la vie et l'avoir fait vivre de charité pendant tant et tant d'années sous son racket légal, que les plus lécheurs appellent son autorité. Bon. Ça m'essouffle le bouillon au sang. Je préfère abandonner le plaidoyer et pas abonder sur le sujet que ça m'encrasse la sensation et me perturbe le delco et me décapite le tuco ! Vraiment ça me gonfle les oreillettes et ça me fait monter les petits pois en tension dans les tendons ! Que ça m'emmerderait de crever d'indignation. Il manquerait plus que ça ! Pour les enrichir de ma colère qui me porterait la mort ? Ébé ! Il manquerait plus que ça alors !

Qu'est-ce qu'elle a pleuré et pleuré la belle-sœur ? Elle en est toute essorée. C'est plus que la fontaine des quatre fleuves du paradis, c'est une Madeleine toute déroulée de chevelure en pleurs en permanence, une cascade en voile de mariée comme on dit nous autres en montagne, tant elle est tout pleurs. Quand on pleure et on pleure comme ça autant, je crois que ça lave l'âme. Ça aide à ci-

catriser. Ça emporte une partie de la douleur dans le flot de larmes. C'est salutaire. C'est peut-être pour ça que les femmes supportent mieux le deuil et la mort en général. Leurs larmes est thérapie, je crois. Ça irrigue la détresse la mort, ça la canalise. Lorsqu'on rencontre la mort, on sait pourquoi on pleure. Ça justifie sa souffrance et la dirige pour lui permettre de s'écouler, que la mort ne détrempe pas votre âme à la noyer. La mort régule la douleur, c'est une école de vie, oui. Je crois qu'il faut connaître ça au moins une fois dans sa vie, c'est très formateur. Mais que je suis sot ! On connaîtra tous ça au moins à la fin de sa vie. On connaîtra tous la mort, à part Jésus-Christ qui ne l'a connue que trois jours et encore pas en entier.

La mort c'est un moment disgracieux, gras et lourd. Et pesant et pesant ! C'est tellement long, un temps invivable, ça arrête le temps pour l'éternité d'un instant. C'est monstre la mort et ça vient trop vite sans s'inviter. C'est pas comme... J'avais un parent, qu'il était tout usagé et élimé, tout vieux et qui disait : « Je crois que la plaisanterie a assez duré quand c'est qu'elle m'amène la camarade ? » Mais la mort ne venait jamais le chercher. Je sais pas, il ne lui plaisait pas sans doute. Elle le trouvait trop vieux, décati ? Qui sait ? Il n'arrêtait pas de s'éterniser sur cette terre à son corps défendant, à son corps défendant. Alors qu'il ne souhaitait qu'une seule chose, c'était partir. Mais là c'est pas le cas pour le mari de ma belle-sœur ! Là la plaisanterie a à peine commencé, elle a pas assez duré ! Il a que 67 ans ! C'est plus que jeune, c'est même gamin. Bon ! Quand un vieux le demande, qu'il veut que sa vie cesse, qu'il soit enlevé par la mort quoi de plus normal ? C'est même simple question de politesse ! S'ils le demandent, c'est charité ! Mais si jeune c'est pas justice.

Je l'ai lu dans la lune qu'il y avait présage mauvais. Je l'ai senti dans la lune et pressenti dans le temps. La lune elle faisait gueule tordue. Et gueule bossue, foi perdue et avenir foutu, comme on dit. Elle avait l'œil pas rond, enfin elle l'avait rond mais pas dans le bon sens. Sa lumière pissait le mal tant glauque elle était sous les nuages. Et ça c'est le plus mauvais. Je sais la lire moi la lune, je sais quand elle est d'humeur chagrine et qu'elle vous tresse une petite saloperie définitive pour aiguiller son caractère fielleux.

Et ces pleurs ? Ces pleurs sans fin elle se portait à l'agonie ! C'était pas supportable à vivre ! Elle gémissait comme quelqu'un qui meurt. Alors qu'en principe c'était pas elle qui mourait, c'est lui qui était mort, son mari mais sa mort la tuait, la tuait de pleurs et de vie.

Son mari ne serait plus son nid à tout jamais jamais. Parce qu'un amour c'est comme un berceau, un mari c'est un cocon moral qui vous aplanit les bosses de la vie et le rugueux des jours. Mais à partir de demain plus rien, que du regret et le difficile des jours. Et la mémoire qui vous creusait son sillon de mort dans le ventre, qui n'en finissait pas de labourer la peine. La mort c'est un piège où s'englué celui qui reste, le moins malin qui n'a plus qu'à se vivre couillon.

Elle pleurait, elle pleurait déchirée qu'à côté les pleureuses grecques sont des amatrices. Elle pleurait à dé-

lire, elle pleurait comme la cascade d'Oô, comme Marie-Badeleine. Il a fallu l'attacher. Oui, ç'a été terrible. Elle se débattait et se cognait et se cognait contre l'ambulance à se tuer. Elle tremblait de la tête aux pieds comme un hochet en castagnettes et se roulait par terre de désespoir comme sorcière en furie. Elle était plus verte que la blouse du médecin. Elle vivait morte. C'était desséchant pour les passants. Elle déraillait en épilepsie, le cœur échevelé. C'était pas beau à voir. Surtout quand ils ont fait le massage cardiaque, ils ont dû l'attacher pour pas qu'elle voie mais c'était pire. Elle s'est retournée et elle a tout vu, la cognée des pompiers sur la poitrine de son mari sur laquelle ils battaient tambour et les coups et le sang qui giclait. L'abomination, pas supportable. C'est pas beau la maladie mais quand c'est le sien qui se fait charcuter médicalement, c'est à tuer tant la douleur est riche de honte. Ça l'a mise en délire de voir son mari se faire cogner dessus sous prétexte de le sauver soi-disant ces incapables. Si seulement ils étaient arrivés plus tôt. Remarquez, je sais bien qu'il faut y monter là-haut à l'alpage, qu'il faut du temps mais quand même, c'est pas une raison assez ! Je sais bien qu'il faut plus d'une heure et en courant pour y monter à l'estive mais ils auraient pu y envoyer l'hélicoptère. Je sais bien qu'il était utilisé l'hélicoptère à ce moment-là pour sauver une marmotte qui s'était coincée au barrage EDF. Mais tout de même entre un être humain et une marmotte y a pas à hésiter il me semble ? Parce que on se targue à nous fendre les oreilles d'être le pays des droits de l'homme et il me semble qu'un être humain est plus humain qu'une marmotte, non ? Ils ont dit que c'est pas de leur faute, que c'était fatalité. Que pendant l'opération marmotte ils étaient derrière la montagne qui faisait écran aux ondes radio qui ne passaient pas du coup. C'est pourquoi ils n'avaient pas entendu le message. C'est pas une raison suffisante et excusable. S'ils veulent faire risette aux verts encore et multiplier la démagogie pour séduire ces incapables, libre à eux. Mais ils n'ont qu'à s'acheter ces verts plus rouges que communistes, un hélicoptère au lieu de faire toujours la quête et de quémander un hélicoptère à la gendarmerie, à tuer, à tuer ! Parce qu'ils ont tué le beau-frère de ma sœur avec leurs conneries de réimplantation de la marmotte. S'ils veulent sauver les vers de terre et les marmottes libre à eux mais avec leur hélicoptère. Pas à tuer les hommes. Il devrait y avoir un hélicoptère, toujours, toujours prêt pour sauver les humains. Et pour que ça. Un hélicoptère libre en permanence, en permanence, c'est la moindre des choses. Et s'ils veulent gaspiller le kérosène à la marmotte c'est leur affaire, mais pas au prix d'une vie humaine. C'est scandaleux. On est censé être le pays des droits de l'homme, de l'homme, je le répète, pas des droits de la marmotte ! Boudieu de Dieu !

Ç'a été dur, dur. Parce que quand son mari est mort, c'est la première fois qu'elle se retrouvait seule, la première fois dans cette situation. C'était pas supportable. On ne s'habitue jamais à la mort. Surtout que ça n'arrive qu'une fois. Et comment s'habituer à des choses qui n'arrivent qu'une fois ? C'est pas dans le possible vraiment à 64 ans c'est trop jeune. « C'est pas juste qu'il n'ait pas eu le temps

de goûter à la vie qu'il est déjà mort », elle larmoyait. Et c'est très vrai. Surtout qu'elle avait rencontré l'amour sur le tard avec lui si bien qu'elle avait pas pu en profiter. Surtout qu'ils s'étaient tellement mariés tard qu'il avait pas eu d'enfants si bien qu'elle avait pas pu en profiter longtemps de son amour. C'était le plus regrettable et là où elle avait le plus de regret. C'est sûr qu'elle avait pas eu le temps de le vivre. Elle l'avait pas rencontré qu'il était déjà mort, on peut dire. Elle ne s'en est pas beaucoup servie de son mari. Elle a pas eu le temps, c'est pas elle qui l'a usé ! Il est parti, il est parti. Il faut dire qu'il était un peu égoïste, comme beaucoup d'homme. La preuve il est parti avant elle. Ah ? Ah ? Ah ? Si c'est pas une preuve d'égoïsme ça ? À moi la mort ! Oui ! Mais 64 ans quand même ? C'en est même une impolitesse !

Ah le malheur ça vous tombe dessus comme la gale sans crier gare, d'un coup, comme l'orage. Tout comme, si c'est pas malheur. Qu'elle aurait voulu en profiter un peu quand même. Qu'elle se l'était achetée sur le tard le mari. C'est qu'elle a pas eu vie facile la pauvre ! Alors avec le malheur où elle est tombée, elle aura pas connu la joie longtemps. Le bonheur de la conjugaison des corps elle ne l'aura pas rencontré longtemps. C'est vraiment injuste partir si jeune. Que la vie lui a échappé avant même de l'avoir comblée. Si seulement elle avait connu l'enfant, elle aurait été épaulée pour sa détresse. On l'a entourée comme on a pu, on l'a couvée d'affection. Mais c'est pas pareil avec un enfant qui vous soulage, la douleur est moins dure à porter.

Le plus dur, ça touchait même à l'innommable, c'est qu'ils ont pas pu lui remonter la mâchoire avant la mort définitive, avant qu'il soit complet cadavre, très rigide. Oui. Il est mort en baillant la gueule ouverte, c'est le cas de le dire. J'en avais honte honte. Il était en robe de chambre dans le cercueil. Ohlalla mourir en robe de chambre, c'est un peu mourir dans la maladie ! Ohlala ! Descendre dans le caveau en chemise de nuit préparé pour sa longue nuit d'éternité, en tenue de nuit la honte ! Sûr la honte ! Elle en était toute chavirée. Mais comme je lui ai dit, comme je lui ai dit ça n'a pas le moindre grain d'importance ! Saint Pierre il juge pas à l'habillement parce que l'habit ne fait pas le moine. Mais le plus dur à supporter c'est quand même qu'il ne portait pas le linge. Comme si la vie s'était enfuie par la bouche, c'est ça. Il avait la gueule béante, ouverte comme un four de glace lividement blanc, parce qu'ils avaient oublié de lui fermer la mâchoire avec un linge en couronne de face avant que la raideur cadavérique ne le saisisse et s'installe pour toujours. C'est dur. C'est comme s'ils l'avaient tué deux fois son mari avec ce manque de respect. Tu parles de professionnels amateurs ces pompes funèbres, des nuls intégraux. On ne se rend pas compte combien l'incompétence peut faire mal. Mais là ça l'a assassinée la belle-sœur. Ça l'a achevée en idée fixe. Je voulais lui casser la gueule pour la lui laisser à lui aussi la gueule ouverte en permanence jusqu'à sa mort au chef des pompes funèbres. À coups de pieds je lui aurais débité la mâchoire. Mais il m'a dit que c'était pas eux, que c'était à l'hôpital qu'ils avaient oublié de lui fermer la bouche et que quand ils étaient arrivés, c'était trop tard, qu'il était plus raide que mort. Que ça arrivait souvent maintenant

que c'était plus du bon service à l'hôpital vu que les aides-soignantes, c'est des jeunes Algériennes ou des jeunes Maliennes qui n'avaient aucune expérience et qui ne savent pas qu'il faut clore la mâchoire, elles sont trop jeunes et trop incultes pour savoir d'ailleurs. Qu'en effet que ça faisait beaucoup de dégâts mais que malheureusement... Enfin il n'arrêtait pas de s'éterniser à s'excuser si bien que, usé, j'ai abandonné. Mais la belle-sœur elle a halluciné de se retrouver en face d'un ogre déguisé en Léviathan. La gueule ouverte comme truite hors de l'eau. La douleur lui a triplé rien que de voir son mari comme ça la bouche ouverte pour toute l'éternité. Ça la crucifiait, elle hurlait. « Je veux pas ! Je veux pas que les vers lui mangent la bouche et que les mouches viennent pondre dans sa bouche ! Non, non ! » Je ne sais pas pourquoi elle s'est imaginée que les vers de terre allaient envahir la bouche de son mari. Je ne sais pas pourquoi ? Du fait de la bouche ouverte en immense, en béance ? Mais quand même ! Alors on a mis une gaze sur la bouche du mari pour lui porter le calme. Moi j'ai rien dit, je savais bien que les vers qui dévorent les cadavres, ils sortent du ventre même du mort. Ils grouillent dans ses intestins et qu'ils le dévorent de l'intérieur. Que c'est horrible. Mais je me suis bien gardé de rien dire, ça lui aurait aggravé la peine en immense. Et même en intense. Et même, même en colossal. Je sais même comment ça s'appelle ces vers funéraires nécrophages, c'est des rhizophages ils vous mangent par les racines, comme les pissenlits et les saprophages qui vous boulochent la décomposition. Oui les rhizophages ils poussent leurs racines en vous à vous dévorer et les saprophages ils vous font liquide, comme un jus de mort. Oh c'est épouvantable ! Et plus qu'à la vue l'épouvantable, c'est à l'odeur, je crois. Être festin de mort à sa mort et pas y participer, enfin je veux dire y participer seulement comme viande de boucherie, ça vous rend modeste. Ça vous cloue l'orgueil, et ça vous ruine la considération de soi. C'est pas rouscaillant. Bouhhhh !

C'est douleur, c'est que douleur la mort, très douleur. Elle vit morte maintenant qu'il est mort. On peut même dire qu'elle est morte, enfin elle est pas morte si vous voulez mais c'est pareil, elle est pas morte biologiquement, bien qu'elle ait une vie de morte mais elle est morte moralement. Elle est défunte à la vie vraie. C'est les gens qui l'ont tuée en quelque sorte d'une certaine manière, à force de l'aimer. De lui porter compassion et soutien. Ça lui faisait mal ! Ça lui faisait mal chaque fois qu'elle rencontrait quelqu'un. Ça lui faisait un mal profond. Et ça la tuait chaque fois un peu plus. Hé si hé si. C'est la mort les visites dans la rue. Chaque fois elle nous disait ça me fait mal, mais ça me fait mal. Hé oui. Parce que chaque fois qu'elle rencontrait quelqu'un dans la rue et elle n'arrête pas d'en rencontrer des gens dans la rue. Que voulez-vous dans un petit village ? Et que ça ruminait et ça jacassait et ça jabotait de compassion ! « Ma pauvre ! Ma pauvre ! Si vous avez besoin de quoique ce soit, je suis là ! Ne vous gênez pas ! Surtout ne vous gênez pas ! On est tout chagrin avec vous ! Ça sera avec plaisir si on peut vous soulager ma pauvre Blaisine. N'hésitez pas ! Si vous avez nécessité de quelque chose, faites appel ! Si jeune, quel malheur ! » Oui parce que 64 ans ils trouvent ça jeune.

Parce qu'il n'y a plus que des vieux maintenant au village. En montagne tout le monde part pour la ville aujourd'hui. Plus personne ne veut vivre ici, surtout l'hiver. Il ne reste plus que les vieux qui sont trop pauvres pour pouvoir partir. La moyenne d'âge au village elle est de 81 ans. Si, si ! Vous vous rendez compte. Ça l'épuisait la Blaisine. Parce que chaque fois que quelqu'un l'arrêtait dans la rue pour lui présenter ses condoléances, il fallait qu'elle raconte l'histoire. Qu'il était aux bêtes là-haut à l'Espiau et que l'infarctus est venu d'un coup sans prévenir, comme une mésaventure foudroyante. Et tous les gens de s'apitoyer et de s'étaler de bonté parce que tout le monde se connaît, c'est sûr, dans un petit village. Alors chaque fois c'était : « Toutes mes condoléances ma pauvre Blaisine. On est de tout cœur avec vous. Partir si vite ! Si jeune ! Que ce n'est pas permis ! Et c'est du fond du fond du fond du cœur que l'on participe de votre chagrin. Si on peut faire quelque chose pour vous, n'hésitez pas, surtout n'hésitez pas hein ? Promis ? » Partir sans prévenir le moins du monde. Sans qu'on puisse se préparer. C'est trop dur. Totalement indélicat. Il a été foudroyé au cœur par un caillot tranchant comme un soc de charrue qui lui a labouré le cœur à mort. Il a rencontré la foudre sur patte dans son coronaire comme les brebis quand elles rencontrent l'orage sous la toison. Crac ! D'un coup il est parti. Sans répit ni rémission. Que les pompiers n'ont pas pu le ranimer, ils ont tout fait mais rien n'a ressuscité, il est mort torride. Le cœur n'a plus voulu vivre, il se trouvait épuisé, il voulait plus vivre son cœur, il a préféré se décéder. Et chaque fois elle recommençait le récit pour la énième fois et chaque fois elle revivait le drame et chaque fois ça lui faisait monter les larmes et lui ravivait la douleur en martyr. Que c'était un vrai calvaire. Que c'était pas vivable. Je n'en peux plus, je n'en peux plus qu'elle criait la pauvre. Mais malheureusement c'est qu'elle connaissait du monde dans le village forcément. Ça n'en finissait pas à chaque bout de trottoir fallait recommencer à raconter la même histoire. Un cauchemar. Et le manège a duré plus d'un mois. Le manège finissait par tourner au cirque. C'est ça qui est grave et mal foutu dans le monde. C'est vos amis, ceux qui vous veulent le plus grand bien qui vous font souffrir le plus en voulant vous aimer. Quelle hérésie ! Comme dit la prière mon Dieu protégez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en décharge. Enfin... ou quelque chose comme ça ! C'est fou le mal qu'ils peuvent vous faire les amis. C'est toujours ceux qui vous aiment qui vous font le plus de mal et vous quittent sans même prévenir ! Aye ayeilllhe ! Boudiouhhh !

J'ai mal pour elle la pauvre, qu'elle a perdu son mari mais enfin il y a du réjouissement dans son malheur, il n'y a pas que du désespoir. Son défunt s'est trouvé un ami. Oui, c'est miracle ! On s'en est aperçu au cimetière. Enfin un ami, un compagnon dans son malheur disons. Un défunt comme lui. Il est enterré à côté d'une connaissance à lui, ça soulage un peu la peine. C'est moins dur pour elle de le savoir auprès d'un ami. Pour lui aussi, c'est plus rigolo, d'être mort en compagnie. Il s'ennuie moins, ça lui réchauffe le cœur. Quoiqu'il est mort ! Mais enfin ? Je me

demande si ça lui sert vraiment ? Enfin ça réchauffe la veuve. C'est le plus important. Ils sont vraiment tout à côté, c'est une chance. Ils sont à flanc. Ils peuvent parler métier ! Ils sont mitoyens, ils sont mitoyens de cercueils ! Oui ! Oui ! Étonnant non ? C'est une chance ! Oui ! Ça rassure et me lève le poids de l'angoisse de le savoir enterré à côté d'Augustin. Comme deux frères d'armes. Côte à côte. Hé oui Augustin, il est parti il y a un an à la lune rousse. On se méfie jamais assez de la lune rousse. Il était berger comme lui ! C'est pour ça qu'ils en auront des histoires à se raconter. Ils pourront parler métier. Comme ça la conversation ne sera pas souvent creuse. Et ça soulage quand on est mort de pouvoir parler et voisiner. Ça occupe en tous cas. Ça lui a remonté la totale à ma belle-sœur de ça savoir. Ça lui a mis un peu de baume de soleil au cœur dans cette triste journée lugubre ! C'est quand même une aubaine que par les hasards de l'administration finalement les deux copains sont côte à côte au cimetière. Il y avait une chance sur mille qu'ils puissent échanger leur solitude l'un dans l'autre. Et elle a eu lieu ! Parfois c'est bien fait l'administration. Qui croirait ? Enfin parfois je dis. Parce que c'est rare qu'elle soit propice l'administration. C'est rare.

Ça chauffe quand même cette mort pour ceux qui restent. Ça les épuise. Ça chauffe toujours la mort, mais là tout de même ça chauffe à leur brûler l'âme. Ça chauffe en ravage et en ravage profond. Pas qu'en ravage de pleurs. Non, en vrais ravages, en saccages, oui, ça vous dépiaute dans le chagrin et vous laisse la vie toute écorchée. À 64 ans ! Si jeune. Y a pas de justice dans la mort. Non vraiment, y a pas de justice. Souvent quand même parfois, Dieu il est immoral. On devrait pas le dire. On devrait pas le dire mais moi j'ose quand même. Je le dis. Ça soulage.

On est tout en obsession de mort. Toute la famille est en urgence de deuil. C'est pas supportable la mort. Le temps est long dans la mort, il est comme éternel puisqu'il s'est arrêté sur le mort. Oui la mort arrête le temps en le tapissant de douleur, en tapissant le temps de douleur infinie si bien qu'il paraît éternel, cassé de tout avenir à jamais, brisé par la mort, fils de la mort éternelle, c'est ça qui semble. Qui semble en grand. La mort tue le temps, oui. Et il en est mort. Et quand il n'y a plus de temps, il n'y a plus de vie. Supporter, supporter ça, c'est pas possible. Son mari lui plombe tout le corps à lui retourner l'âme de douleur. Il lui encombre la vie à la noyer de souvenirs. Il y peut rien, c'est pas sa faute, puisqu'il est mort mais quand même ! Il devrait pas l'imprégner comme ça, sinon elle n'arrivera jamais à ressusciter à la vie. C'est sûr. On peut pas vivre morte des mois de suite sans périr vraiment ! Il va la tuer d'aimer et la miner de déliquescence, c'est ça ! Je ne vois pas comment elle pourra vivre sans lui, elle était sa chose, sa chose d'amour, sa... Parce que souvent on voit ça des veuves qui sont mortes de chagrin, toutes ôtées de vie les premiers jours mais toujours elles finissent par rendre du poil à la bête ! Quand elles n'en remettent pas et retournent au plus vite à la vie à en devenir indécente et toutes coquines ! Ça c'est vu, ça c'est vu ! Tèh Madame... Non pas de nom, pas de nom.

Les murs portent les oreilles. Mais là chez la belle-sœur je ne vois pas la douleur se tasser à redevenir normale. Le cas semble désespéré. Tant elle vit la mort et le mort et de mort avec un tel désespoir qu'elle n'est qu'une loque à la vie, rosaire de pleurs à s'étouffer de mort. C'est qu'une poche à sanglots. Je crois pas qu'elle survivra. Non. Je ne vois vraiment pas comment elle va remonter à la vie ; elle est partie pour vivre noyée, j'ai bien peur. C'est certain. Oh putain ! Il manquerait plus que ça ! Oulah, me voilà avec la belle-sœur à charge ! Ébé ? ! Qu'est-ce qu'il a eu aussi ce grand couillon d'Aventin à aller taquiner l'orage ? Quelle misère ! Ébé ! Ébé !

Elle pissait sa détresse jusqu'à l'insulte, injuriant le chagrin à se déchirer, ensanglantée de peine. « Pourquoi tu es parti ? Pourquoi ? Tu m'as laissée toute seule ! Toute seule pour toujours. Salaud ! Salaud ! Fils de fumier ! Crevasse de chien ! M'avoir abandonnée quand j'avais tellement besoin de toi ! » La litanie des récriminations n'arrêtait pas de pleurer. « T'es un baise mort, une laisse de cimetière, Berger de cadavre ! Ne me quitte pas, ne me quitte pas ! » Elle était désespérée de lui. C'était touchant-effrayant. Et en même temps avant elle je ne savais pas que la douleur pouvait être aussi égoïste. J'en étais outré à suffoquer. Ça elle m'en a appris des choses ! J'en ai même honte pour elle. Elle ne pense qu'à elle dans ses larmes en fait. Ça me ravage la rate de l'âme de savoir qu'elle est si égoïste dans la peine, ça me chiffonne et me met en répugnance d'elle, j'y peux rien. C'est comme ça. Ça me soufflette l'honneur. C'est un peu comme si elle me souillait quand elle parle comme ça. Et en plus elle a aussi de la mesquinerie aussi dans le ventre. Parce que le défunt il était cancer. Il était cancer cancer. Et elle, elle vient d'apprendre que sa nièce vient d'avoir une petite fille, juste là ! Si ! C'est connu, une vie chasse un mort. Et la petite elle est née cancer aussi. Si ! Drôle de coïncidence ! La belle-sœur elle est devenue grise, elle a fait remontrance quand elle l'a su. Elle était tellement verte de colère qu'elle en était blanche. Oui. Ça lui a pas plu du tout, du tout, du tout. Elle a dit que la petite-nièce elle lui a ôté la vie, elle lui a pompé la vie à son mari, elle lui a volé la vie. Oui. Vous vous rendez compte ? Elle est trop attachée à la superstition mais quand même, dire ça quand même ? Faut avoir pas d'âme ! Elle me surprend la sœur-belle.

« Je suis lit de souffrance et travesti de charogne, je suis goule inhumaine striée d'épines et drainée de mort », qu'elle hurlait. Ça elle en a de la complaisance pour la douleur ! Ça elle en a ! C'était plus une femme, c'était un cercueil, pardon, un recueil de doléances. Elle était échelonnée de chagrin. Une vraie pleureuse antique en titre, elle n'arrêtait pas de se répandre que j'en étais dans le malaise, que ça a duré trois jours d'affilée sans interruption aucune. Que j'ai cru, qu'elle allait se traumatiser au suicide, il manquerait plus que ça. Trois jours complets, elle a chialé les mots. Elle m'engrossait l'âme d'une triple chair de poule. C'est dire. Moi-même j'étais loque et défunt de tout avenir quand... Un beau matin. Le troisième jour. Oui, le jour troisième. Comme le Christ. Elle a ressuscité du chagrin. Entièrement. Complètement. Intégralement. Un miracle.

Elle s'est levée et elle a lancé : « Bien. C'est bien. J'ai assez donné, j'ai pleuré comme il faut, ça suffit maintenant. J'ai fait mon devoir. Je cesse. » Et elle a souri. En grand. En très grand. Un miracle. Que je croyais que jamais, jamais, de sa vie, jamais, elle ne sourirait plus. J'étais pa-gaille dans ma tête de voir ça. « Maintenant je vais vivre. J'ai tué ma mort et j'ai enterré ma mort avec lui, maintenant je me donne à la vie » et elle a souri comme une lune de minuit. C'était beau. C'était vie. C'était la vie. Estomaqué j'étais. « Je l'ai pleuré le temps qu'il faut avec la force et le désespoir convenables. C'est bon. Maintenant je m'abstiens. Je ne le pleurerai que toutes les Toussaints et à l'anniversaire de sa tombe, euhhh... de sa mort. » Elle avait tué son chagrin ! Qui l'aurait cru. C'était merveille.

Après c'est comme si le soleil brillait. Incroyable ! Elle était morte à hurler. Et puis le troisième jour ressuscité de la mort comme Lazare. Elle m'avait enrayé la vie rien que de la voir patauger à chaque instant dans sa misère de veuve. Et d'un coup elle festoyait dans le bonheur. J'en étais assommé de tant de contraste. Qui l'eût cru ? Qui l'eût cru ? Vraiment ? Qui l'eût cru ? Pas moi en tous cas ! Qu'on m'aurait narré l'histoire que je l'aurai pas crue mais je l'ai vue ? Je l'ai vue ! C'est pas croyable ! Le chagrin désespéré ça se contrôle, il suffit de le jouer dans les cases du devoir, selon le protocole de la coutume ! Je l'aurais jamais cru. Je savais pas. C'est comme une messe, qu'après la messe on peut retourner à pécher. Il faut la jouer très fort insoutenable, très incendiaire, très incom-mensurable, à l'intense, très serrée la douleur pour pouvoir s'en débarrasser au plus vite et pouvoir recommencer à vivre au mieux et dans les plus brefs délais. Comme un gros paquet que l'on dépose à la poste. C'est pas bête ! C'est bien fait la vie. C'est mieux fait que la mort. Même le chagrin est une cérémonie. Je savais pas. Quelle actrice ! Chapeau et paille ! Mais elle, elle sait exporter son chagrin, elle connaît le rite. Elle en est membre actif. Depuis le temps qu'elle hante les veillées funéraires, c'est une professionnelle de la larme. Quelle expérience ! Prodigieux ! Elle m'enthousiasme. Le chagrin sur commande y a pas mieux. Ça tient du prodige. Ça vous fortifie même pour la vie. Vous pleurez un bon coup. Hop ! Et après vous en êtes débarrassé à vie, vous pouvez vivre. Génial ! Finalement y a rien de plus simple que les problèmes les plus compliqués. Non ?

La pauvre ! Elle se met à la fenêtre et elle regarde pousser le champ. Le blé c'est du temps qui pousse, elle dit souvent. Et c'est très vrai. Parfois elle est dans le temps juste, dans le temps juste de la nature malgré son deuil. Elle a beau être griffée par la mort. C'est vrai que les plantes c'est du temps qui pousse. C'est comme les fleurs. Les fleurs c'est du temps de couleur qui pousse. Par exemple le tournesol il tourne autour du soleil comme une montre. Il s'ouvre et se ferme avec l'horizon le matin et le soir en prière au soleil. Le soleil est le fruit du temps et le tournesol est le fruit du soleil. Et tout ça ça tourne dans le temps. Comme au matin du matin à six heures du matin

le liseron s'ouvre pour saluer le jour, le liseron est très fier d'honorer le soleil tous les matins, il adore lui rendre hommage. Il a ainsi l'impression de plus exister. C'est comme la belle-sœur elle a l'impression de moins exister maintenant, d'être un peu morte maintenant que son mari est complètement mort. Elle se sent peu à peu rongée par la mort, parce que peu à peu elle se sent sucée par tous ses malheurs et envahie par la mort peu à peu à peu. Et puis de toute façon elle lui a volé la moitié de sa vie la mort. Hé oui. Comme on dit. Mais c'est vrai ce qu'on dit parfois. Et puis elle se sent inutile et un peu morte puisque plus personne ne la regarde maintenant. Et ça c'est peut-être le plus dur à vivre. Elle se sent toute mâchée par la vie, parce que quand on ne vit plus pour quelqu'un, on ne sert plus à personne, on est déjà un peu morte. Quand on n'intéresse plus personne, on a déjà un petit pied dans la tombe. Il y a plus personne pour vous offrir des fleurs, même avec des mots. Parce qu'une femme à qui on ne fait plus la cour, vous me direz ce que vous voudrez mais ce n'est pas une femme, c'est une basse-cour, elle n'est plus bonne que pour les poules, oui. Et comme je disais, les fleurs, les fleurs... Oui, alors à six heures c'est le lever du liseron, puis à sept heures du matin c'est le souci qui s'ouvre à son tour quand il s'était fermé la veille à 8 heures. Puis vient le tour de la trycédite barbue qui un peu moins matinale, célèbre les huit heures en se défroissant ses pétales à son lever. Et puis comme ça les fleurs tour à tour, chacune à son heure s'éveillent au jour. C'est un vrai réveil que les fleurs. Elles sont filles du soleil et donnent l'heure sans faille. Autant la mort arrête le temps, le fusille même, autant le soleil révèle le temps. Ce qui me fait penser à ça c'est le funérarium avec sa débauche de fleurs. Y avait que des fleurs. Que de fleurs il y avait ! En indigestion. C'est même trop de profusion, ça en devient inconvenant ! La mort coule comme glycines dans ces lieux aigres-doux à en être écœurant, comme le douceâtre et la musique guimauve qui ruisselle en permanence tout le temps. Que c'en est écœurant à vomir ou à déprimer. Ou même les deux. C'est sale la mort quand c'est trop propre, trop soigné, ça fait pas naturel.

Et puis ohlala ! Autrefois il y avait les veillées, ça soutenait. C'était bien je crois, ça vous tenait le mort en vie. Enfin encore un peu en vie. Ça vous le rajeunissait dans la mémoire. Si ça le ressuscitait pas tout à fait, ça vous soutenait et vous revigorait contre le malheur. On est plus fort à plusieurs, la douleur est plus éparpillée. On racontait son histoire, on lui parlait alors c'était un peu comme s'il vivait. On pouvait être gourmand de la langue. Ça faisait comme un sas, un intermède où l'on pouvait s'accoutumer peu à peu à sa mort, où l'on finissait peu à peu par apprivoiser le deuil en douceur, enfin en relative douceur. Mais maintenant c'est plus de mode les veillées. On les met directement au frigidaire les morts à l'hôpital et au funérarium. C'est pas plus mal, remarquez ! Dans un certain sens certain. C'est plus hygiène. Ils vont d'un congélateur à l'autre quand ils sont morts. C'est comme ça que ça se fait maintenant. C'est plus comme autrefois où qu'on veillait le mort au moins toute la nuit et même défois plus même défois, plus. On liquide rapide maintenant et sans remords, hop au frigo presto le macchabée ! Vite l'oublie.

On se drogue au frigo. C'est comme ça. C'est pas mieux remarquez, ça manque de respect. C'est comme si on avait honte du mort, comme si on voulait s'en débarrasser. Au plus vite l'effacer de la mémoire. C'est une honte aujourd'hui la mort. Oui, c'est comme si on avait honte du mort. Dans notre société elle est vécue comme une tare indécence la mort. C'est pas évident que ce soit mieux, que ça évacue la douleur. Au contraire la douleur est plus forte de ne pas pouvoir être partagée, d'être occultée et puis elle rugit d'un coup, elle revient en force après beaucoup de longueur de temps pour envenimer l'âme. C'est de ça que les gens ils ne se rendent pas compte. Plus on évacue la mort, plus elle vient vous hanter à grands, grands pas plus tard. À vous détruire parfois tant la mort elle vous mine par en dessous. Oui, je sais pas si c'est de bonne température de le mettre si tôt au frigo, comme pour oublier au plus vite. Parce que très vite il vous revient à la figure en boomerang pour vous hanter. On le cache très vite pour faire propre dans l'armoire à frigo mais la vie c'est la vie, c'est pas toujours propre. Et la mort ça ne s'efface pas avec Monsieur Propre. Faut pas croire. Faut pas croire. Ça a des racines beaucoup plus profondes qui remontent à plusieurs générations. Ah la mort ! C'est quand même mal fait la vie. Pourquoi ça se termine toujours par la mort ? Parce que la vie pousse derrière. Les générations à venir veulent aussi leur place au soleil. Mais c'est pas une raison. Il faut faire une place au mort. Parce qu'à force de faire place nette tout de suite, le mort il a pas sa place et il hante. C'est ça le mal. C'est ça que j'ai dit à ma belle-sœur. Enfin je ne lui ai pas dit parce que je ne veux pas lui aggraver la peine mais c'est ça le vrai. On les met beaucoup trop vite au frigo les morts je crois. Pour le bien de tous, et des vivants et des morts, ils disent. Quand j'entends ça, ça me met en ménopause. Je suis prostré de la prostate. J'en ai la tête au carré jusqu'à la racine ! Oué, oué ! Je voudrais pas jouer au freudien pour sûr que j'y connais rien mais enfin, j'ai déjà entendu la cellule psychologique qu'on en parle tous les jours à la télé que ça en déborde de grotesque. Parce que maintenant vous avez un bouton sur le nez ou un petit malaise d'avoir un peu trop bouffé de pâté, aussitôt le préfet il déclenche le plan Orsec et la cellule de soutien psychologique. C'est la bonne à tout faire la cellule psychologique aujourd'hui. Comme si ça vous ressuscitait pour de vrai. Que c'est indispensable-obligatoire aujourd'hui si le maire il veut pas d'ennui. Ça déclenche aussitôt l'aide immédiate le soutien psychologique. C'est l'assistance perpétuelle à perpétuité aujourd'hui avec le soutien à cellule psychologique qu'on vous noie la peine dans des mots. Comme dans les veillées d'autrefois justement. Alors c'était pas la peine de supprimer les veillées d'autrefois que c'était gratuit pour les remplacer par des cellules de soutien psychologique que c'est tout encombré de mots inutiles et très payants. Et très payants surtout ! Boudigue de Dieu ! La charité d'État on connaît, c'est toujours payant. On peut pas dire pouce dans la vie. La vie c'est pas l'enfance, c'est coriace et deuil. Ça compte pas pour du beurre, c'est jamais rémission et grand pardon, on efface tout et on recommence. Non, ça avance inmanquablement vers la mort la vie, cellule psy ou pas. Que la peine elle est toujours là, qu'elle soit orséquée ou pas !

C'est toujours la même peine. La cellule de soutien c'est des mots. C'est du flanc qui tourne au puddingue ! Voilà ce que j'en pense moi du plus profond de mon être intime de paysan de montagne. Oui. Dans les veillées y avait de l'affection, de la tendresse échangée et de la compassion conjugulée que dans la cellule à psycho c'est misère, c'est que du vent de paroles. C'est pas de l'air de famille, c'est du baratin professionnel. Que ça. C'est du récit, pas du vécu de vrai. Alors ça soulage pas pareil. Ça vous infantilise comme un petit paquet. Ça vous fait régresser dans la peine et vous linge à l'enfance mais à nos âges canoniques quand on vous linge, ça fait pépé tout gâteaux. Ouais !

C'est mal fait. Ça aggrave le malheur et le mal tout ça. Ça infecte les chairs de l'âme à terme long. Parce que quand on a la peine, on ne pleurniche pas uniquement sur soi, on pleure sur le mort aussi. Oui. Oui. Oui. Bon y a pas que les morts, faut que je pense à mes plantations ! Mais il m'obsède ce mort. C'est qu'il m'est proche aussi. Je ne pense qu'à ça, rien que de voir ma belle-sœur, mais faut que je travaille aussi. La mort du beau-frère elle doit pas me faire fainéant. Faudrait pas qu'elle me ruine. La lune est propice, enfin je la lis telle. Elle est d'une jolie couleur de mer à murmurer coquillage et à nacrer la nuit. Elle est de bonne forme, dodue et gibbeuse à souhait. Elle est de bonne culture, elle honorera la plantation, sûr. Faut que j'y aille. Elle en a envie de croître et sent la semaille. Ça se sent le matin quand le matin lève le jour, ça sent la pousse. Ça s'explique pas ça, ça se sent. On en est ou on en est pas. Parce qu'il y en a pas beaucoup qui en sont de la plantation et de l'agriculture. Parce qu'il y a beaucoup qui sont dans l'agriculture, je veux dire qui travaillent dans l'agriculture quoique ça a beaucoup baissé en quelques années, que c'en est même devenu désert la campagne. Y en a plus beaucoup de paysans mais enfin c'est eux qui font vivre la campagne encore. Enfin en grand et en gros. C'est encore eux qui la peuplent quand même, il faut dire. Mais des vrais agriculteurs, des qui couchent avec la terre, des qui sentent la pousse et le champ, il y en a pas beaucoup. Des vrais paysans, des bons qui plantent juste et droit, au moment idoine et adéquat, y en pas des masses populaires, je peux vous dire. Il y en a moins que de doigts dans ma main et de poils dans ma paume. Mais là que la lune est d'humeur bonne et se lit toute croustillante de sève, faut y aller sans perdre le temps. Je m'habille la binette et j'y vais planter le radis. Demain sera plus large. Faut pas affamer le monde, je la fais produire à la bêche moi la terre. C'est pas le tout de pleurer ! Qu'on sache pleurer, un moment, d'accord mais après faut apprendre à vivre. Apprendre à vivre avec. C'est ça le dur. Faut pas se mélanger les oignons et les échalotes grises à chialer à plus avoir de larmes. Parce que quand je vois ma belle-sœur je ne savais pas qu'on pouvait avoir autant et autant de larmes. C'est pas des litres qu'elle essore des yeux rouges, c'est des hectolitres, des futailles ! Vraiment ! Vraiment. Son mouchoir il est plus trempé qu'un drap de pisse.

Elle attend. Tout le temps elle attend. Elle geint moins maintenant. Elle s'y fait. On se fait à tout avec le temps, même au malheur, surtout au malheur. Elle a le journal sur la table depuis sa mort. Il trône sur un coin de la table. Elle le touche tous les jours. Oui, elle touche tous les jours

le journal du jour de sa mort. C'est comme une prière. Chaque matin elle l'embrasse et le touche. En permanence il est posé sur la table à côté du poste de télévision. Il ne se passe pas un quart d'heure sans qu'elle y jette au moins un œil. Pour ne pas dire deux. La vie c'est toujours un peu la mort. Mais quand la mort vous arrive c'est plus la vie. Mais pas à cette vitesse-là la mort ! Non ! Que ça arrive si jeune, que c'est déjà la véritable infamie. Mais ça lui fait soutien d'avoir cette Dépêche sur la table tous les jours. Oui. Elle ne lit plus les journaux, elle ne lit que celui-là, le journal de sa mort. Elle ne lit plus que ce journal, toujours le même. Comme une litanie. L'histoire s'est arrêtée avec la mort de son époux. Et avec l'histoire le temps.

Et puis s'il est mort, c'est sa faute aussi. Il est mort au nord-ouest de la combe de l'Homme de pierre sous Mouscadès. Je lui avais dit, ne te tiens jamais au nord-ouest, c'est par là où arrive le mal. Il vient avec la pluie des grandes dépressions de l'ouest. Il couche le pré et la mort dessus de son grand vent de pluie. Le nord-ouest c'est le mal. Il n'en a pas tenu compte le grand couillon, il tient ça pour sornette de bonne femme. Ebé tèn il en est mort. S'il avait su ? Ils l'ont retrouvé mort du côté de la mort. Il était couché, tombé sur le flanc, bras ouverts et cassés, la tête au nord-ouest, c'est dire. Mourir au nord-ouest de la combe la tête au nord-ouest, il n'avait aucune chance. La preuve ! Il aurait pas dû.

Bon assez de simagrées dans la langue que j'ai trop parlé comme femme et de me torturer le foie et la rate à me résoudre le problème du nécrologique. C'ça me tricote les mandibules en malaises toutes ces rengaines chipotées à neuvaines mortuaires. J'en ai la langue desséchée de désespérance. Faut que je cesse la chose et que j'aille aux radis ! C'est l'heure de la plantation. Si c'est le bon temps. C'est le bon temps pour le radis et la carotte. Et le navet. Pour tout ce qui racine. C'est le temps du plantement avec la lune descendante. Si. Bien sûr. À la lune descendante on plante le radis et la carotte, tout ce qui descend dans la terre et y pousse en profond. Et lune montante on plante tout ce qui monte et croît dans l'air comme le poireau et la laitue et le céréale. Ça s'écrit dans sa forme l'agriculture et quand ça s'inscrit dans le sens, dans le bon sens, bonne récolte est assurée. C'est facile. Y a pas à se tromper...

Le mort me hante. Il me grignote la tête comme l'écu-reuil la pigne. Tiens, monte le dernier quart de lune au ciel ! Qu'il est beau tout dodu en Pierrot. Il est tout lumière à ruisseler tout de nacre. Il commence à le grimper ! Ça va dans le bon sens. Je vais aller me recueillir sur la tombe à l'époux de la belle-sœur pour qu'il nous aide. C'est bon augure le dernier croissant de lune, ça accompagne la peine et ça accroche le mal et le retient. Je vais y aller au plus vite à me presser, oui. Si on les prie bien les décédés, ils peuvent intercéder en votre faveur au ciel et vous privilégier un petit avantage. Surtout les jeunes défunts, ceux qui sentent encore la terre, qui s'en souviennent, qui la reniflent et n'ont encore rien oublié de la vie. Oui. Ils peuvent vite fait vous grignoter une in-

dulgence là-haut ! C'est qu'ils sont bien placés. Autant se rendre utile étèh pardi si ils veulent qu'on se souviennè d'eux en bien. Et même en très bien s'ils font un très gros effort. Héh pardi, rien n'est gratuit, dans ce monde ! Et encore moins dans l'autre ! Surtout que c'est pour l'éternité là qu'on marchande. C'est dire l'importance. C'est plus que du maquignonage ! C'est la vie. Enfin c'est la mort mais dans l'au-delà quand même ! C'est plus standing.

(Samedi 9 septembre 2006. Saint Alain, quoi de plus commun ? Lune très grasse d'être grosse, avant-hier elle était obèse d'elle-même puisqu'elle était pleine. Le temps fait mine grise, la montagne en est toute retournée d'ennui et de vide. Saint Aventin est abattu, pas tant de fatigue que de vieillesse, il a peur que ce temps gris lui réveille les rhumatismes. Je vais bientôt descendre en ville, c'est jour de marché. Le bonheur n'est pas pour aujourd'hui. Le ciel n'est que voile de cirrostratus. 11 heures 12, j'ai raté la symétrie des chiffres de peu. Et elle combien de temps je vais encore la rater à rester perdu dans mes montagnes de sauvage pendant que la belle aimée, la belle noire se pavane à Paris. J'ai bien une blanche à me mettre sous la main mais ce n'est pas pareil, c'est tellement pâle une blanche.)

La Première Dernière Balade

Non, non ! Reprends raison ! Ne pas s'affoler, ne pas s'affoler ! Il faut, raison, garder. Hé putain deux fois plus haute elle est. D'évidence ! T'as beau te raisonner, elle est deux fois plus haute. Elle a doublé. Je te dis en s'approchant peu à peu tu découvres sa vraie taille à la montagne et elle a doublé je te dis. C'est pas possible ! C'est pas raisonnable. Elle a doublé de taille là dans le tournant ! On n'a jamais vu ça, jamais vu ça ! Et pourtant ? C'est ça, c'est là ! Je n'y arriverai jamais. C'est très, très au-dessus de mes forces ! Dans quoi je me suis lancé aussi ! J'ai trop présumé ! Aillheayeaye ! J'aurais pas dû, j'aurais pas dû, non j'aurais pas dû ! J'aurais jamais dû. Comment ça se fait que d'un coup la montagne elle a crû en folie ? Qu'elle a doublé d'altitude d'un coup ? C'est pas Dieu possible ! Boudigue ! Si j'avais su je ne serais jamais monté. Elle a géminé ! Oh yaillheaye ! Non, idiot ! Grand couillon de courge de cruche ! Créatin d'artigue* ! Elle se mire dans le lac et pu, pu, putain de grand trétras de couillon mol ! T'es dadais ! Ça pour être dadais, t'es dadais ! C'est ça ! C'est l'évident ! Il y a la montagne et son reflet dans le lac, la vraie et son double qu'il redouble, c'est pour ça que t'as cru qu'elle était deux fois plus longue qu'elle n'est troquet des Carpates ! C'est le reflet qui m'a trompé. C'est ça. C'est curieux tout de même ce lac qui reflète la montagne à l'identique comme s'il était enceinte de la montagne et qu'il avait accouché du pic ! C'est ça ! La montagne a accouché de la montagne, de son propre portrait dans le lac et son enfant est son propre portrait. La montagne accouchée de son portrait.

Je ne savais pas ? Oui, ça doit être ça. C'est sûrement ça ! C'est bien fait d'une certaine manière. Mais quand même... Enfin il faut faire avec. C'est comme la survie ça, ça doit marcher à l'instinct inconscient. C'est plutôt bien fait, enfin je pense. C'est question d'adaptation. Oh sûrement ! Je vois pas d'autre explication. Ça fait étrange tout de même. Mais faut faire avec. D'ailleurs je me demande si c'est vraiment la bonne explication ? Et si ça marche, comment ça marche ? C'est curieux. Ça fait réfléchir. Mais quand on est fatigué comme ça, quand on gravite la montagne, on est idiot, enfin on devient idiot de fatigue. On n'a plus qu'un neurone en montagne tellement on est ruiné de fatigue et lorsqu'on atteint le sommet on est si lessivé qu'on perd le dernier qui s'évapore en suée. Parce que... Non ! Je suis trop vieux, je suis si vieux que déjà en plaine, à l'état normal, je n'ai plus qu'un neurone et lorsque je monte en montagne, je n'ai plus qu'un quart de huitième de neurone. Et encore ? Et encore ! Je suis très optimiste. Enfin de toute façon que j'aie un neurone ou un quart de huitième de neurone qu'importe, en haut à cheval sur le sommet du pic mon neurone unique ou mon reliquat de neurone s'est déjà évaporé en suée tant je suis

urtiqué d'épuisement. Non mais. Pour en revenir à. Il faut. C'est ça. C'est sûr.

Il faut avoir des ennuis pour bien vivre. Oui, je crois que c'est ça. C'est une expérience. Il faut avoir des difficultés dans la vie pour ne pas mourir idiot. Les difficultés sont une école de la vie. Et grimper est tellement exténuant que ça t'apprend la souffrance. Ça t'apprend la vie à l'effort et c'est bon. On n'apprend rien dans le plaisir, non, on n'apprend que dans l'obstacle et la douleur, dans la pénitence comme ils disent les chrétiens, enfin les chrétiens d'autrefois. La montagne c'est l'école du calvaire en quelque sorte ! C'est pas pour rien que Christ est mort sur un mont, le Golgotha. Hé oui ! Hé oui ! Faut du difficile, se dépenser dans la grimpe de la grimpe à se consumer pour vivre dans sa chair le difficile de la vie, pour le savoir d'expérience, de corps. Le sportif est toujours un peu maso. Et même beaucoup quand on joue au montagnard à mon âge. C'est simple, j'ai le corps qui fout le camp de partout. Je suis que rustine. Au-dessus de 2.800 j'ai l'impression de monter en pièces détachées, de faire un greling-grelot bringuebalé comme une caisse à outils. D'ailleurs arrivé au sommet, je n'ose pas m'asseoir de peur de me répandre en mille morceaux implosé. Je suis un tas, un tas en ramassis de ruines. Je comprends pas comment mes jambes ne sont pas encore parties ailleurs et s'articulent encore avec mes bras, plus ou moins en harmonie de désharmonie pendant que j'ai la moelle épinière qui a le vertige dans sa colonne qui joue de l'accordéon plus liquide que deux litres d'huile d'olive. C'est marrant quand je pars en montagne, je suis tout en appréhension. Je pars épuisé rien qu'à l'idée. Rien que de savoir qu'il va falloir grimper. Non vraiment, on se demande vraiment pourquoi on monte ? Que ça sert à rien, sinon à s'électrocuter les ménisques et se déchirer les genoux dans les reins ! Mais ce qui me hante. Ce que je crains c'est le cœur qui lâche. C'est ça que je crains, oui ! Je le crains en intense. J'ai comme l'impression d'avoir des varices qui poussent dans le cœur et l'amollissent à péter. Je suis là à m'ausculter, à me compter les pulsations minute à chaque instant, à me vivre mort lorsque le cardiaque s'emballe sur une grosse poussée de montée. C'est dire si ça me gâche le plaisir. C'est pas une vie. Je suis le plan ORSEC qui grimpe à moi tout seul. Mais qu'est-ce qui m'a pris à mon âge de vouloir encore commettre cette ascension ? Plus débile que moi tu trouves plus. Je suis plus une breloque, je suis une antiquité de la montagne, un demain de hier, un trépas cheminant sépulture, un chicot de vie morte. Parce que lorsqu'on est dévasté par la montée comme moi, on n'appelle pas ça vivre mais se consumer à petite mort de petit feu. Le plus craintif, si craintif que ça vous fait monter la tension et ça vous empire le cas ! C'est que ça ne prévient pas le cardiaque. Hop ! À tout moment il peut venir galoper dans les artères à les péter. Alors ça vous bourriche le bourrichon. De le savoir, ça vous rend malade. Enfin ça vous rend pas malade de maladie, mais ça vous affole. Vous ne pensez qu'à ça. Vous croyez que vous allez tomber au moindre symptôme, ça vous détruit. Rien que de savoir que vous pourriez être malade, ça vous rend déjà malade. C'est fou ce que c'est psychique l'homme. Ça l'est bien plus que la femme en fait. Ça accouche pas aussi.

Ça n'a pas l'habitude de la souffrance. On se rend malade d'attendre la maladie en fait. C'est même à peine si on le souhaite pas avec soulagement tant on l'a attendu. C'est du masochisme pur la montagne. Mais là j'ai forcé, j'ai forcé, je sens le cœur qui va lâcher, je le sens, ça va pas tarder, ohlala ! Arrête de te faire des frayeurs ! Non mais je dis, comme c'est ! Tu sens rien, tu es débile à jouer les courageux matamores mais moi je le sens ! Faut être demeuré pour pas le voir. Je monte en cabri alors que je devrais me contenter de me tailler les rosiers au jardinet, c'est tout comme sport. Pas de sport violent. Que la pétanque, c'est simple et qu'au lieu de ça je joue à l'isard à me chanter l'Izarra dans les montagnes ! C'est pas la maladie de cœur que j'ai mais la peur de la maladie de cœur en outrance. J'y peux rien, c'est pas ma faute, j'ai vocation à me raconter le martyre en permanence surtout en grimpe à cheval sur un rocher comme un gamin sur son coursier. C'est l'essoufflement. C'est ça le plus dur, l'essoufflement en montagne, on l'est en permanence essoufflé. Et c'est pas très supportable tout de même. Du début à la fin de la course être essoufflé, c'est la mort. Quelle joie on y trouve ? C'est ce que je me demande chaque fois pendant toute la course pendant que je monte claqué. Quel plaisir on a comme ça de monter décomposé en marécage de sueur ? Je comprends pas. Et le pire, le pire, c'est que je le fais ! Le pire.

J'ai réfléchi bien et longtemps et je crois qu'on marche en montagne pour se suicider. Enfin au moins comme on se suicide. Oui, c'est ça ou quelque chose de très proche. C'est même très jouissif le suicide. On ne tue pas que soi, on tue aussi le désir de mourir où l'on se venge de sa propre mort. Et l'on tue aussi le risque, le goût de l'aventure, le vivant en soi aussi, le plaisir des petites frayeurs qui vous titillent à vous faire exister. On doit trouver ça joli le suicide quand on fait de la montagne, on se suicide doublement, on se tue, on tue la vie en soi et le désir, le pétillant de la vie. On tue beaucoup plus que soi, on tue tout un code de vie. Ça sape pour l'éternité l'envie de se mettre en danger, de se surpasser, de toujours grimper, de toujours vaincre la montagne.

Un pas. Deux pas. Trois pas. Ohlala ! Éreinté. Je n'arriverai jamais à poser un quatrième pas. Sûr de certain. Je suis plus que mort, je suis décédé. Hé si ! Oh ! C'est un miracle miraculeux inespéré ! Je suis arrivé à poser un quatrième pas, qui l'aurait cru ? Vraiment. Et même un cinquième maintenant ! C'est pas Dieu croyable ! Alors que j'étais plus que mort. Vraiment la nature humaine a des ressorts insoupçonnables. Je me lisais littéralement mort. Et j'ai effectué cinq pas, six pas même ! Mais te réjouis pas trop vite le goujat de la marche. T'iras pas plus loin, ces six pas tiennent du prodige et un prodige ne se produit qu'une fois. Pourquoi c'est si haut la montagne ? Faudrait que je m'achète un parapente. Non c'est de l'inutile. Ça ne fait que descendre. Il faudrait inventer un parapente qui monte et pas qui descend. Non, c'est pas une solution, ça fait trente kilos en sus sur le dos. Je serais écrasé sous le poids. Allez marche, marche petit forçat ! N'oublie pas que tu vas à l'abattoir et souris puisque tu grimpes

soi-disant pour le plaisir et que personne ne t'y oblige. Non mais on est à peine parti et je suis déjà anéanti. Je suis parti trop vite, c'est ça. C'est pas ma faute ! Oui mais celui qui mène la cadence est trop jeune, il va trop vite sans même le savoir. T'aurais mieux fait de marcher à ton pas au lieu de t'essouffler à les suivre. Tu marchais à ton rythme, tu prenais dix minutes de retard. Et alors ? Tu les rattraperais à la halte, c'est pas grave. J'aurai pas d'avenir à cette vitesse et direct au cimetière avant même d'avoir aperçu le sommet. Je suis déjà mort qu'on n'a même pas amorcé le premier verrou. Je suis déjà dans la plainte des genoux. Non mais qu'est-ce qu'on fout ? Mais qu'est-ce qu'on fout en montagne ? Alors que personne ne nous y oblige ! À part le vice. Je me demande combien d'heures l'homme peut parcourir ainsi ravagé par la fatigue ? Je me le demande ? C'est quand même résistant les guiboles ? Et les articulations ? Et le cardiaque aussi ! Mais pourquoi qu'on a des jambes en montagne ? On ferait mieux d'avoir des chenilles, on fatiguerait moins. Lorsque l'on a exténué toute son exténuation, qu'est-ce qui reste ? À part la mort. Arrête de l'appeler tout le temps le trépas ! Il va finir par venir illico presto espèce de macaque en mounaque ! Tu n'es qu'une contingence de ruines. Qu'est-ce que tu fous aussi à ton âge à courir la montagne comme une chèvre derrière des petits jeunes qui te tirent en haut par pitié de bonté ? C'est plus de ton âge à 67 ans de faire le joli cœur sur les cimes. Ça a l'air de quoi de quoi ça a l'air ? Vraiment t'es rayé de l'entendement ! Tu vas jouer les damoiseaux des cimes pendant combien de temps encore ? À quoi ça rime de vivre ainsi essoufflé tous les week-ends ? Tu veux te prouver quoi ? Que tu es pas encore mort ? Mais à ce rythme ça va pas tarder, crois-moi ! Boudiou ! Tu grimpes, tu grimpes ! Tu parles ? Tu vis avec l'horizon bouché à monter la tête basse pour ne pas relever le cou. Que le relever le cou pour voir où tu grimpes, te demanderait un effort surhumain tant tu as mis toute ton énergie dans les jambes pour monter sans penser comme une machine avec tes bielles du bas pour pas qu'elles se conjuguent trop les genoux. Que de toute façon avec la visière molle de ta casquette qui te cache tout l'horizon, tu risques pas de voir bien loin ! Déjà que tu as la vue basse et le regard en rétro-rétroviseur ! Que de quoi que tu as l'air avec ta casquette à oreilles d'éléphant qui jouent au légionnaire saharien en manœuvre, que tu as l'air plus que grotesque ! Et que tu transpires et que tu transpires ! On pourrait en extraire des litres de Suze de ton front. Je ne savais pas qu'on pouvait pisser de si haut autant, autant, je vais me déshydrater pour sûr ! Oulah ! Que ça me tire dans la jambe ! Déjà. Je n'arriverai jamais en haut. Faudrait me faire des massages. Triple buse de nigaud ! Déjà que tu es à un kilomètre derrière eux, c'est pour le coup que tu ne les rattraperas jamais, que tu te retrouveras tout seul dans la montagne et puis de toute façon les massages tu connais pas. Tu sais pas les faire alors c'est pas la peine de te monter le bourrichon en mou. Monte et ne pense pas ! Quand tu penses, tu te portes le mal et le malaise, tu te lèves la plainte comme une femme, que ça te fait souffrir en sus et qu'un montagnard ne peut pas grimper en femmelette.

Ah lah ! J'ai des jolies godasses mais c'est pas tout. T'es vraiment un gros couillon à vapeur. T'as cru qu'en t'ache-

tant des chaussures neuves, tu marcherais mieux. C'est enfantin. C'est de la superstition archaïque ! Comment peut-on croire au XXI^e siècle qu'une chose puisse rajeunir le temps ? C'est ineptie ! J'y gagnerai que des ampoules, oui ! Sûr ! Avec des chaussures neuves on n'a que des ampoules neuves. Et les ampoules neuves sont plus virulentes que les vieilles. Surtout pour des 7 à 8 heures de course ! Et des 7 à 8 heures de randonnée on est parti pour ! Pour des 8 heures plutôt, enfin pour moi vu mon pas de tortue à tendance paresseux. Pour sûr de sûr. Oh lala, je n'arriverai jamais à ce sacré Sacroux ! Jamais.

Enfin j'ai bien fait en fait de pas me poser aux pieds les chaussures neuves, j'aurais été cousu d'ampoules à l'arrivée. Et même bien avant l'arrivée ! Elles auraient pas attendu les huit heures d'affilée les ampoules pour émerger. Elles seraient nées dès la première heure oui ! Dès la première demi-heure même ! Oui. Peut-être ? C'est réglé comme la montée des cumulus. Ohlala, j'ai bien fait d'éviter ! Avec mes vieilles chaussures on se connaît, on est usuel l'un l'autre. On est habitué à marcher ensemble. Je sais quand elles vont me faire mal. Je n'ai pas de surprise et l'on souffre moins quand on est averti. Enfin je trouve ! De toute façon ça rassure.

Qu'est-ce qui t'a pris d'acheter des chaussures neuves aussi ? Pour pas les mettre ? C'est de l'argent parti dans les nuages à tire-d'aile de portefeuilles ! Et au prix où ça coûte encore ! T'es vraiment dépensier. Qu'est-ce que tu vas t'en servir à ton âge ? Des godasses neuves alors que sûr c'est la dernière fois que tu montes. Tu mourras pas avec, tu les emporteras pas aux pieds dans la tombe pour jouer les vrais montagnards. Sûr qu'ils vont te poser les chaussures vernies pour le dernier voyage. Et pas des chaussures de montagne.

Tu sais pourquoi tu vas en montagne toi ? Je vais te le dire. Pour mourir. Absolument. Ça couche dans l'inconscient chez toi mais c'est ainsi. Pour en finir avec la vie. Tu ne le sais pas mais c'est ainsi. Tu sais très bien que maintenant la montagne c'est trop dur pour toi que tu vas finir par y rester, si c'est pas cette fois-ci, c'est la prochaine fois mais de toute façon ça ne saurait tarder. Tu sais tu grimpes, tu grimpes pour jouer au bouquetin mais tu n'es pas loin du cimetière. Tu couches avec l'infarctus en fait. La maladie elle est en toi et la douleur dans ton pas. Tu n'iras plus très loin. Tu es trop usagé pour grimper. C'est pas dans la prudence. Je vais te dire, c'est ta dernière course, il te faut des quinze jours pour t'en remettre maintenant. Ça frise la démence sénilement précoce. Si tu te gagnes encore un sommet, tu le feras tout à quatre pattes. D'ailleurs tu n'en reviendras pas de celui-là, c'est pas la peine de te conter fleurette. Tu sens la fin. T'es que déboire. T'as jamais été aussi flagada, tu tiendras pas. Et on n'en est qu'au début de la première montée. Dans les dix minutes, un quart d'heure au maximum, tu te paies l'infarctus. C'est évident. Tu ne connaîtras pas demain. T'as trop souffert, c'est d'évidence. Sur ta tombe, ci-gît un montagnard courageux mais trop tendre. Parce que c'est dur la montagne, infiniment dur, épuisant même. On s'en rend pas compte d'en bas mais quand tu es sur le terrain, t'es tout pompé de mort. Tu marches, tu marches mais tu vis brisé, saccagé par ton pas. Tu montes dans l'accablement

en portant ta mort. À chaque pas tu creuses ta tombe, c'est pas facile de monter comme ça en se le disant à chaque pas. À mon âge on ne monte plus pour se faire plaisir mais pour mourir. C'est même là où l'on trouve inconsciemment son plaisir. Pourtant j'ai acheté des bâtons, dernier cri ultrachic, des charlet moser galaxy compact couleur de paillettes de neige en strass à cinq points jaunes et double effet, de vraies banderilles. Ça soulage le bâton en principe. En principe ! Parce qu'à la montée je trouve pas que ça aide beaucoup. Ça alourdit même. Bon c'est pas bien lourd ces bâtons mais y en a deux et ça finit par faire presque la moitié et quart de deux livres ! Et en montagne même un gramme compte, même un gramme. Si. Enfin en principe c'est pour la descente les bâtons, ça soulage les genoux. Mais moi je vois pas à quoi ça va me servir, vu qu'à la descente je serai déjà défunt. J'aurai été évacué de la vie depuis belle lurette par l'infarctus. Je sais pas pourquoi je les ai amenés ? Dans l'espoir de me soulager le genou sans doute ? Mais tu les utiliseras pas puisque tu n'en reviendras pas que c'est évident ! Pour être à la mode sans doute ? Et pour faire le cœur de bouton d'or ? Parce que c'est ça aussi que j'espère ! Ces sorties en montagne ça sert pas qu'à baiser la nature, non ! Hé non ça porte aussi l'espoir ! Hé oui ! Un espoir érotiquement amoureux. Parce que dans ces groupes de montagne on espère rencontrer l'âme très sœur. Une veuve ou une coquine du sport un peu seule avec qui on peut peut-être faire un dernier bout de chemin ensemble. Enfin on espère toujours. On peut toujours rêver. L'homme est fait pour rêver. C'est même toute sa vie. Mais là c'est raté ce coup-ci en plus. À part deux jeunettes, y a personne de la gent féminine. Et pour les jeunettes y a de la concurrence et vu mon âge je suis insalubre pour elles. Je n'ai même pas de quoi rêver et me soutenir pendant toute cette marche grimpette, je n'ai que le calvaire de peiner. Et ces bâtons qui m'encombrent ! Je ferais mieux de les jeter puisque je ne reviendrai pas. J'ose pas. Je suis tellement radin de nature. Ils ne me soulagent même pas les chevilles à la montée alors à quoi bon ? Ne sois pas puritain de la marche comme ça. Si les gens marchent avec des bâtons c'est pas seulement pour avoir des compagnons, ça doit avoir une certaine utilité utile. Oh, j'ai peur que ce soit surfait. C'est peut-être un retour au bâton du berger comme autrefois où il était pas envisageable que le berger sorte sans sa houlette. Un retour écolo aux temps anciens et dépassés. Comme qui dirait un complexe de la bougie. Mais je ne suis pas un puritain. Un puritain c'est une putain coupée en deux par le milieu du rire et ça ne me plaît pas en intense. Enfin pas vraiment. Pour un homme c'est un peu odoriférant et pas flatteur flatteur. Ahlala ! Quand je monte, c'est la vieillesse qui monte. Toute la vieillesse qui grimpe. Ça sent la rouille et grince moi.

Qu'est-ce que je suis gaminouche quand même ! Je me suis laissé embobiné comme un roquet par le Lucien. Il m'a fait venir à grimper à la montagne pour ne pas être le dernier éhtèh ! Il sentait qu'il vieillissait, il était plus aussi bon à grimper. Alors d'avoir quelqu'un de moins bon qui traînait derrière lui, ça le valorisait. Ça lui remontait l'ego. Il était supérieur vous comprenez ? C'est comme ça les hommes, c'est comme ça, on peut rien y faire. C'est

comme ça. Et pas autrement. Je suis son faire-valoir quoi ! Son dégénéré ! Ça le requinque brillant de se sentir au-dessus, d'en avoir un moins bon qui traîne derrière lui, quelqu'un à mépriser. C'est ça. C'est toujours réconfortant de savoir qu'on n'est pas le dernier. Et puis j'ai remarqué que les hommes ne se cherchent pas l'amitié par affinité et pour partager les goûts et fuir la solitude. Pas uniquement, non. On est ami par miroir. Essentiellement. Quand on se reflète dans l'autre et que l'on peut s'y lire comme dans un lac alors on est vraiment ami. C'est fou comme l'homme est Narcisse ! Aimer d'amitié c'est se porter dans le corps de l'autre en miroir. Ouuhla c'est un peu osé comme pensée ! Faut m'en méfier, ça fait un peu pédé ! Ferais mieux de faire attention à là où je mets le pied, que je vais trébucher.

Un pas, deux pas, trois pas, mais qu'est-ce que je fais là ? Je vis mort. Quelle idée j'ai de grimper fripé de corps ? Que c'en est grotesque. À mon âge je suis bon pour la chaise longue et la boule ! Qu'est-ce que j'ai à grimper comme une chevrette ? À mon âge ? Ça double la démence ! Je suis tellement décrépi que je marche dans les pommes. J'avance évanoui. Marcher comme ça en montagne pendant des heures et des heures ça me polymérise le muscle et me pelote les nerfs, ça me broie l'électricité et me désarticule le souple. J'ai la colonne qui me rentre dans le sacrum et toutes mes vertèbres qui jouent aux osselets dans ma colonne. Je marche comme avec une carapace cuirasse qui m'enlise de fatigue. J'ai le muscle tout en nœud et le ligament torchon et le souffle avarié, si usé qu'il est comme métallique et solide comme du carton. J'ai plus d'espoir dans le pas. Je grimpe tous les muscles en momie. À mesure que je monte, j'ai l'impression de me détruire peu à peu, de devenir de plus en plus rigide à solidifier zombie à force et à marcher automate. Je suis le cadavre qui marche. Non même pas, je suis tellement lessivé que je suis le cadavre marché, je subis à la forme passive.

Grimper essoufflé ça valorise pas des masses. J'ai l'air malin comme ça en touriste de pèlerinage ascensionnel ! Et qui plus est, je me mets en danger. Je me décalcifie de sel à vue d'œil à mesure que monte la montée. Va falloir que je m'avale une petite pastille de sel comme les chèvres pour tenir. Tu aurais mieux fait d'aller travailler petite ruine au lieu de te tresser la promenade à flanc de montagne ! Mais le travail j'ai jamais été très fervent ! On travaille pour gagner de l'argent bien sûr mais je trouve qu'on le paie trop cher. C'est pas rentable. Au moins pour l'âme. Ah ? Parce que tu trouves que tu le paies pas trop cher de crapahuter la montagne comme un kangourou olympique à t'asphyxier le cœur de fatigue et te briser la santé ? Ebé qu'est-ce qu'il te faut ? Tu la paies plus que chère ta balade estivale. Qu'on te demanderait un tel effort au travail que ça serait pas envisageable, qu'illico presto toute l'usine se jetterait en grève illimitée ! Etèh pardi gagner sa vie ça ne veut pas dire se suicider au boulot ! Je ne comprendrai jamais quelle joie peut-on trouver à grimper quand c'est un plaisir qui vous crucifie à chaque pas ? Et le pire c'est que j'y vais chaque fois au martyre, j'accours comme un mouton dès qu'une petite balade montagnaise m'est pro-

posée. J'ai jamais pu refuser une grimpette malgré tout le mal que ça me fait. C'est plus fort que moi. Je n'ai jamais su dire non dans la vie. Et encore moins en montagne ou je ne sais même pas dire peut-être. C'est une sorte de maladie le plaisir dans la souffrance. Enfin ça doit être ça.

Je suis trop vieux maintenant, je suis fait pour mourir pas pour gambader. Parce que bientôt je ne serai plus ou si peu. Enfin espérons que je ne finirai pas en petite charrette ! Mais la montagne c'est pas le ciel ! Les gens ils vous disent toujours que rien n'est plus pur que la montagne, qu'on y respire l'absolu et la pureté originelle, que cela doit être merveille, qu'on touche Dieu et rayonne de sa grâce et flirte avec la Vierge Marie dans la vertu des nuées et autres facéties mystico-poétiques. On voit qu'ils y sont jamais allés. Vraiment il faut jamais y avoir été pour le dire. En montagne on ahane, on couche avec le calvaire, on se peuple de souffrance et que ça. Le mont c'est hostile à l'homme. C'est cruel la montagne, ce n'est que cruauté. On vit de la pierre et l'on ne voit que de la pierre et l'on ne vit que la pierre. Tu n'y vois rien du bleu des vierges pures si nobles de chair et mousseuses d'âme au cœur de l'éther et de la beauté des cieux. Tu as la visière de ta casquette qui te bouche le regard et tu ne vois que les pierres qui croulent et déboulent de tes pieds à te faire trébucher, leur rêve. Les pierres des pierriers ne rêvent que de te faire chuter. Elles ne pensent qu'à se venger de ce que tu les chevauches sans leur autorisation. La marche en montagne c'est jamais spacieux, ça enferme, ça ne rayonne pas. La montagne ça n'a rien de pur, ce n'est que scories de pierres, déchets de gel et arrêtes de schiste. C'est pas jardin bucolique, c'est un combat de chaque pas. Tu avances toujours entre deux chutes. Tu y as autre chose à faire que te masturber à la grâce du ciel et te gaver de paysage, crois-moi ! En fait de pureté des monts, ça sent le démon. Y a pas plus aride de beauté que la montagne qui n'est qu'un terrain vague de cailloux à la terre torturée au supplice et immolée au calvaire de la pierre jusqu'au martyr. C'est ça qui me fait penser...

Je me demande si la montagne nous aime. C'est idiot bien sûr mais je me le demande ? Je souffre tellement à la gravir, je me demande si elle m'en est reconnaissante ? Je crains que ce soit illusion, y a rien de plus dur que la pierre. Elle me crève tellement que je ne peux que l'aimer en démence et folie. C'est pas que je sois maso, ça n'a rien à voir, enfin c'est autre chose. D'ailleurs qu'importe qu'elle ne m'aime pas. Il y a infiniment plus de joie à aimer qu'à être aimé en amour. Je suis une fournaise de soleil dans mon malheur ascensionnel. Je souffre tellement que je ne peux l'aimer qu'à déborder. Je souffre le miracle. Aimer c'est avoir le feu dans le ventre, c'est être supplicié de bonheur en enfer de joie incandescente. Être aimé c'est juste un peu de sucre sur le gâteau en cerise, c'est pas l'essentiel. Et moi je couche avec la montagne, enfin c'est dans ce sens que je couche avec. Elle me dépiaute tant je l'aime dans mon calvaire.

Ohlala ! Je suis un nuage. Je vous jure. Je transpire tellement que je m'évapore, je suis liquide. Je suis en nage de nage. Et dans cinq minutes je serai plus qu'un gros cumu-

lus je vous jure. Et même que si ça se poursuit en masse de suées, je serai même un cumulo-nimbus ! Je vous jure. Je suis un ruisseau rien qu'à moi tout seul, je n'arrête pas de m'évaporer d'eau. Qu'à côté le Léman c'est un chott au cœur du Hoggargargar aride. Je sue même tellement que je suis qu'un jus de mouchoir à carreaux, j'en suis même transparent. C'est, le dire de la chose. C'est... Et tellement ! Et même plus que ça. Que l'éponge à côté de moi c'est une pierre ponce. Je ne savais pas qu'on était fait de tant d'eau et que l'on pouvait en sus pisser encore pour écluser le surplus, que ça tient du prodige. Fontaine qu'on devrait m'intituler. C'est simple quand je monte comme ça aussi haut de haut à mon âge, je perds par toutes les issues. Je suis un homme de fuite. Une passoire de vide.

Je suis guillotiné de dos. C'est comme une morsure aux reins en permanence. Ça m'épuise ces grimpettes. Mais qu'est-ce que je fais aussi à mon âge en montagne à escalader à m'esquinter comme un chevreau fol ? Je suis la fatigue. Je suis mal de moi. J'ai trop présumé de mes possibilités, je pisse trop dans l'orgueil. T'es le papi qui se monte le Ventoux et se prend pour Luc Alphand. Gros couillon d'imbécile malheureux, la grimpette c'est plus pour toi, c'est plus de ton âge. Tu veux faire le joli cœur encore mais tu es un ménopausé de l'effort maintenant. Tu es du passé, d'un passé très décomposé. Tu suintes l'eau en cascade. Ohlala ! Qu'ai-je fait à m'embarquer dans cette expédition ! La prochaine fois je me mets dans le sac à dos du copain puisque c'est un copain, puisque c'est un copain et je me fais monter jusqu'en haut. Puisqu'il tient tant à m'amener, ébé la prochaine fois il me portera ! Oui mais je pense pas qu'il restera longtemps ton copain dans cette conjoncture-là. Parce que ? Non mais parce que... Tu sens pas combien t'es ridicule à ton âge de vouloir grimper la hourquette* comme un crabe*. Hein ? Tu sens pas ? T'as l'air de quoi ? D'un sac de froment qui aurait tourné sarrazin. T'es plus un porte-croix, t'es plus qu'un supplicié de la croix ! T'es plus ronde-bosse, t'es un pochoir à point de croix. Misère. Tu la portes sur toi maintenant la misère ! T'es qu'un lit de souffrances et la honte de tes compagnons. Tu aurais dû refuser, ils ne t'ont pris que par pitié. T'es sans vergogne aucune, t'as pas compris qu'ils te le proposaient qu'uniquement que dans l'espoir que tu refuserais, gros nigaud bêta ? T'es bon pour le sapin. Et c'est pas les sapins qui manquent ici tout autour ! T'as plus qu'à prendre tes mensurations. Non mais qu'est-ce qu'on fait en montagne, non mais qu'est-ce qu'on fait ? Personne ne nous y oblige, pourquoi qu'on grimpe comme des tarés alors que ça sert à rien sinon à te ruiner les genoux et te miner la colonne vertébrale. Pourquoi que tu grimpes ? Pour t'épuiser et finir en petite charrette comme abonné à Lourdes ? Je crois qu'on ne fait pas plus bête qu'un montagnard pas obligé, de l'être. Mamma mia sans mamma ! Pourquoi se rendre orphelin de soi ? Et se jouer l'AVC à la roulette russe de montagne. Pourquoi se le jouer fils de détresse ? Hein ? Vraiment ? Faut être ravagé des pattes pour avoir la grimpette de l'inutile dans le sang ! Pour jouer à se faire peur à 67 ans ? Si c'est pas grotesque tout de même ? Faut être aride de la jugeote pour le faire, non ? Hé oui ! Hé oui ! Marcher à se faire péter le cardiaque, faut être oblitéré de la cervelle ! Faut avoir l'espoir en ruine. Et

demain très près de hier. C'est étrange quand je marche épuisé comme ça, j'ai l'impression de marcher vers ma mort. Mais avec certitude et inexorablement. Et le pire c'est que ça ne m'angoisse pas plus que ça. Non.

Je peux plus aligner mes pas. Quelle rengaine ! Un pas et puis l'autre et puis l'un et puis l'autre et puis l'un, sans fin. Toujours grimper en sueur essoufflé, la tête vide pour pas penser. Mais qu'est-ce que je fais là ? Vraiment, qu'est-ce que je fais là ? Je suis à la limite de défaillir à chaque pas. Trop fatigué même pour connaître le vertige. Et pourtant tout bascule à chaque pas comme si le monde y jouait sa survie. Je me fais l'effet d'une béquille qui avance comme on s'écroule. Il y en a qui sont mal dans leur tête, moi je suis mal dans mes pieds. Ohlala ! J'ai autant de personnalité qu'un moule à gâteau, c'est pour ça que je subis et que je monte comme une chèvre comme on me le demande et m'use à mourir. C'est ça. Tu ferais mieux de t'arrêter avant de mourir. Les pics c'est plus pour toi. Il faut que tu t'y fasses. Il faut que tu te raisonnes ! Ouhla ! J'ai la rate qui est descendue sous mes genoux et le pancréas à hauteur de cervelas ! Je progresse pratiquement à reculons dans une auréole de vertige et avance toujours au bord de la chute. Et même dans la chute, on peut dire que j'avance tombé. Je ne suis que de la viande à mouches, de la viande liquide et légèrement ambulante. J'avance bancal en martyr. Je suis esquiné de pas.

Bon ! Bien, bien ! On a bien fait marcher la langue. On l'a tournicotée dans tous les sens. Mais on va cesser de jaser dans la tête. Faudrait faire marcher les guiboies maintenant si l'on veut me ramener au port à bon port. C'est pas tout de causer, faut marcher en randonnée ! Et plus que marcher, marcher et remarquer, sans fin et sans relâche, constamment que c'en est épuisant. Épuisant et monotone même, on peut dire. Oui. Marcher et pas penser. C'est moins harassant de marcher la tête vide. De toute façon je suis tellement dilapidé que je ne pourrais pas penser de toute façon. Marcher en randonnée c'est comme mâcher du chewing-gum mais avec les jambes, c'est incessant. Ohla ! Ça recommence ! J'ai les genoux qui flagellent. Je ne vais pas pouvoir me gondoler des jambes comme ça pendant des kilomètres ! Il faudrait que c'ait une fin quand même. Quand on marche ainsi pendant des heures, le temps s'arrête, on croit qu'il ne finira jamais. C'est pas que le temps semble long, c'est qu'il est sans fin tant on est vidangé par la fatigue. Attendez ! Fait plus chaud qu'au Sahara au top de midi ! Je suis aveuglé par des larmes amères qui me piquent les yeux à brûler tant elles sont acides de sel. C'est calvaire, j'ai le visage comme un marécage. Je sue tellement qu'on dirait un petit ruisseau à moi tout seul ! Et en crue qui plus est. Ça ne devrait pas être permis de suer comme ça, que ça déminéralise, ça ne porte pas le bien. Ça vous ravine et vous porte à petits pas de liqueur vers la mort très lentement mais très certainement, inexorablement. Et puis... Je n'ose même pas me le dire, c'est simple, tellement ça m'effraie ! Je patauge dans la peur rien qu'à l'idée. Je ne pisse pas. Je n'ai pas pissé depuis ce matin. Et ça c'est pas dans le normal. Je me fragilise, j'ai bu plus de deux litres d'eau et je ne pisse pas.

C'est que je m'épuise. Je le sens. Il faut y remédier. Tout part en sueur, je me déminéralise peu à peu. Et à force de manquer de sels minéraux je suis près de défaillir. Hé oui ! C'est sûr. Ça doit être lié avec la sueur. À force de transpirer en orgie ça me pompe toute l'eau que j'ai bue et j'en ai plus à pisser, je vais pas tarder à faire de l'urémie-cystite ou quelque chose de plus grave encore même ! Tant je suis saturé de fatigue, je ne suis plus qu'une saumure. On ne peut pas vivre sans sels minéraux, surtout en montagne, je serai plus qu'un crétin des Alpes si l'abstinence salée se poursuit. Je ne vois pas comment je pourrais me le fixer ce sel avant de me décomposer. Si je m'effondre par terre comme un tas en marécage, ce qui ne saurait tarder, brebis et chèvres vont me lécher à me faire fondre comme une glace. Je vais finir en bocage à pâturage. Et c'est peut-être pas le plus grave de grave parce que... Je le sens. En plus de mes malheurs essoufflés et fourbus avec ma chance habituelle au détour du buisson, je sens qu'on va se taper l'ours. Rien que l'idée ça me met en deuil. C'est sûr. On va pas y échapper. Avec toutes ces lâchers qu'ils ont faits dans ce vallon et toutes les vallées d'à côté, on va pas y couper. Sûr de certain. Bon ! Un ours ça ira encore, on peut le gérer je pense. Mais une ourse si on passe entre elle et le petit ? Je ne réponds de rien. C'est ça le danger. Ça peut être massacre. Parce qu'une ourse c'est fragile sur le sentiment quand ça porte, enfin plutôt quand ça a mis bas. Ça joue pas avec sa portée. Non non ! Ça vous déclare de suite la guerre si d'aventure vous vous aventurez de trop près. Surtout à Clarabide où qu'on est, que ça frissonne d'ours. Que c'est sauvage, sauvage, que y a pas trop de passage, que je le vois là installé l'ours comme le pacha dans sa mosquée. Surtout là après le col sous la pyramide de Pouchergues que ça doit pulluler grouiller à tripoter les isards que je le sens que c'en est truffé. Que je le sens. Qu'y en a autant que de cèpes dans le bois de l'Ombre, j'en suis sûr. Parce que... Oula dion ! Ouhhh patatou ! C'est tomber de Carabide en Scylla ! Et de Scylla en syllabe et de syllabe en b a ba d'abécédaire. Après tous mes malheurs d'essoufflements comblés d'épuisements trouver l'ours, c'est doubler la mise du malheur ! Ohla ! Ne te fais pas monter la peur, tu vas te faire accélérer la tension, il manquerait plus que ça ! Mais l'ours il abonde ici, je le sens, je le renifle. Il rôde au laquet*. Il faut passer les Lègnes de Pouchergues après on sera en sécurité. Mais pour l'instant on n'est pas passé, c'est ça ! Avant on est dans le danger. En plein. On se tient au débouché de l'ours, faudrait pas tarder. Arrête de te faire monter la tension, déjà que tu es décati, ça va pas t'arranger le pas ça, si le souffle te vient à manquer ! Ebé misère ! Parce que il y en a bien pour un bon kilomètre à flanc pour être étranger à tout danger. Parce que le plantigrade c'est pas mon plaisir, ni mon souhait. Qu'est-ce qu'ils ont eu à le réhabiliter dans les Pyrénées alors qu'on a mis tant de temps à l'éradiquer y a pas cinquante ans. C'est folie que de l'avoir réintroduit. Y aura mort d'homme, y aura mort d'homme et d'enfant et d'enfants. Et de femme ! Je vous le prédis. Enfin en attendant il rôde dans le buisson derrière les rhododendrons, je le sens ! Il se goinfre de gembres*, des baies plein la gueule. Oulala ! Passons l'air de rien mais sans faire dans la culotte. Pour ne pas lui donner de raison de venir nous visiter l'animal. Parce

qu'il est craintif mais il est curieux. Ouhhyaille ! Monter et en plus surveiller l'ours, ça m'écluse. Que ça me brûle ! Je transpire tellement que je vais en devenir aveugle. C'est ça que je crois. Ça me brûle à incendier. Parce que en plus de la montée qui est de plus en plus abrupte à mesure qu'on monte à devenir verticale même et en plus avec la peur de l'ours au flanc, ça me bassine la transpiration et me double la tension. Si ça continue, si on n'arrive pas dans avant dix minutes, je vais y passer, sûr ! Il m'aura tué l'ours, pas de patte mais d'émoi. Sans même se montrer rien que par son nom et sa putative présence qui est absence, c'est dément non ? Vous trouvez pas ? Hé si ! Ah la crainte quand tu nous mouilles, on n'est plus que feuille morte. Comment peut-on avoir peur comme ça à multiplier la panique ? C'est idiot ! Eh tèt que veux-tu la peur ça se contrôle pas, ça se subit ! Ehtèt ! J'en ai des sueurs glacées de chaud rien qu'à l'idée de l'idée ! Et on n'est même pas à la moitié des Lègnes ! Qu'est-ce qu'on traîne ! C'est de ma faute, je peux pas poser le pas plus vite je suis trop abattu. Je suis sûr même que je vais commencer mon chapelet d'ampoules maintenant. J'ai un petit caillou qui s'est introduit dans ma chaussure et je n'ose pas l'enlever de peur d'en retarder. Et ce soir j'aurai droit à mon chapelet d'ampoules, sûr ! Faudrait que je m'arrête, ce serait plus judicieux. J'ose pas. Ose, ose, bougre de quadruple buse ! C'est pas des vautours ! J'ai le pas tellement lent ! C'est pas une raison pour t'ouvrir au martyr ! Souffrir des pieds, ça double la distance. Déjà que tu es handicapé du souffle, tu vas pas devenir en sus handicapé de la patte à claudiquer tout bancal à être amputé ? Hé non ! C'est pour le coup que tu les retarderais à l'infini ! Tu serais à la limite du brancard. Non je stoppe ! Au diable le retard ! Et puis ça me permettra de reprendre mon souffle, de me refaire une haleine vierge de toute grimette.

Ouf ! Ah ce lacet qui ne veut pas se défaire ! C'est toujours pareil, quand on est pressé, tout s'énerve et rien ne marche. On est si tendu que tout foire. Alors il se défait ce lacet ou tralala lala ? D'ailleurs je ne comprends pas comment au XXI^e siècle on ait encore des godasses avec des crochets et des œillets alors que tout est en scratch aujourd'hui ? C'est pas pensable ! Enfin c'est ainsi. Alors ce nœud t'en viens à bou... Ah ça y est ? C'est pas trop tôt ! Et les autres qui galopent là-bas ! Oulala ! Je n'arriverai jamais à les rattraper, déjà que je suis tout flapi ! Un vrai papi. Et c'est ce petit caillou de rien du tout qui me faisait autant de misère. C'est curieux quand même comme un tout, tout petit caillou peut porter autant le mal ? Ça me dépasse. Alors cette boucle elle vient pas ou elle veut pas ? Qu'est-ce qu'elle a à se contorsionner ? Et ce crochet il prend le lacet ou quoi ? Remarque c'est peut-être pas tout à fait de sa faute, ces godasses sont tellement usées qu'elles en sont toutes avachies, tordues et le lacet n'y a pas de prise comme sur une verticale de dalle de granit. C'est pas parce que t'es vieux qu'il faut que tu prennes de vieilles godasses ! Au contraire ! Comme tu es tout usagé, il faut que tu prennes des godasses neuves, toutes modernes à la page des dernières découvertes technologiques qui aident à marcher, au contraire. Qui marchent même à ta place,

tu vois ! Des toutes belles chères qui facilitent la marche. Évidemment ! Au lieu d'enfiler tes vieux brodequins tu ferais mieux de te chausser neuf, avec des chaussures de la dernière vague de la mode et de la technologie ! C'est évident ! Avec des repousse-cailloux ! Comme ça t'aurais pas de cailloux dans ta chaussure. Et si t'as pas de cailloux, t'as le pied sain, t'as pas de risque d'ampoule ! Hein ? Que tu dis que les chaussures neuves elles te font toujours des ampoules ? Taratata ! Pas les modernes modernes ! C'est pas possible ! De toute façon t'en as déjà des ampoules ! Et il vaut mieux avoir des jeunes ampoules que des vieilles ampoules ! Si ! Les ampoules modernes sont plus petites que les ampoules des vieilles chaussures. C'est le progrès technique qui veut ça. Ils ont pas pu encore supprimer encore complètement les ampoules mais ils les réduisent et les compriment avec la technologie d'aujourd'hui ! Absolument ! Si ! Tu es plus dans l'à l'aise avec des chaussures neuves qu'avec des vieilles. Non mais attends ! Attends ! Tu m'as vu avec des godasses neuves ? Que j'aurais l'air de quoi avec les pieds chaussés comme mon petit-fils ? Hein ? Non ! Des chaussures hypergigasidérales futuristes star-trékées supermarché avec des fusées aux pieds ? Non, c'est pas possible ! La montagne c'est pas carnaval ! Ni la Fête des Fleurs ! J'ai encore le sens du ridicule moi ! Bon ! Au lieu de tergiverser à te perdre et perdre ton temps dans la pensée, tu l'as relacée ta godasse ou tralala ? Tralala ? Non. Allez dépêche-toi ! Plus vite ! Te fâche pas, te fâche pas ! C'est fini. Voilà ! Je me lève et je marche. Comme un automate mais je marche. Allez, avance au lieu de rechigner ! Tu ne vas pas prendre gîte dans la montagne tout de même ? Ç'aurait l'air de quoi d'avoir l'air ? Tu finirais vite gelé et même congelé !

Un trois mille de quoi ça procède ? Tu veux te faire un trois mille à ton âge ? À quoi ça a l'air ? Que y a pas d'air là-haut ! Que c'est plus de ton âge ces élucubrations, qu'il faut mettre les mains pour gravir. Qu'en plein mois d'août il se peut que la montagne sème du grésil là-haut et du verglas tout plein dans le plus pentu et exposé nord et de la neige la plus glissante. Ça s'est vu ! Ça s'est vu ! Et plus constamment qu'on ne croit ! Que ça, ça ouvre un chemin de mort toute cette immaculée glissante. Bon enfin n'exagère pas non plus ! Le mois d'août c'est plutôt la canicule que le grand hiver même à trois mille. D'abord, ton trois mille il est à peine à trois mille ! 3003 seulement, il est tout juste à trois mille ! Tu ne vas pas nous en tricoter des petits moutons ? Trois mille ? Faudrait pas jouer au héros ? Faudrait pas trop la ramener non plus ! Ça n'a rien de l'exploit ! Y a rien de plus commun que les 3000, il y en a 139 dans les Pyrénées et encore en comptant juste. Au plus près ! Sans répertorier les secondaires ni inventoriser les attenants et les aboutissants. Qu'avec les secondaires tertiaires on peut en rajouter un bon 86 de plus et si on comptabilise les dépendants adjacents, on chiffre dans les 123 en plus ! Facile, facile ! Que ça fait en tout dans les 348. Au bas mot au bas mot ! Au moins. Au mooinsse. Et encore j'ai dû en oublier encore au passage dans l'additionné. Et encore sans facturer les dérivés subordonnés tributaires. Que ça ferait dans les 500 facile ! Eh c'est pas si petit que

ça les Pyrénées ! Ehtèh pardi c'est pas les Alpes mais tout de même ! Tout de même ! 600 trois mille, c'est pas rien ! Enfin faut pas trop abonder non plus ! 3.000 c'est prestigieux seulement dans les Pyrénées ! Parce qu'au Tibet, 3.000 c'est au-dessous du niveau de la mer pratiquement ! Hé si ! Enfin de toute façon à la vitesse où je les fais, que c'est loin d'être fini pour moi ! Que c'est même pas commencé, on peut dire, vu que j'en ai fait que dix ! Et encore en trichant ! Je les aurai tous montés les 3.000 de chez nous quand j'aurai 4.221 ans ! Vous voyez ? Que Mathusalem à côté c'est un bambin ! Bon, bien sûr je dénombre avec les contigus mitoyens mais quand même ! Mais je ne recense que les joutant limitrophes et les accolés avoisinants incidents à annexe à succursales frontalières ! Faut pas croire, faut pas croire, non ! Je suis rigoureux dans mon recensement. Enfin tous ces pics ils me sonnent l'Angélus ! Ils me moissonnent la fierté dans la tête, je veux dire. Ouè ! Parce que quand on a fait un 3.000 on est un peu plus que rien. Enfin il faudra que je fasse le grand pic un jour. Le plus grand des grands, le Néthou, que c'est le plus haut, le plus imposant puisque le plus haut. Il faudra que je me prenne le courage de me le faire. Oué. Avoir l'Anéto dans son palmarès ça fait copieux et sérieux ! J'aimerais bien. C'est pas pour dire, mais ça me flatterait l'orgueil. Seulement voilà, c'est au-dessus de moi ! Parce que monter dans des 2.500, ça va encore mais c'est autre chose que monter dans des 3.500 ! Hé oui ! Parce que l'Anéto il fait 3.404 mètres sans poussière. Jusqu'à 2.800 ça va. Enfin en gros. Le souffle tient mais après c'est la forge, le souffle court et le poitrail qui ronfle en démente et taty-cardie. Dès les 2.900 que j'ai le poumon à l'enclume. C'est comme si j'avais les poumons saccagés, comme si un volcan qui me porte l'asphyxie, y baignait de cendres et de gaz en incendie mais sans lave. Et plus on grimpe plus la fournaise carbonise en crassier et vous torréfie vivant. Surtout vers les 3.000 ou c'est de l'inconscience pure de grimper. Un risque grave que je prends. Alors monter encore 404 mètres, c'est au-dessus du dessus de mes forces. C'est l'infarctus décès programmé ! L'Anéto il vous incinère vif. C'est pour ça que j'ai jamais osé, je veux pas mourir tout de suite. Mais j'aimerais bien, j'aimerais bien. Peut-être qu'avec de l'entraînement ? Qui sait ? Un jour peut-être ? J'aimerais bien. On doit toucher le soleil là-haut ! Si haut. Oui. 3.404 quand même ? C'est pas demain que je m'élèverai aussi haut. C'est que là-haut, on a la tête tout en tourments et en tourbillons, toute échevelée de vertiges. Avec éblouissement tournis la pensée affalée tourbillonnant dans le vague à implorer tourner. Elle porte la mort l'Anéto parce qu'elle est d'origine divine. Ça remonte au temps d'avant avant il y a très longtemps. Parce que... Hé oui ! Ça remonte à Néthor. Néthor, c'est un dieu celto-ibère qu'on célébrait en grande cérémonie de montagne ici aux temps très anciens d'avant. Oui, le Néthor qu'il s'appelait ou quelque chose comme ça ! C'est pour ça que chez nous on l'appelle le Néthou l'Anéto. Ça vient de Néthor. Mais ça n'a rien à voir avec Nestor, contrairement à ce qu'on pourrait croire à accroire. Y en a même aussi des qui disent que le Néthou c'est l'ours. Mais c'est hérésie, hérésie. Ils abusent. Parce que le Néthou on le met à toutes les sauces parce que c'est le plus haut mais faut pas exagérer non

plus. À force de tout vouloir lui faire dire il ne dit plus rien du tout. Y en a même qui disent que le Néthou c'est le Nettoie-Tout. Oui. Mais on n'est pas loin du blasphème là ! Mais. Ils devraient pas. Le Néthou il pourrait se venger. Et sa vengeance pourrait être terrible, terrible. Il pourrait rayer de la carte des villages entiers, les rayer de la carte à tabla rasa entièrement. Et faire l'hécatombe à l'avalanche. Si. Si ! Ça c'est vu ! Ça c'est vu. Mais. Enfin. C'est le cerceuil en direct l'Anéto, c'est si haut. C'est pas sans danger, c'est pas sans danger de la gravir. Et pas parce que c'est le plus haut. Pas seulement ! C'est pas superstition mais ça porte les forces du mal. Oui, oui ! L'Anéto c'est dans le Massif de la Maladetta. C'est même son culminant. Et la Maladetta c'est la mauvaise dette, la mauvaise date. C'est dire, c'est dire, ça peut pas porter le bonheur et des rissettes au cœur avec un nom pareil ! Elle est déjà dans le nom la malédiction. Ah ? Hé oui ! Ça vous en bouche le petit coin ! Ah ? Hé oui ! Parce qu'y en a qui disent que avec le Néthou tout est doux. Mais c'est pas vrai, c'est pas vrai ! Il y a de la difficulté dans le Néthou, il y a de la difficulté technique, oui ! Si. Hé si ! Y a un passage dans les hauts pas si facile après avoir franchi le long glacier pyrénéen, je dis le long glacier pyrénéen parce que c'est le plus long et le plus grand qu'on ait dans les Pyrénées. Le seul qui ait vraiment l'air d'un glacier en fait au jour d'aujourd'hui, encore et un peu de demain, on peut dire sans chauvinisme extrême. Oui alors après le glacier quand on attaque le rocher tout nu de neige tant il connaît la verticale, dans les 3002 et quelques poussières il y a un grand saut à faire que c'est périloso. Le pas de Mahomet qu'il s'appelle. Le pas de Mahomet, c'est dire, c'est dire. Vous voyez si c'est dangereux, rien que le nom, rien que le nom, c'est le nom même du danger. C'est un pas plus que difficile à franchir. Avant de passer vous êtes chrétien, pendant que vous passez, vous êtes rien ou athée, enfin au moins très peureux et après vous êtes mahométan. Vous vous rendez compte ? Vous vous rendez compte ? Vous faites de la montagne comme d'autres font du ping-pong et vous vous retrouvez schismatique complètement hérétique. Juste en en faisant un pas dans la montagne, rien qu'un pas ! Faut dire aussi que ce pas il est pas innocent non plus ! Non ! Non ! Il est risqué. Vous vous retrouvez au-dessus du vide en plein. Parce que dessous c'est le vertige du vertige, il y a plus de 500 mètres de vide vide. C'est les enfers autant dire au-dessous ! Ouhhhh ! C'est pour ça qu'on l'appelle le Pas de Mahomet justement. Parce qu'il sent le mal et la chute. Et la chute pour un alpiniste y a pas plus mortel, c'est la fin même. Ce lieu de danger extrême il porte le nom même de la religion infidèle, mécréante, de la religion du diable, la religion de Mahomet, pour les croyants. C'est pour ça que je me le ferai jamais l'Anéto, j'aurais trop peur de devenir mahométan. Parce que je voudrais pas mourir mahométan. Autant dire mécréant. C'est pas que je sois un vaillant et ardent chrétien fougueux, j'aurais même une petite tendance athée qui perdure à s'enkyster. Mais même si je suis athée, je suis de culture chrétienne malgré tout, c'est ma page d'histoire en moi le christianisme, ma culture ancestrale qui m'enracine dans mes pieds et dans cette terre verticale. Et les pieds y a pas plus important quand on marche. Surtout en montagne.

Je suis un athée catholique en fait. Et en rien mahométan. J'aurais même honte d'être mahométan. Ça fait vraiment trop sous-développé comme Dieu, vraiment archaïque arriéré, un Dieu qu'on adore à quatre pattes et qui relègue la femme au rang animal, qui est si grand et si miséricordieux et si haut qu'on ne le voit jamais ! Remarquez le dieu des chrétiens c'est pas mieux, c'est pire. Un Dieu qu'il faut bouffer comme aux anciens temps des sacrifices humains. Qui fait de nous des anthropophages ! C'est quand même assez exécrationnel. Ça vous porte la honte. Y a pas de quoi se pavaner l'esprit. L'embêtant avec Dieu c'est que l'homme c'est toujours un déchet de la divinité, pour ne pas dire de l'humanité. Oui, enfin c'est pas le Néthou qui me fera retrouver le chemin de Dieu malgré le pas du Mahomet ! Il y a toujours de la démente dans les religions. Et le religieux c'est toujours acrimonieux. Parce que c'est quand même pas tout à fait tolérable ni désirable de devenir musulman juste en passant le Pas de Mahomet en se promenant. C'est pas chrétien, du seul fait qu'on ait fait un petit saut dans le ciel, c'est pas pour ça qu'on appartient à Dieu. L'air c'est comme l'eau, il appartient à tous comme dit le hadith. Les hadiths sont comme chacun ne sait pas, les commentaires du Coran. On n'a pas envie d'être des esclaves de Dieu. Aucune envie. Le Bon Dieu qu'il reste là-haut mais ne le trimbalez pas en montagne, il pollue la montagne. Il risquerait de tomber, c'est très dangereux la montagne. Très nocif pour le Dieu unique quand on voit tous ces pics. Je le lis très étranger à la montagne moi Dieu. Très. Très. S'ils croient que je vais m'ouvrir à la fatiha parce que j'ai franchi le pas de Mahomet qui m'aurait ouvert à l'Islam, ils couchent avec les nuages ! Et se mouchent à la bave de crapaud. Je suis pas du genre à me laisser chapeauter par un tapis dirigé vers l'est. D'abord j'ai trop mal aux genoux pour m'agenouiller de Dieu. Dans quelque direction que ce soit ! La génuflexion que c'est prohibitif pour moi ! Et puis de toute façon il ne faut pas trop les multiplier les dieux, ça amène toujours le mal et la bagarre. Non vraiment je ne suis pas mûr pour Allah ! Et la chaada ce sera pour une autre vie où que j'aurai le genou plus jeune. Le : Au nom de Dieu, Clément Miséricordieux, louange à Dieu, Maître des mondes, Clément Miséricordieux, Souverain du jour.. très peu pour moi ! S'ils croient que je vais entonner l'antienne en litanie cinq fois par jour, ils se foutent le goupillon au four à chaux et la carquette en moquette ! Oui. J'ai jamais eu le Dieu respectueux moi. Dieu il me donne des furoncles à l'âme rien que d'en parler. Ça me vide avant de commencer moi la prière. C'est dire ! C'est dire ! C'est tout dit. Je suis laïc, c'est ma religion.

Ouffhheu ! Je suis refusé d'intelligence et décédé pour la réflexion en montagne. D'habitude en bas dans la vallée je pense tout le temps. Je pense tellement que c'en est une maladie. Mais là-haut aux cimes, je suis libéré de penser mais que c'en est une contamination ! Je me grimpe toute la montagne imbécile ! Si ! Par exemple en vallée je suis très attentif à demain, toujours, je porte mon avenir en devanture et toujours y pense et y ressasse mais là je n'ai pas de demain. Tant je suis vidé de découragement. De coutume je porte l'avenir comme la femme l'enfant. Ça

me titille le neurone, m'agace la réflexion et m'active le cervelet. Mais là à hauteur de cime je suis bête, je ne porte pas l'avenir, je ne le sens pas. Je le porte défunt et me porte défunt. C'est ça ! Je suis enceinte de l'épuisement quand je grimpe. Oui. À ne plus penser. Et c'est mortel.

Ça me prostitue la montagne, me prostitue de douleur. J'ai la gorge épluchée vive, comme brûlée par le gel de l'air à ne pas pouvoir mâcher, à ne pas pouvoir manger de quatre jours. C'est cruel la montagne. On se demande vraiment pourquoi on monte si haut pour souffrir le martyre. Faut être maso en démente. Tellement je ahane, j'ai le palais grillé à peler par le glacé de l'air. Je respire la bouche ouverte tellement je suis essoufflé quand je grimpe, la bouche toute grande ouverte en béance en permanence, tout l'air me pénètre et s'engouffre dans ma gorge et la glace à l'arracher. J'ai le palais comme en sang tout écorché de souffrance. À hurler à chaque bouchée. À ne pas pouvoir manger pendant des trois jours d'affilée les trois repas, à ne pas pouvoir les ingurgiter aucun. Je ferais mieux d'arrêter parce que je me consume. Quand on peut même plus manger de fatigue et de douleur, faut mieux arrêter avant de crever définitivement ! On peut pas porter sa fin dans sa gueule, c'est pas décent dans un pays moderne qui est censé ne pas souffrir de la faim. Dans un pays sous-développé en voie de développement c'est envisageable d'accord mais pas dans un pays sur-développé comme les Pyrénées ! D'ailleurs je préfère pas me voir, quand je me vois, je me fais peur. Mais peur à périr ! J'ai la gueule d'un vautour chauve, c'est dire. J'ai déjà la tête d'une charogne tant je suis harassé de grimper. Hein ? On dit un vautour fauve ? Peut-être mais moi j'ai le minois d'un vautour chauve ! Ah mais !

Comment dire ? J'ai la tête en béchamel ou plutôt entre le cassoulet et la béchamel, c'est plus juste-précis dit comme cela ! Je suis tout en vaporeux de vapeur dans la tête. Cumulé de vertiges. Une gaze dans le souffle du vent. J'irai pas loin, je suis déjà envolé. Comme une chute, une chute ralentie, pas encore tombée mais une chute. Chacun de mes pas est trébuché. Parce qu'à ces altitudes-là la grimpe est un escalier. Mais un escalier mal équarri et géant de marches bosselées. Oh douleur ! Elle aura été ma compagne pendant toute cette ascension.

Combien il me reste à grimper ? Dans les 400 mètres facile, facile ! Oh oui ! Au moins ! Au moins. Attends, je vais... ! Non fais pas ça ! Tu vas tomber. Et si tu ne tombes pas, tu vas rencontrer le vertige. Tu es trop fatigué, dès que tu lèves la tête, elle tourne. Non mais juste un peu ? Non, je te dis ! Arrête de comploter ! Même un peu ? Même un peu ! Arrête de revenir à la tentative chaque fois ! Juste un peu, je voudrais bien savoir combien il reste encore à grimper ! Combien de temps encore j'ai encore à souffrir. Tu sais très bien que dès que tu lèves un peu les yeux, tu dois lever aussi la tête pour voir, pour que ta visière ne te cache pas l'avenir et tu perds un peu l'équilibre, ça tourne et chaque fois tu manques de tomber. Et à tomber sur le schiste, tu risques de te briser le ménisque ou je ne sais quoi de particulier au genou ! Si ! À ton âge on ne grimpe plus en montagne comme une chevrette ! 64

ans ça plombe les guiboles et ça vous rétrécit le muscle. Qu'est-ce tu crois ? Que tu peux encore jouer au joli cœur à séduire les marmottes ?

Grimper, grimper, grimper. C'est fastidieux tout de même la montagne. Faut être taré de la conscience pour aller s'esquinter en montagne et friser l'infarctus à chaque pas alors que tu n'as rien à y faire et que rien ne t'y oblige ! Ça tient de la démence, je crois. De la pure folie sénile ! Faut être ravagé des mandibules du haut pour aller à l'agonie ! Ainsi ! Le plus dur, c'est de les compter comme ça. Un pas, un pas, un pas. Un autre pas. C'est une manie, je peux pas m'en empêcher. Alors que ça sert à rien. Sinon à doubler la peine et quintupler l'effort. Ça m'énerve, mais ça m'énerve ! Je ne devrais pas, que je me sens fatigué du cœur en permanence maintenant que la vieillesse des mes artères a rattrapé les inconvénients de mon âge. D'ailleurs dans l'inconvénient, il y a toujours de l'incivilité, je trouve. Et j'ai le cœur incivil, il sue la faiblesse, il va lâcher. Sûrement. Qu'il ne va pas tarder à lâcher, sûr. Et toujours un pas et un pas et un pas. Que c'est lassant, sûr que je vais partir du cœur. Encore un pas et... Je peux pas m'arrêter de les compter. C'est un vice. Un vice extrême et constant. Tout le temps je compte, toujours sans fin je comptabilise mes pas à croire que toute ma vie j'ai été comptable.

Boudigue ! Je suis liquide. Et même marais comme cette tourbière et me répands comme fontaine tellement que je ahane sous le brûlant de l'air avec ce putain de soleil qui chauffe plus que les bains de vapeur aux thermes de Luchon ! Oullallaah ! Ça va pas ça ! J'ai les tempes qui battent ! Les tempes me démangent derrière la nuque à me faire mal ! À battre tambour en très grand ! T'affole pas ! T'affole pas ! Oui mais ça c'est l'AVC dans la demi-heure ! Lève pas la panique ! Mais je te dis, je sais ce que je dis. Je suis dans le mortel. Allez, lève la tête, jette un œil pour voir combien il te reste à grimper, j'ose pas. Surtout pas immense couillon ! Si tu lèves les yeux, le ciel va t'emporter ! Tu vas basculer et tomber dans le vide, ton cœur ne résistera pas de tant de frayeur, il va décrocher, paniquer et abdiquer et cesser la bataille. Et t'as pas fini de tomber ! Et tu vas terminer mort écrabouillé-déchiqueté 400 mètres plus bas, voilà ! Parce que je sais pas si tu as vu la pente mais elle est sans répit, c'est plus que la chute assurée jusque dans la nasse*. C'est pour le coup que j'aurai le plafond bas à vie. Ou à mort plus justement dit. Il battra plus, il battra tout plat même, plus que tout plat même, il battra plus du tout du tout ! Arrête, arrête de te causer malheur, tu te fais monter la tension ! C'est malin ! Avec tes petites peurs mesquines tu viens de te faire monter la pression artérielle, en intense. Bravo ! C'est fin ! Ton cœur bat en tachycardie maintenant. C'est malin ! C'est finaud !

Non mais là, non mais là, attends ! Je suis mort. J'ai jamais connu ça. Il galope, il a jamais battu aussi fort. Que je croyais même que c'était pas diable possible ! J'entends que ça. Il se chevauche même ! Mes deux artères de l'occiput qui battent à éclater. Elles me gangrènent la migraine. L'heure est misère pour moi. Quelle idée j'ai eu de gravir le Sacroux ? Comment peut-on être aussi bête ? Que ça sert à rien. Comment peut-on vivre en étant aussi bête ? Oh t'in-

quiète pas, tu ne vas pas vivre très longtemps maintenant avec tout le surhumain que tu lui imposes à ton pauvre cœur qui n'en peut plus mais ! Oh mais qu'est-ce qu'il cogne, il va me défoncer le thoracique ! Pourquoi faut-il toujours que j'aie à l'inhumain ? Pourquoi faut-il toujours que j'aie grimper ? C'est de l'incontinence, pardon, de l'inconscience à mon âge vu dans quel état de compote la grimette met mon cœur ! C'est plus du sport, c'est de la pathologie, cela relève du psy ! Je suis pas encore contaminé par la maladie mais à la vitesse et à la fréquence où je grimpe ça ne saurait tarder ! Je ne comprends pas comment je peux encore aligner un pied devant l'autre ? C'est plus de l'automatisme, c'est de l'abandon, du suicide programmé. Purée, c'est pas possible ! Comment peut-on avoir autant d'eau dans le corps, j'ai déjà dû écluser 8 litres de sueur ? Au moins ! Au moins ! Je ponde plus d'eau qu'un chameau ! Et je sue plus qu'un sauna. Allez, arrête de berguigner dans ta tête, tu vas te fatiguer pour rien à tourner à vide dans ta tête, tu ferais mieux de marcher sans penser, tu souffrirais moins ! Que tu te gaspilles à te tresser toujours la plainte, ça t'allégerait ! Au moins la tête ! Et pour ce à qui à quoi que ça sert ? Ohlala ! Il me reste au moins, au moins encore 350 mètres ! Au moins ! Je n'ose pas regarder. Et puis ça pourrait me renverser la tête ! Je suis en nage de fatigue. Il monte encore en pression. Badaboum et badaboum badamboubou boub boum ! Oh ça déraile ! Je décroche ! Oula, avec ce cœur qui dégringole dans le rythme emballé, je me lis l'avenir sombre ! Il aurait dû les faire moins hauts les sommets le Bon Dieu ? Ne serait-ce que par charité chrétienne. Parce que quand même quand on grimpe pour rien avec tant de souffrance, le plaisir est plus que réduit, il est même négatif d'être calvaire et ça c'est mesquin de la part de Dieu. Ça fait très ladre ! On ne grimpe qu'avec le plaisir du malheur dans ce cas-là. Pourquoi faut-il qu'il nous bouffe la vie au malheur alors qu'on était parti chaque fois pour une petite excursion de bonheur ? Y a des fois même je me demande si... surtout en montagne, si Dieu n'est pas jaloux des hommes. Je me le demande même tout le temps en montagne. Et pas qu'en montagne ! On a même l'impression que si le Pic du Sacroux il faisait 10.000 mètres de haut, Dieu il aurait l'impression d'être plus grand ! C'est un orgueilleux Dieu. Et il a toujours manqué de modestie. Et moi qui continue à grimper comme un imbécile que je suis. Je suis en angoisse cardiaque, je suis tellement en fatigue avec mon corps.

Je ne devrais plus monter, j'ai atteint mon âge. À quoi ça rime ? Surtout que quand on fatigue comme moi, y a plus de bonheur à grimper la montagne. On craint l'infarctus à chaque pas. Alors pourquoi poursuivre ? Pour jouer au jeune homme ? Se faire accroire qu'on est encore en vie, dans le coup ? Sans doute. C'est vain de grimper quand le plaisir s'est enfui, j'ai jamais été si usé, je ne me suis jamais senti aussi usagé. Pourquoi je m'obstine ? Pour ne pas tout à fait mourir. Quand on est vieux, on est comme cette raillère, tout en éboulis et constellé d'éclats de ruines, tout raviné comme la pierre nue, jetée de cailloux et de cailloux en déchets aigus, tout en sillons de grimaces en chaos, écorché de pierres. On n'arrête pas de se raviner la pente avec un petit goût de mort entre les dents. On n'est

plus qu'un éboulis éboulé de vie. Et que j'ai mal et que je suis fatigué ohyaillheaye ! C'est la dernière fois que je grimpe, sûr et certain. Faut savoir s'arrêter, je suis ruiné et au bord de l'infarctus. C'est tout pagaille dans ma tête, je ne peux plus penser. Si j'ai jamais pensé d'ailleurs ! Si ! Ça vous flétrit la tête la montagne. C'est ça que je devrais faire au lieu de m'épuiser, je devrais m'étendre sous cette quèbe* là qui me tend son ombre là et attendre la mort, tout simplement. Je serais bien là tout dorloté par son ombre en train de m'éteindre, tout doucement, gentiment, un brin de trèfle mâchouillé dans la bouche. Je serais bien plus heureux qu'à courir comme une chèvre et à souffler comme un paresseux ! Ohlala ! Je suis aussi érodé que cette raillère ! Ebé, j'ai plus beaucoup d'espoir de vie alors ! Non.

Oh l'harassement ! Un pas et puis un pas et puis un pas et puis un autre, toujours un pas. C'est pas fastidieux, c'est lassant de répétitions. Et chaque pas qui vous dévaste. Et le cœur qui bat chamade sans fin comme si on lui demandait quelque chose à celui-là ! Je le sens comme confit dans mon thoracique. Oh il va pas taper longtemps celui-là ! Je trouve qu'il sent la fin et que la fin est proche. Je gambaderai plus très longtemps au mont, j'ai bien peur. Je monterai plus, même en automate. Et encore deux pas, rien ne ressemble plus à un pas qu'un autre pas, surtout quand il est rompu de lassitude et que le cœur flanche en même temps. Je ne comprends pas comment mon cœur tient encore alors qu'il n'en finit pas de s'essouffler de mes poumons et de hurler mes côtes ! Et encore trois pas qui se suivent comme on s'abandonne, de plus en plus mort mais la machine continue. C'est pas croyable ! Je ne sais pas comment le genou arrive encore à se plier et puis à se lever, je suis tellement élimé. D'ailleurs il me fait mal le genou. Ebé dis donc s'il te fait déjà mal à l'aller qu'est-ce que ça va être à la descente ? Ebé ! Tu t'ouvres la voie du calvaire là ! Je préfère ne pas y penser. Rien que de le savoir j'ai déjà mal, c'est dire, c'est dire ! C'est curieux ça ? Pourquoi les genoux font toujours plus mal à la descente qu'à la montée. Question de morphologie sûrement ? Oui. Allez, marche au lieu de penser ! C'est dans les muscles que tu as besoin de sang frais, pas dans la cervelle quand tu marches. Un pas, un pas, encore un pas, encore un pas, je marche, toujours un pas, le même pas. Quelle fatigue ! J'en peux plus d'en peut plus. Chaque pas est un miracle et me crée un peu plus ruiné. Je suis tout en dommage. Comment peut-on avoir du plaisir à gravir la montagne ? Tous ces pas que je collectionne en file indienne à quoi ça rime ? Je marche et je marche et je marche à me décomposer. C'est que mécanique tous ces pas qui se suivent en tonneau des Danaïdes de Sisyphe. J'ai la tête tout en crachats. Un vrai melting-pot, c'est tout mélangé dans mon bol crânien. Et le souffle qui s'absente ! Je suis repu de montagne. À chaque pas le souffle me manque. Je suis obèse d'abattement et tout abîmé de pas. Je suis déjà dans demain et même dans après-demain tant je suis vieux, moulu et râpé, consommé.

Tiens, je vais boire un petit coup, histoire de me stopper l'essoufflement ! Je vais pouvoir gambader à l'arrêt avec un air tout neuf dans le poitrail ! Que ça va me délasser et me porter le calme dans la poitrine et me reposer le souffle. C'est tout bon venu tout ça. Parce que on boit pas assez. Je bois pas assez. On boit jamais assez en montagne, c'est connu. D'où la venue de la tendinite par inadvertance de négligence. Et la tendinite est indésirable. On met des mois d'années à s'en remettre après. D'ailleurs on ne s'en remet jamais. Elle revient toujours sournoisement au plus dur de l'effort toujours la tendinite après. Comme si elle était guidée par le hasard l'insidieuse ! Elle agit toujours dissimulée. D'ailleurs, je m'étonne, je m'étonne qu'elle ne soit pas encore venue ? Je m'étonne ! Elle a dû aller gambader sur d'autres mollets. Je me demande qui c'est qui va être la victime dans le groupe ? Qui c'est qui va avoir le plaisir de passer le week-end avec la crampe ou la tendinite ? Je me demande. Elle s'est pas encore prononcée. Elle a pas encore choisi son corps à escalader mais ça ne saurait tarder. Oh c'est sûr ! C'est sûr. C'est sûr que c'est certain ! Avec ma chance habituelle c'est sûr moi que ça va tomber plus sûr que certain ! D'évidence. La varice à la jambe, la crampe à la cuisse et la tendinite au mollet, c'est sûr que c'est moi qui va me la gober ! Sûr de certain certain ! Je la sens déjà, c'est simple. Ça me pétrifie le membre. Rien que d'y penser je la sens monter. Alors. Là voilà, tèh la voilà ! Ah ! Non c'était qu'une mouche qui me gratouille le retour interne du pectiné dans la suee. Ohlala c'est plus un ventre que j'ai mais un tonneau de flotte ! Hé faut que j'y aille modé ! En garder pour le repas ! Ma gourde est presque vide déjà ! Modère-toi le goulu ! Arrête de te rincer les amygdales ! Il t'en faut pour grignoter ! Ohlala et le vent qui se lève en plus à décoiffer la neige ! Manquait plus que ça. C'est plus la crampe que je crains mais l'engelure et la gelure ! On n'a pas de chance. On se débrouille pour partir avec un soleil en fête en bas, un soleil de canicule et l'on se retrouve au pôle nord congelé, enfoui sous la neige au sommet que c'est pas croyable ! Le temps est sale d'être si froid en l'espace d'un quart de huitième de demi-seconde. Et dire qu'il va falloir manger dans ce froid ? Que l'heure est déjà passée d'un quart d'heure ! Que j'ai la faim plus bas que les talons ! Ouuh on va pas s'attarder dans le graillou avec ce froid ! Il va vite être lessivé le repas, c'est dommage. Que c'est le moment le plus agréable de la montée quand on s'arrête, qu'il y a plus à grimper. Que le cœur est au calme, le souffle repose et la plaisanterie fuse de la langue. Que d'habitude c'est le moment de rencontre à copiner, à se chamber dans le chaud de la bonne humeur, la collation au sommet. Et que là ça va être calvaire vu le froid. Vraiment c'est pas beaucoup de chance ! Vraiment. Que les doigts c'est comme des os tant durs ils sont. C'est simple, j'ai même les mots qui gèlent dans la tête ! C'est vous dire, c'est vous dire le froid de vautour qu'il y fait au haut du haut là-haut ! Oui. Putain ! Mais il va s'arrêter ce putain de vent ? Il va pas nous réciter tout le chapelet en rosaire ? Et le nuage qui s'y met maintenant ! Qu'il nous bouffe toute la vue ! Vraiment pourquoi qu'on l'a franchi ce sommet si c'est pour rien voir. C'est pas juste ! Sûr qu'on n'est pas assez innocent. Ça doit être ça ! Il y en a un de nous qui a dû fauter.

Et fauter gravement méchamment vu le froid qui fait et le paysage aveugle qu'il nous fait le nuage ! On expie sa faute, sûr. Mais qui ? Va savoir. On est tous un peu pécheur. Non mais il a fallu un très gros là, un obèse pour lever un tel mauvais temps ! Faudrait qu'il expie avant que la tourmente ne nous emporte tous dans la bourrasque. Je suis pas superstitieux mais... ? Enfin c'est tout comme ! Qui ? Va savoir. Ah le nuage repart tant mieux ! Il fait moins froid quand on voit le panorama. Ça occupe les yeux et la tête se vide du froid. Ouh, je suis ensanglanté par la faim ! Ils s'assoient ? Ils sont assis ? Qu'est-ce qui...

Ah, très bien, très bien ! On bouffe maintenant ! Pas trop tôt ! C'est marrant la force de la pensée. Je pense de manière très aiguë à manger, je suis tout dilaté-imprégné par la faim, j'y pense très fort dans mon corps, à défaillir. Et comme par hasard on s'est arrêtés pour manger. Ah la force des mots nourris d'une pensée intense ouvre les choses ! C'est de la magie ? Non, la force de la pensée. De la télépathie affamée. Hihi ! Bien où que je vais me poser le séant pour grailier ? Je vais me poser le cul à côté de René. Pour partager peut-être. On sait jamais. Et au moins pour se réchauffer. À se coller le froid peut moins se glisser. René c'est un plan d'excellence. Généralement il a un bon pâté. Une merveille. Mi-sanglier, mi-porc noir, porc gascon. Et il en distribue facile d'habitude à tout un chacun. Et un peu de son pâté ça serait pas pour me déplaire. Ça serait pas de refus. Je vais m'y introduire à côté de lui maintenant qu'il a tout débarrassé ! Ça va être ma joie son pâté après toute cette fatigue à escalader cette putain de montagne de mort. Mais y a pas le pâté. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est curieux ? C'est bien la première fois qu'il manque à son pâté. Tèh ! Bon c'est pas la peine de quémander, si y a rien à glaner ! Je suis bête, j'ai misé le mauvais cheval, j'aurais dû me poser à côté de Grégory si y a pas à manger là. Mais maintenant c'est trop tard, c'aurait l'air de quoi si je me changeais la place. Ça ferait injure à René si je me mouvais. Je peux pas décevoir ! Hé non ? Hé non ! Quoique ? Hé non, ne commence pas ! Tu peux pas, tu vas vexer ! T'as compris ? Hein ? Bon ! On revient pas là-dessus ou je me méprise ! Compris ? Mais j'aurais mieux fait de me poser près des Houstalet qui amènent toujours un gâteau. Ils le distribuent toujours avec parcimonie mais avec un peu de chance si je me positionne bien à côté d'eux à les toucher mais sans trop les gêner, j'aurais peut-être les miettes, c'est toujours ça. Non trop tard, ça a pas d'air de changer de place maintenant. Ça fait celui qui quémande. Tant pis pour toi, tu t'es trompé de bourriche, tu t'es trompé de bourriche ! On va pas revenir là-dessus ! Pourtant ils s'appellent Houstalet ? Et Houstalet ça vient d'hôtel, d'hospitalité. Ça devrait être généreux, ample en hospitalité, c'est écrit dans leur nom ? Mais pas cela ils sont généreux minimum, juste ce qu'il faut pour vivre en société, pas une miette de plus. C'est comme ça, c'est comme ça. De toute façon je crains que tu perdras ton temps à côté d'eux. Aujourd'hui ils ont pas la main ouverte on dirait. Ils ont pas le tempérament à partager, on dirait. Alors je suis aussi bien là finalement. J'ai bien peur qu'aujourd'hui tu ne puisses pas jouer au pique-assiette ni glorieux ni honteux. Le temps ne s'y prête pas. Les caractères se sont refermés avec ce froid qui mord si fort et la

générosité s'est ratatinée du coup. Y en a même pas qui aient amené un peu de vin ! Parce que j'aurais bien pris un petit coup de rouge pour me réchauffer et me remonter le moral. J'amène jamais de bouteille parce qu'une bouteille ça fait un kilo et un kilo de plus en montagne c'est lourd, c'est trop pour moi. C'est pour ça que je l'emmène pas. Un kilo pour moi qui suis si usagé, c'est énorme. Ça m'est banni. Mais ça me manque ! Ça, je dis pas, mais ça me manque en excès même.

Qu'est-ce que je vais me manger là ? La misère ! Une misère oui. Vu que les autres ne veulent pas m'ouvrir leur garde-manger aujourd'hui ! Parce que qu'est-ce que j'ai dans le sac. Que du remords de repas ! De la honte de nourriture ! De l'avare de la joie. Un repas fallacieux avec la tranche de jambon qui traîne en solitaire, trois tomates cerises. Et le sandwich à gueule anglaise que c'est une infamie au lieu d'un vrai repas de plaine, un petit repas délicieux et coquet au Faisan Doré. Avec une bonne vieille soupe à garbure pour caler la fatigue après le guignolet kirsch qui met l'appétit en appétit en entrée. Et puis après l'entrée qui varie l'hors-d'œuvre de variétés diverses ou un friand garni saucisses à pâte très feuilletée, qu'elle est plus délicieuse à défeuilleter que corset de femme. C'est dire le bonheur sur la langue ! Et puis après, avant le grand plat vient la grosse salade très verte, très aillée, très épaisse comme je raffole qu'on peut engouliner avec le plat du milieu qui est central et très copieux de part, qui est le... le... le mardi c'est coquelet ! Oui coquelet en daube de civet. Que c'est délice et délice, qu'il ruisselle de sauce avec ce qu'il faut de chocolat fondu caché pour faire l'onctueux du salmis. Une merveille culinaire que je dis. Surtout qu'il est piperadé. Vraiment une tempête de saveurs sur les papilles. Pour le calcium et la senteur de pâturage après on vous sert le fromage de la montagne que y a rien à y redire, tant il est affiné six mois comme il faut. Et puis vient la pâtisserie. Ça c'est un grand moment la pâtisserie. Parce que moi j'adore la pâtisserie. Alors il y a dans le choix du dix mille feuilles ou un éclair au café ou un baba très au rhum ou le gâteau basque à la crème de cerise parce que le patron il est basque. Puis vient le café et l'armagnac pour accompagner le café. C'est dense, généreux, bon et bon marché, ce qui ne gâte rien. On en sort la panse toute pansue. Que demande de plus le peuple ? Attention, attention, tu vas t'attraper l'indigestion rien que d'en parler, tellement ça te fait saliver à te le raconter le repas putatif ! Tu vas te gangrener la santé rien qu'avec des mots et des souvenirs ! Putain que n'y bouffais-je aujourd'hui au lieu de m'enfourner une tranche de jambon, sale à goût de carton sans pâte ? Que ça frise l'horreur ! Parce qu'en plus, en plus au Faisan Doré tout est compris dans le repas, tout. Et le tout servi avec la carafe de vin pour chacun. Oui, la carafe par personne, entière, oui ! C'est profus, c'est profus ! C'est Capoue en Délices. Et là que je me les gèle entre deux sandwiches mités qui ont le goût de même pas rien. C'est même pas que ce soit une bouffe de radin, c'est au-delà de pingre ! Enfin même si je suis d'abstinence, ça me réchauffe rien que d'y penser au milieu de tout ce froid de montagne qui me transit de malaise. Parce que on a beau dire mais parler bouffe c'est déjà manger. Y a pas mieux comme apéritif je trouve ! J'en suis tout chaud.

Ah mais si ? Tu vois ! La chance me sourit ! Désespère pas ! Désespère pas ! Y a du bon monde. La chance tourne vers le soleil. La collation va être plus riante. Y a les Sar-rat* qui m'ouvrent leur cambuse. Merci, merci. Avec eux c'est le pâté de cerf maison en terrine. Mi-cerf, mi-cochon avec abats de porc pour le moelleux. Parce que si y a que du cerf c'est trop sec, faut l'attendrir au porc la viande. Il adore chasser, pas pour chasser pour manger et il y a du résultat chaque fois. Il gibète beaucoup. C'est un vrai garde-manger que cet homme et ce couple. Et quand ils viennent en montagne, c'est un double garde-manger. Et puis en plus ils glissent des pistaches dans la terrine comme on fait en Bourgogne, des pistaches et des noisettes. Et ça les pistaches j'adore ! Je vais m'en empiffrer une jolie petite lichée puisqu'on me l'offre. Faudrait être couillon au four pour refuser vu que ça m'est offert ! Etèh paradis ! Ouèh ça je rechigne jamais sur le pâté moi. Surtout quand il est aussi délice que ça. On sent le cerf sous la dent mais pas trop, juste ce qu'il faut. Il est bien équilibré par le foie de porc et la ventrèche douce. Il y a du génie dans cette terrine. Vraiment. Je vais m'en barbouiller une autre tartine tiens ! Je vais pas me faire prier. Que ça serait dommage de le laisser, de le gâcher alors qu'il a un grand goût de revoyure. Hé si ? Allez ! Bon allez ça suffit ! Te goinfre pas à la terrine ! Tu vas inaugurer l'indigestion ! Tu vas tellement gonfler du ventre que tu seras crevé, tu pourras pas le porter et tu mourras asphyxié de trop plein. Ebé tu seras tellement obèse de bouffe que tu pourras plus marcher ! Que tu vas le rendre même. Oh non ! Que ce serait crime de vomir si belle nourriture ! Crime et blasphème ! Non, t'es assez repu maintenant ! Va falloir que je restreigne le manger, que si j'empiffre encore, ils me laisseront sur place. C'est pas qu'ils me feront honte, non, ils sont fiers-contents qu'on honore leur mangeaille mais c'est qu'avec autant d'abus mon estomac il ne tiendra pas, il va péter et il me porte la mort de pas pouvoir. Quel dommage ! C'est comme quand tu es dans les bras d'une jolie fille et que tu ne peux pas parce que t'es trop vieux... C'est tout comme. Tout tout comme.

Putain mais maintenant c'est pas l'excellence ! Le froid s'aggrave à cailler mort ! Qu'est-ce que je fous en montagne à grignoter la misère et peler le froid ? Pourquoi je ne suis pas resté dans la plaine ? Quel con confit je fais ! J'y serais si bien tout jeune encore. Au lieu de cracher mes poumons sur les cimes. Dans la plaine on y est doux et le frais est blond et chaud. Le temps coule comme un robinet. C'est toujours l'heure du chaud et de l'affectueux, j'aime beaucoup. Parce que le temps en haut il n'a pas le même poids, c'est pas qu'il soit plus léger, c'est surtout qu'il est plus dense. L'air n'a pas le même grain en bas, il est plus humide, même en plein été. Et puis le grain du temps est vert en montagne. Ou s'il est pas vraiment vert, il est comme s'il l'était. Surtout le soir du matin. Avec de l'or dans les yeux du temps. En bas il y a le jour, le soleil, la lumière. Quoi de plus normal mais au sommet on touche la lumière. Et mieux encore on la lève, on la vit dans son corps. Elle vous traverse. Non c'est pas ça, c'est qu'en haut de la montagne la lumière est un mouvement, ce n'est pas seulement un fluide, un liquide de clarté, c'est un geste. Le vent souffle plus clair en montagne. Comme un appel

ébloui qui verse la lumière à aveugler le cœur et porte le soleil et son rire au plus chaud. La montagne lève le jour et je me regarde dans les yeux du lac.

Je regarde. C'est beau. C'est beau quand même. Je respire plus haut. Je regarde et je m'épanouis. Je regarde et je m'extasie. En montagne la lumière ce n'est pas de l'or qui coule et dilate l'air, c'est du vent qui court sur le temps. C'est ça qu'il faut dire pour le comprendre l'air de la montagne dans son chant de vent. Oui. C'est le mystère des vapeurs évaporées et des substances la montagne. Comme le corps de l'étoffe qui bat en sa matière spirituelle. Les objets ont une âme en montagne. Toujours ça élève la montagne, même lorsqu'on descend. Oui. La montagne ça éblouit le ciel et ça le titille, le taquine et l'agace avec son sommet qui pique le ciel comme une aiguille. Mais il aime, il aime beaucoup. Il a l'impression de vivre sous l'aiguillon du pic. La preuve que le ciel est très attaché à la montagne ? Regardez l'air, les nuages de l'air, ils restent attachés des heures et des heures au sommet des montagnes ! C'est dire. C'est tout dire même. Il y a du plaisir là-dedans. Y a rien à ajouter. Tiens, il neige au cœur d'août ! Ebé ! C'est dire si le temps est peu gracieux. Je sentais aussi le froid me monter entre les os et me mordre les doigts assis à l'arrêt. On va pas faire de vieux os en haut s'il neige. Va falloir rétrograder en catastrophe vite bien fait ! J'aime bien la neige. Je suis plus grand quand il y a la neige. La neige c'est les étoiles de l'air comme les étoiles sont les étoiles du ciel. C'est bien que l'on marche tout de même en montagne malgré l'harassement et l'éreintement épuisé. La montagne est plus haute, elle est plus pleine quand un homme la ressent, la vit, la raconte. Elle existe plus. Elle est plus profonde. Ça lui donne relief et douceur. Elle est plus grande d'être dessinée par les yeux des hommes. Elle est plus grande d'être humaine. Contrairement à ce que l'on croit. Dieu est comme une erreur, au sommet d'une montagne, il y est en un peu en trop. Il n'y a plus que le cosmos et l'âme de l'éther au sommet. Dieu c'est pas un cadeau quand on est en haut du ciel en fait.

Qu'est-ce qui me prend ? Je suis contaminé par le mal des montagnes, j'ai bien peur ! Je dois avoir le malaise d'altitude pour m'évaporer ainsi avec la langue dans les hautes sphères mégaphysiques. Je me demande si ça a du sens ce que je dis. J'ai pas envie d'avoir la tête dans la queue mais je crains que ce soit le cas en entier dans ma tête. J'ai la tête en basse-cour. Ça caquette à l'infini des inepties en bouilloire. Oui. J'ai la tête fragile, voilà que c'est plus le cœur maintenant, c'est la tête ! J'ai le neurone collant et encollé. Quand avant j'avais le cœur parasité. Quoique je peux avoir les deux en patraque maintenant. Oui. L'un ne cache pas l'autre ! Bon, on va pas s'achalander trois quarts d'heure d'une demi-heure sur mes états d'âme de santé ! Hein ? Bien. Fais pas l'omnibus de la cervelle dans l'inventaire de tous tes maux, je te prie ! Je te prie. En tous les cas depuis un petit quart d'heure et un grand cinq minutes je déraille dans l'halluciné. Oui. Je m'embrouille dans la tête, ma compréhension fuit comme

passoire. C'est comme avec ma femme avant le divorce, elle me compostait tellement la cervelle de remontrances que j'étais tout fol dans le neurone et tout vicié du jugement. Elle m'avait englouti la vie. Mais là je me suis si bien scié la baraque tout seul que j'en ai chuté dans la cave. Ça grenouille en ruine à tresser des couronnes funéraires dans mes synapses. On ne s'entendait pas avec ma femme. D'abord c'était une femme toxique, elle fumait. Et moi je ne supporte pas, je ne vois pas pourquoi il faudrait mourir du vice des autres. Y a pas de raison raisonnable à ça. Elle nous enfumait comme cochon fumé tout le jour et je ne vois pas pourquoi je devrais mourir du cancer du poumon à sa place, rien que pour lui faire plaisir. En sus elle était un peu bouilloire ma femme et très popote à casseroles. Elle s'était enrôlée dans l'humeur mauvaise et acrimonieuse en permanence. Elle s'emportait avant même qu'arrive le motif de sa colère. Elle était pas soupe au lait mais laitage à embrouilles. C'était plus supportable. Alors on a quitté. On a bien fait. J'aurais fini la tête en cataplasme ou en bouillie, au choix. Je ne regrette pas. L'algarade comme mode de vie très peu pour moi, je suis pas du genre commando, j'ai jamais eu envie de prendre à l'assaut mon ménage. C'est pas ma nature à l'état statique. J'en vois pas l'utilité et j'en vois la futilité. C'était une femme éléphant aussi, enfin du genre éléphant. C'est pas la trompe qui gênait, c'était plutôt ses bras. Non, c'est pas tant qu'elle trompait mais elle prenait trop de place à la maison. Ses bras étaient plus gros que de grosses cuisses de grosses femmes, voyez le genre ? Ça fait mauvais genre. On ne peut pas vivre avec une femme éléphant, non. Elle prend trop de poids. Déjà qu'elle prenait toute la place avec les mots qu'elle crachait tout le temps, non ! Avec elle j'étais comme un travesti de la vie et toujours dans les coins à la maison, je me sentais pédé ! Qu'est-ce que je dis moi ? Je me demande si ma pensée respire encore ? Elle a dû se tromper d'étage. C'est sa faute, je parle liquide lorsqu'elle est là ou que je parle d'elle. Elle me bûcheronne toute la journée. Elle me hante le bocal encore, vous vous rendez compte ? Non non, vous ne vous rendez pas compte. Il faut avoir vécu mon calvaire ménager pour le comprendre et le vivre à mourir. Absolument. Absolument ! Je suis docile à la petite bonté moi, je ne me délaie pas au marécage de la haine quotidienne. Enfin on s'est quittés pour de vrai sans espoir de retour. Et j'ai connu le soulagement. Je m'exprime dans la grimpe maintenant. Et dans le célibatairage forcé. Oui. Je mange au restaurant maintenant, c'est plus varié pour la conversation. On est plusieurs célibataires au Faisan Doré dans le même cas. Même que le patron du bistrot il dit que le Faisan Doré il est plein de faisans plutôt faisandés à la recherche de leur faisane, il dit. Mais il rajoute qu'au jour d'aujourd'hui, vu les écolos, le gibier se fait rare. Oui.

Je suis lâché par la vie. Comme un malaise qui me grignote dans la poitrine. Je ne sens rien venir mais j'ai l'ombre sur les yeux et dans ma poitrine. Elle monte, elle grimpe, elle chauffe. C'est insidieux et soudain en même temps, difficile à décrire. Arrête de te tâter le pouls et de te faire mal ! Sûr que tu vas le faire venir le mal à force de

t'ausculter comme un malade ! N'empêche que j'ai le mal en moi ! Je le sens. Arrête, je te dis ! Ne t'empoisonne pas la vie ! Goûte la montagne, grappille l'air, perds-toi dans le visage du paysage au lieu de te tresser le mouron ! Attends ! J'ai d'autres préoccupations, je vais faillir ! Tu te touches oué ! Tu te complais tellement de misère que tu vas te faire venir le mal. C'est pas toi qui a la poitrine qui se prend ? Je sens que j'ai le cœur insolent en ce moment. J'aurais jamais dû monter si haut ! C'est contraire à la médecine de faire grimper un vieux de 67 ans ! J'ai pas un gramme de prudence dans le ventre aussi. Je vais partir du cœur, je vais partir en haut du cœur, sûr de certain incertain ! Ça me griffe déjà au poitrail ! Tu te fais des idées ! Attends, je me fais des idées, je me fais des idées ? Mon père est parti du cœur, mon grand-père est parti du cœur et je me fais des idées ? T'es un comique ou quoi ? Écoute, tu as voulu grimper, tu as grimpé ! Bon ! Tu ne vas pas en plus nous chanter misère toute la journée ! Faudrait pas jouer à l'esclave de la maladie ! Faudrait pas ! C'est toi qui a voulu l'attaquer la montagne, c'est pas elle ! C'est la seule chose que tu saches faire dans la vie, tricoter la plainte ! Que j'en ai même honte pour toi alors ? Pourtant j'ai le cœur qui grince dans le poitrail, je l'entends chamada. Mon cœur me grignote à m'essouffler même à l'arrêt, c'est dire ! Non, j'ai le mal dans ma poitrine au cœur, je le sens, je le sens. Il me boulotte. Tiens, je vais prendre un cachet de Sporténine pour me le fortifier le cœur avec des sels minéraux vitaminés. Ça ne peut pas faire de mal. Ça me portera la force et un petit coup de fouet salutaire. Et un peu d'arnica en sus. C'est potion magique l'arnica, ça apaise l'arnica. Ça calme tout, de la douleur au muscle à l'essoufflé à tout. C'est miracle l'arnica. On ne devrait jamais sortir sans un petit tube d'arnica sur soi. D'ailleurs moi j'ai toujours un petit tube d'arnica sur moi. Toujours. En cas. Ça rassure. Oulala ! Et maintenant mon cœur qui cogne sans être invité à rentrer. Il me remonte la mandibule et me mangeotte la passementerie de la carotide dans les ris de veau amygdalés ! Je vais passer tellement l'arme à gauche qu'elle va se retrouver à droite ! J'ai tellement la santé médiocre. Je sens que je m'abandonne vers le mal, déjà que j'y étais abonné ! Ça rouscaille dans mon ventre. C'est le pâté de cerf qui se paie un gymkhana dans mes entrailles. J'aurais jamais dû autant bâfrer à maladie de cette terrine aussi ! C'est ça, je sais pas m'arrêter, je suis toujours dans l'excès. Et pour la grimpe c'est pareil, faire de l'escalade à mon âge ! Ça n'a pas d'air. Ahlala ! Il y a que du triste dans mon corps avec toutes ces petites misères. Non, allez vraiment, arrête d'y penser, tu te portes le mal ! Je comprends pas comment ton cœur accepte de vivre encore avec toi ? Tu n'arrêtes pas de lui faire des remontrances, de l'agonir d'impuissance ! Il va finir par en faire un complexe et par te détester ! Chez les vieux c'est ce qui se saccage le premier. Oulala, qu'est-ce que je suis quenouille ! Et j'ai l'haleine dans le fétide, elle sent le fenouil. Oh je crains ! Est-ce mauvais signe de sentir le fenouil ? Je comprends pas, j'ai pas pris de pastis ! Pourquoi que j'ai l'haleine anisée ? C'est la maladie qui grimpe dans ma bouche par l'estomac ? Sûr ! Oui. Je me liquéfie dans l'odeur. Je ne donne pas cher de ma vie maintenant.

Je vais vite épouser la mort, je le sens. Je vais avoir hier dans demain pas plus tard qu'en l'instant. Qu'est-ce que tu te plais dans la plainte quand même ? Qu'est-ce que tu es un groupie de la mort ! Oui mais ça ferraille dans mon ventre. Bientôt je serai ad patres entièrement. Tiens, y a même déjà un vautour dans le ciel qui vient d'éteindre sa neige ! Présage. C'est marrant, je sais pas mais je trouve la montagne plus haute au repos. Peut-être parce que le vent s'est tu et qu'on la voit mieux ? Peut-être ? Elle est plus au ciel comme ça, je trouve. Erk ! Ah ! Non, c'est rien, c'est comme si un sentiment s'était évanoui dans mon cœur ! Il me barbouillait l'estomac. Oui parfois j'ai comme des hoquets de sentiments. J'ai la cervelle en chewing-gum, toute étirée de douleur, encollée de vides. Je... Ah ! Ça me cisaille. Ah ! Ohh ! La douleur qui m'enfle, me monte au flanc. Je tombe. Je... Je succombe. Je verse sur le côté à la renverse, éteint. Aye ! Je ne savais pas qu'on pouvait avoir si mal ! C'est au-delà de l'angoisse *flanc percé*. Mon cœur a percé ma poitrine. Mâchoire pendante, je bave de douleur. Putain, j'ai la gangrène au poumon, il m'asphyxie, je rame à vide ! Fulgurance. Je suis rayé de la carte. Mort. Je t'avais bien dit aussi qu'il fallait plus grimper si haut à ton âge, que ça a l'air de quoi, tu... Aye ! Aye ! Oh mon Dieu comment peut-on souffrir autant ? Pourquoi ? Pour vous venger de votre propre mort ? Pourquoi faut-il souffrir autant en plus de périr ? Mourir ne suffit pas ? À quoi ça sert la douleur ? La mort encore on comprend mais la douleur ? Aye ! J'y passe. Et les autres qui ne me voient même pas ! Ils sont trop enlisés dans leur conversation, absents de moi. Je me pâme. Ce n'est plus le temps de vivre, c'est le temps de mourir pour toi. Oui, c'est le moment de plaisanter ! C'est le moment de plaisanter, oui, pendant que tu es en train de crever ! C'est cette dernière course qui m'a été fatale ! Sûr ! Je sentais bien que j'avais le foie dilaté et le cœur au talon et le souffle dans le ventre ! Je le sentais bien ! Je meurs d'avoir tant forcé, je vais passer sur l'autre rive. Ça m'apprendra ! Ça t'apprendra rien du tout puisque tu vas en mourir ! Pourquoi que j'ai une lance dans le cœur qui me fouaille. Ça me perfore dans tout le poitrail et le bras. Comme une scie qui me tranche le ventre à hurler putain ! Pourquoi faut-il que la fin de la vie se termine toujours en drame ? Et le vautour est déjà là, il plane et salive son festin. Il se prépare à la curée la canaille ! Oh finir dans le ventre d'un oiseau c'est pas le plus terrible, ça vous élève ! Et les autres qui n'entendent rien. J'aurais pas dû me mettre derrière le rocher aussi. Finalement c'est assez court une vie tout de même ! Oh que j'ai mal. Je ne suis plus que plaie putain ! Pourquoi ne peut-on pas mourir sans souffrir ? Dieu a l'âme damnée. Putain, ça me fait chier de mourir et qui plus est crucifié de douleur ! Ah ! Oh ! Ah ! Le mal monte. Je nage asphyxié dans mon corps. Je ne mérite pas de souffrir autant ! Qui le mérite d'ailleurs ? Qui ? Dieu couche avec la mort ou quoi ? Ça me tenaille, ça... Je peux même plus parler, même plus penser. Aye ! Aye ! Putain ! A... Le vautour il va pas faire ramadan dans mes entrailles. Putain la douleur me... ! Je... Comme au creux de mon cœur des pinces au fer rouge en tenailles qui avorteraient ma chair. Mon cœur a fondu ! Je n'ai plus de cœur, je n'ai plus de poumons non plus. Ouuh ! Le souffle consumé. Ah ! Je déraile, je défaille, je...

Je suis mangé par la mort. Ah ! La pompe a lâché. Putain ! Quelle connerie ! Il n'y a rien derrière la souffrance, juste la mort dans la gueule de ce vautour. Et il descend ce con ! Il veut me boulotter encore un peu vivant ! Putain heureusement qu'on ne meurt qu'une fois ! Je savais bien que je partirais du cardio-vasculaire ! Couche-toi, allongé on souffre moins ! Recroqueville-toi dans l'enfance, tout pelotonné en fœtus peut-être que tu souffriras moins ? J'ai trop mal nom de Dieu, qu'on en finisse tout de suite ! Je souffrirai moins mort. Ah ! Aye ! Je suis défu... Ahhhh ! Je décroche... Ahhh ! Le vaut...

(Lundi 9 octobre 2006. Saint Denis, un joli saint de basilique qui enterre tous les rois de France. Lune en croissance infime mais non infâme, avant-hier elle était neuve et donc morte. La noire de laque toute vernie de cuir est sortie mais je ne l'ai pas suivie, je n'ai pas osé. Pourtant ce doit être prodige de la voir évoluer de fessier, de se tenir dans son sillage et de voir son petit cul évoluer tendrement tressauter de fesse à fesse, gigoter et rouler la fesse copieuse. J'en suis ivre d'avance. Sur le balcon le pot de chrysanthème n'arrête pas d'éclorre. Il y a soleil et ciel tout argenté de nuages, juste liseré de bleu. Le marronnier est tout rouillé. L'air est en chaud et froid plutôt maussade sur le chaud. Une femme gymnaste le parc. Une heure presque pétante, la faim est plus haute que les talons.)

Lexique (haut gascon)

artigue : pâturage
 crabe : isard (chamois des Pyrénées)
 gembre : genévrier
 gourd : lac
 gourguet : petit lac
 hourquette : col
 laquet : petit lac
 neste : cours d'eau, torrent (comme gave)
 quèbe : abri sous rocher
 serre, serrat : crête rocheuse. Serrat est un nom courant en Haut-Comminges.
 tuc, tuco : pointe, piton rocheux

L'Agriculture en pot et sans potiron

Putain ! Ils m'ont ravalé la façade et anéanti le bonheur. Putain, pour se moquer ils se sont moqués. Et pas moquetés léger, non non. Ils m'ont moqué à grande cuillère. Ils m'ont raviné l'honneur. Ils m'ont tellement moqué que j'en ai le moral bancal. C'est simple. Je suis vivant mais je suis mort en dedans du dedans tant je suis tressé par la honte. Ils y sont pas allés à la moquette, ils ne m'ont pas tamisé l'opprobre. Non, non ! Ils se sont moqués à vastes moqueries sans la moindre queue de pitié. Si seulement ils s'étaient moqués léger, sans blesser, juste moquetés léger, j'aurais compris mais ils y sont allés à grands goulots. Putain ! Ils ont pas tendu la moquette épaisse pour pas que je me blesse ou que léger ! Pour m'amortir la calomnie, vous voyez et me rabaisser la honte. Et m'émousser la vexation. Non ils m'ont moqué à l'aïoli, pardon, à l'hallali, sans rupture ni répit, à mort, à l'abrupt, à décéder, à la gémonie ils m'ont précipité dans la honte, je ne sais pas si je m'en remettrai ! Tant ils m'ont ravagé à me culminer la détresse en tension artérielle. Ils m'ont inondé de honte, simple. Ils m'ont jeté à la vindicte publique sans le moindre parachute. Tant qu'ils m'ont révolutionné en rétrogradé le statut social. Oui. J'en suis pendu à l'agonie. Et tout ça pour rien, pour rien. Juste pour un petit pot. Un petit pot de rien du tout, un petit plant de tomate. Un petit plant de tomate si petit que je le dis le mot tomate au singulier, c'est dire, c'est dire ! C'est pour ça qu'ils me galèjent.

Des tomates en pot. Ils étaient plus qu'étonnés dans le village, ils se tenaient ébahis esbaudis. Attention ! Des tomates vraies, des tomates de salade de tomates farcies, des tomates de Marmande en pot de fleur. On aura tout vu avec ces parisiens de Toulouse ! Et même pas des tomates cerises, non des vraies ! Des vraies de vraies. Des tomates à cuisiner cultivées comme des fleurs, est-ce possible ? ÇaÇa déborde l'entendement ça non ? Non ? Où qu'ils ont la tête ces gens de la plaine ? Hein ? Tout de même ! Les tomates de mangeaille érigées en tomate d'agrément vous vous rendez compte ? Les poules ne pourront pas être bien gardées avec de tels préceptes. Il faut être né au fond du lit d'une ville pour prendre une tomate pour une fleur.

Hé mais moi je me rebelle, j'ai pas cédé une graine. Si je veux cultiver des tomates en guise de fleurs ? Si je trouve ça joli ce rouge sur ce vert ? C'est mon droit non ? Ah mais ! C'est pas raison de me moquer ! Non mais ! J'aime bien, je pose le pot devant la porte et ça fait rougir la porte au soleil. J'aime. C'est délicieux. C'est comme si elle avait honte. C'est si timide une tomate. Et que ça sent bon la tomate, ça sent mieux qu'une fleur. Ça sent comme une fleur en plus mélodieux et avec de la verdure dedans qui fait frais. C'est super. Et en plus c'est une odeur qui se mange ! Que peut-on souhaiter de mieux ? Chaque fois que je le

vois ce plant de tomate tout coquet dans son pot, ça me met du baume au cœur.

Ce qu'ils ne savent pas les gens d'ici c'est que la tomate est le fruit du sang. Rouge vif écarlate, couleur de crime. Si ça ne vous porte pas le frisson ça ? Mieux qu'un polar. Ils ne savent pas que la tomate est pomme d'amour et pomme d'or. Ils ne savent pas. S'ils savaient, ils en cultiveraient des hectares d'hectares. Oui, la tomate est pomme d'amour et pomme d'or. Et moi j'aime beaucoup l'amour, je suis très sensible à l'amour. Et à l'argent aussi. C'est pour ça que je tomate.

Enfin ces tomates ça nous a valu que pluie de moqueries. Ça nous a dissout l'orgueil. Mais c'est pas le tout, c'est qu'il nous est arrivé un énorme malheur, encore pire que catastrophe, une calamité bucolique, un cataclysme ruminant, un ouragan zoologique. C'est qu'il y a transhumance chez nous. Ils passent deux fois l'an. En juin pour mener les bêtes pour monter à l'estive et en octobre pour les ramener de l'estive. Ils traversent le village et passent juste devant la maison. Et c'est là qu'on s'est pas méfié. En juin on n'avait pas encore placé le pot de tomate devant la porte sur la rue. Vu qu'on n'était pas encore en vacance. On était à Paris encore, on les avait pas vus passer. Et on a acheté le pot de tomate après le passage de la transhumance vu qu'on était encore à Paris quand les bêtes sont passées. Mais on se méfiait. Oui, on était dans la méfiance parce que l'an passé les moutons ils ont mangé la vigne que l'on avait bien disposée dans un pot dans la rue au long du mur au soleil. Ils ont tout goinfré, ils ne nous ont laissé qu'une feuille et un raisin ! Même pas une grappe, non ! Juste un raisin pour nous donner le goût du regret. Que c'était catastrophe, qu'on était en deuil de notre vigne ! Qu'on a mis plus des quinze jours pour se remettre. Que dis-je quinze jours ? Des mois de mois ! C'était devenu une légende notre pot de vigne. Parce que comme ils se moquaient de ma vigne qu'ils disaient que je ferais du vin de glace au jus de neige et que je risquais de me dévergondier au mildiou que c'était que moquerie-boutade sur mon dos, je leur ai dit que j'en prenais pas dépit et que je les invitais tous pour la vendange. Qu'il fallait qu'ils prennent un jour de congé le 27 janvier pour m'aider à la vendange, vu que le 27 janvier c'est la Saint-Vincent et que ce saint-là c'est le patron des vigneron. Et eux ils se gaussaient. Ils disaient qu'on n'a jamais vu ici au pays de la vigne pousser à des plus de mille mètres d'altitude. Ils étaient moquerie en entier et sans aucune indulgence. Et moi je leur claironnais qu'il fallait bien commencer. Qu'ils avaient jamais essayé et qu'on verrait bien. Enfin on se charriait à s'amuser sur cette vigne. C'était notre mât de cocagne de la facétie.

Maquarelle ! Ils m'ont tout bouloté ces cancrelats des prés, ces chenapans du bouton d'or. Ohlala ! Quelle histoire ça a fait. J'en suis encore en deuil de ma vigne. J'en avais encore le ventre tout en massacre rien que d'y penser et la rate en marécage. Encore une saloperie de ces ménopausés d'écologistes, ces faisandés du bon sens ! Encore une vengeance contre le Christ de Çana par cette shoah de la gent lanifère et lanugineuse. Ils m'ont tout déboisé ma vigne d'un coup. C'est dire si on craignait. Enfin ça s'est tassé au bout d'un an, on avait tout oublié. Ainsi le

veut la vie. Et surtout la survie. Mais un matin sans crier gare, sans avertir, au matin du matin au tout nu de l'aube, au tout début d'octobre, dans un temps tout plissé de pluie et tissé de brume à pas voir, les moutons sont revenus. Ils sont passés avec leurs clochettes et ils ont brouté tout le plant de tomate, ils l'ont ra-ti-boi-sé. Ils ont tout bouloté fini en entier. Ils ont juste laissé un bout de tige tout nu d'être mort et écorché vif de la langue des ovins. Porca miséria ! Un vrai génocide biblique. Un crime animalier contre la science ! Ils ont pas laissé le moindre pépin. Ou plutôt qu'un gros pépin. Plus une goutte du plant de tomate. Pfoouuhhh ! Et nous qu'on reprenait du deuil de la végétation. On en prenait encore pour un an, boudigue ! Rien que de le remémorer, j'en ai des démangeaisons dans l'entendement voûté. Même pas un petit pépin ils ont laissé. Seulement un grand pépin ils ont laissé, celui de leur passage ! Que ça a même été un drame pour la végétation, je parle de la végétation du macadam, celle du devant de notre porte, de la végétation sur rue. Le mouton passe et c'est le désert dans la rue après la passée. Une Bérézina de pierres. Une vraie raillère*. Ça vous déflore toute flore la transhumance et ça vous dévore l'espoir. Si, si ! Ça vous ravage l'avenir puisque ça engloutit toute la récolte d'une bouchée en un soupir de matinée. Boudieu foudre diable ! J'en ai la tête avortée de sonnailles.

C'est qu'on n'a pas l'habitude, ni la coutume. On comprenait pas ce que c'était que toutes ces clochettes qui sonnaient tout partout alentour en n'importe quoi. On a cru que c'était l'angélus qui sonnait en désordre éraillé en avance à cause que c'était bientôt l'heure d'hiver et qu'il chantouillonnait en cacophonie sous la mauvaise humeur du temps. Alors que c'était l'holocauste de nos tomates. Et nous qu'on se faisait une réjouissance de nous alimenter avec nos tomates. Qu'il y en avait douze comme les apôtres et qu'y en avait deux qui étaient à point mûres, qu'on devait manger à midi et c'est les moutons qui les ont mangées, nous on en a vu aucune sur le palais. Elles nous sont passées sous le nez des papilles ! Ils n'ont même pas attendu qu'on les fasse en salade pour nous les dévorer ces bêtes à bouclettes, des malotrués. De nos tomates ils ne nous ont laissé que la couleur dans la mémoire les sales bêtes ovines ! Quand j'y pense. On a été deux fois en deuil de nos plantations. Aussi l'année prochaine, je plante des fleurs en plastique. J'ai trouvé le remède-rempart. J'en ai la tête en semailles, grillée, rien que d'y penser. J'en aurais même la haine des pommes de terre de leur malignance de transhumance, c'est dire, c'est dire, moi qui adore les frites.

(Lundi 4 septembre 2006. Sainte Rosalie, je n'en connais pas beaucoup, je n'en connais même aucune. Lune plus que gibbeuse et près du plein de sa forme, dans trois jours elle sera pleine, ainsi va le monde. 10 heures 7, Saint Aventin est soleil, l'air est pur et clair de lumière avec cette brume qui annonce le beau et la chaleur à venir de midi solaire. Je crois que ce jour aura beaucoup de courage. Je dis je crois car il s'agit plus de foi que de pensée. Le soleil brûle

déjà sur pied, tout être vivant. Il y a quelque chose de désinfectant dans tant de lumière qui brûle tous les verts de la montagne. Et elle l'immaculée beauté noire, la reine du Cameroun, celle qui ravage mes nuits supporte-t-elle tout ce chaud ? Quelques gouttes de sueur perlent-elles sur sa lèvre supérieure ou sur son front ? J'espère que non, ce serait crime. Je serais au désespoir.)

Lexique (haut gascon)

raillère : pente d'éboulis

Le Dit du temps haut

On n'ouvre pas l'oreille en montagne, elle est toujours ouverte. Mais surtout aux transports de l'âme. Se tenir dans l'outre-ciel au cœur du mont quand le marin se tient dans l'outremer. L'air est feutre au sommet. Il feule le silence. Dans le mont l'hiver et l'été dans le même quart d'heure. Dans le mont l'hiver est l'été dans le même quart d'heure. Et l'âme y côtoie l'infini dans la course du jour au cœur de la lumière. La fumée est nuage. Au sommet hier est toujours un peu demain et le mystère en lumière. Le temps est plus large ce qui ne veut pas dire qu'il soit plus vaste mais qu'il ouvre plus d'espace, certains disent même tout l'espace, à fermer l'infini. J'aime me poser dans le silence au cœur du pic, j'y ai quatre oreilles. La plaine, elle, crucifie le temps. Il est des lieux où la parole est obscure où le souffle est ambigu. La montagne rit avec ses dents. On est toujours nu en montagne, surtout en hiver. La montagne aussi est nue mais c'est son essence. On n'est jamais chez soi sur le mont. Il y a beaucoup d'absence en montagne, beaucoup de vide. C'est la présence de l'absence la montagne. Le temps y est comme de la poudre de papillon, tout désagrégé en poussière d'air, décomposé de futur. La montagne c'est l'air en mouvement et le temps en mouvance. Le temps est plus doux et plus dur d'être haut dans les monts. Sur la pierre en haut du sommet on peut toucher l'air comme on touche un rayon ou une langue, le temps est plus brillant après. La montagne est le socle du ciel. Elle est folle de soif et toujours court muette sur les ailes du temps. C'est cliché, je sais, bien sûr mais c'est si simple la montagne. Il a plus de dents le vent là-haut. Oui et non, ça n'a pas beaucoup de sens là-haut. La montagne est plus haute quand on est près, qu'on est dedans, qu'on lui appartient. Mais la montagne porte la crainte à force de toujours porter l'émoi. Elle est glacée de brûlure, brûlée de pierre et de glace. L'heure est trop dure sur le mont et toujours elle perdure relative. Le temps toujours s'efface. Le mont n'a pas d'âge. Aucun négoce n'est possible en ces hauteurs contrairement en plaine. J'ai froid, j'y ai froid et chaud en même temps tant l'air est léger, il ne respire pas, il dilate. Certains disent que demain y est dans hier mais je crois plutôt que hier y tient demain dans un faux présent. Il faudrait faire, avoir des montres spéciales en montagne tant le temps y est différent, des montres autres qui diraient le soleil et que le soleil. On ne pourrait pas vivre en montagne en permanence, je veux dire en son sommet, l'air y est trop léger. Et comme toujours un peu défunt. Il y en a qui disent que plus tu montes, plus tu descends. Non c'est pas ça, tout y est inversé comme dans un lac où le reflet vit répété à l'envers du sens. Plus tu montes plus ça creuse, c'est ça ; tu y vis au retourné dans la gaze de l'effort. C'est curieux pourquoi faut-il que les hommes nomment tous les pics, chaque pic absolument ? Ils les nomment pour en prendre possession. Qui a le mot tient la chose, qui connaît le mot asservit la chose. Il en

serait malade si un pic ne portait pas de nom, ce serait le pic du diable. L'homme collectionne les mots un peu comme il collectionne l'argent pour le distribuer dans des vies. Il a l'impression d'avoir plus de pouvoir. En montagne le pouvoir c'est presque rien, un oubli, que du vide. C'est juste un point, un point invisible, juste la cible, le sommet, un rien de rien. Tiens la montagne est effacée, elle n'est plus que nuage ! Il n'y a rien de plus fragile que la pierre, que le dur qui apparaît, disparaît au gré des humeurs du temps. Le regard est toujours relatif en montagne et le réel fluctuation. Il faudrait donner une autre robe au jour, la montagne serait plus humaine et l'air plus lourd. Oui la faiblesse du sommet est qu'il manque de poids et qu'il conclut. Toute pointe est une fin. Même s'il ouvre le vide, surtout s'il ouvre le vide. La montagne est acide, ce qui m'a toujours étonné, c'est qu'elle collectionne les pics comme si elle ne voulait jamais finir. Une montagne cache toujours une montagne qui cache une montagne, qui en cache une autre qui en cache une autre qui... sans fin. Comme si elle s'éternisait à plat dans la direction de la surface pour compenser puisqu'elle connaît la finitude en altitude ! Que chaque pic s'il est un début, est aussi une fin.

Je n'arrive pas à y croire quand je regarde une montagne, qu'elle soit soumise aux pulsions de la terre, qu'elle flotte, qu'elle monte et qu'elle descende, qu'elle connaisse la marée, comme la mer, c'est-à-dire les caprices de la lune et du soleil. Que la pierre soit prise de convulsions en bouillonnements de secousses en permanence me laisse dans le silence en tous mes sens. Je sais bien que la montagne est l'écorché de la terre mais c'est aussi sa suprême élégance. Tiens, le vent mange la montagne en ce moment ! Pauvre montagne jamais elle ne connaît le calme et toujours se délite de ses pierres. Tout est nu, tout est pur ici, il n'y a même plus d'odeur et peut-être même pas de douleur ou juste l'esprit de la douleur. J'aimerais bien voir une petite montagne qui se cacherait derrière une autre et qui la dominerait en même temps à la masquer de soleil et de vent. Mais je ne sais pas si j'oserais la graver ? Je suis sûr qu'elle ruissellerait de soleil. En montagne les choses ont plusieurs noms et les sens plusieurs corps. Et le corps y est esprit, comme écharpe de brume en corps de grêle et le trouble trouble, je veux dire toute chose y est trouble et insolemment légère à tromper. À troubler. La montagne est le sexe du monde, si la terre doit se refaire c'est en montagne qu'elle se refondra, si la terre doit renaître, c'est en montagne qu'elle renaîtra. Il y a beaucoup d'insolence en montagne, je veux dire d'insolence de jour. Et ses nuits sont tragédies. Elles assassinent le temps et le lieu, elles sont le corps de la lame. La montagne est vertige quand la vallée est toujours un peu mesquine. La montagne toujours se tient étonnée devant le monde. Plus tu es grand en montagne plus tu es enfant. Toujours on se rencontre en montagne. Elle est le temps infini de la mort et spectre de l'espérance en son corps de souffrance. Montagne à l'arête de l'écorché. On dit que la montagne est la chair morte de la terre qui naît. Elle est éclipse. Sur le mont jamais ne cesse le mouvement immobile. La montagne, la montagne, la montagne la peur au ventre parcourue. La montagne est une maman aux dents gâtées. Elle peigne les nuages du sel du ciel. De sa forme dentelée elle ac-

croupit et fracture les recoins du malheur. En montagne, en montagne, en montagne on est plus longtemps mort que vivant. Toujours la montagne me tient par la main. En montagne tout est éclat, elle cisaille l'âme, en plaine tout est tourbière. La plaine c'est le champ, c'est l'avoir, la montagne c'est le vertige, c'est l'être. Et toujours demain.

Je renifle ma main parce que du parfum. Oui. Pour la sentir. Pour son parfum. Oui. Son parfum. Elle m'en a mis avant de partir. Juste avant. Sur ma main. Elle est partie chez sa nièce pour aider à la naissance des jumeaux. Parce que sa nièce a eu des jumeaux à Paris. Enfin près de Paris. En banlieue comme on dit. Elle est dans les Postes avec son mari là-bas en haut dans le nord de la France. Alors avant de partir, elle m'a vaporisé un peu de son parfum sur la main pour que je pense à elle. C'est pour ça que je renifle tout le temps ma main pour penser à elle. Elle est tout le temps avec moi comme ça, suffit que je renifle un peu. Enfin son odeur à défaut de son corps. Et si j'ai le corps trop gros je sors une photo d'elle à la plage en maillot de bain qu'on a prise, y a cinq ans et je sens ma main en même temps. Avec son odeur et la photo c'est comme si j'avais l'image et le son. Je suis moins seul comme ça. Quand j'ai le cœur gros de blues, hop ! je sens ma main. Et ça va mieux. C'est comme des sels de bonheur sa main !

Le soleil se lève comme une honte dans la vallée. En bas c'est pas pareil, c'est tourbillon et tourment de bruits en permanence et grande pagaille. Il n'arrête pas de bouillir le bruit au torrent. Il arrête pas. Toujours à se conjuguer à tous les sons de basse que c'en est calvaire pour la tête tant elle résonne comme tambour. Ça en sinistre toute pensée. À ce point. Oui, à ce point ! Absolument. Ça vous fait des crevasses dans la tête et dans l'ouïe. Ça vous décolle les oreilles en sinusoïde. Et ça n'arrête pas de glapir et de rugir et de sillonner le son en culbute d'eau. Il y a de la maladie dans l'eau quand elle souffle comme ça. C'est tellement dévergondé un torrent, ça n'arrête pas de dévaler le val et de le détruire les nuits d'orage. Ça vous y engloutit le son que c'est pas Dieu croyable. C'est comme une honte qui roule dans le ciel ces temps-là. Le monde est plus large après, mais il a connu l'inferral.

Parce qu'une nuit, il y a un temps, en juillet, le ruisseau était tout calme et il y a eu l'orage qui n'a pas fini d'en finir et qui a duré et duré des heures à se cumuler l'infini. Ça a été une nuit odieuse de temps. Eh bé le lendemain, le torrent, il avait le corps d'une femme, les hanches copieuses de rondeurs, tant il était large ! C'est bien simple au temps du calme, avant, au temps normal il faisait dix mètres, vingt mètres de large tout au plus, le ruisseau d'Aube, tout au plus. Et au matin à la fin de l'orage quand le temps est redescendu au calme, il faisait des deux cents mètres et même des trois cents mètres de large parfois. C'est dire s'il avait muté pendant la nuit. Hé bé ! Il a charrié des millions et des millions de millions de mètres cubes de terre, de cailloux et de galets et de rochers pour ça. C'est démiurge titanesque les orages. Le versant qui a le plus pleuré la pluie c'est l'Ourtiga à

ce qu'il paraît. Mais qu'est-ce qu'il a morflé le val ! Sur le Barguèrettes aussi ça a valsé la grêle, boudigue de boudigue ! Le ciel il était dément et la terre plus battue que femme. Vous savez quand Dieu pisse sa colère, ça peut être obèse. Ça fait peur. Un petit ruisseau de rien du tout qui en pleine nuit de mai se met à jouer à l'Amazone ! Eh bé ? Hé bé ! C'est pas joyeux. C'est pas croyable la force des eaux. Ça vous déménage une montagne en une nuit. Rien que d'y penser ça me met en malaise. Parce que j'ai failli y être. Oui ! De peu, de peu, je l'ai raté le désastre. Oui. Parce que je devais aller à la pâture pour voir Aventin qu'il faisait paître les bêtes à la Pène Cigalère, juste au-dessus des Aubères. Hé bé je l'ai échappé de peu le cimetière ! Parce que j'y serais passé avec un courant pareil rien n'a résisté. Heureusement avec le portable il m'a signalé qu'il n'y était plus parce qu'il avait entraîné de rugby ! Heureusement, heureusement ! Autrement que je serais complètement mortel, oui, intégralement mort tout noyé.

C'est ça les torrents, ça entre en crise sans crier la débâcle. De mémoire de vieille, ils avaient jamais vu ça ! Le vent ça pisse le temps mais le torrent ça chie la matière. Enfin ç'a failli tourner à l'aigre pour moi. Et même plus que vinaigre, ç'a failli tourner à trépas. Misère ! On est moins que peu de chose ! On se méfie jamais assez des torrents mais les torrents c'est la mort, ça fuse le mal et la terre par tonnes. Finalement vaut mieux aller chercher le temps et l'air pur sur les cimes, on risque moins. Parce que là au moins, on sait, on est averti du danger. On ne se tient pas sur mégarde. Et puis le torrent ça sent la gorge, le verrou, l'étriqué du monde et l'étroit de l'âme et la tourbe. C'est trouble de mousse. Et puis ça se déchaîne sans dire. Ça vous tue avant même que vous ayez le temps d'avoir peur. C'est trop végétal pour être honnête les culs de val. Il y a toujours de la fourberie dans la tige qui tourne et vrille toujours. Ohlala ! L'Aube par tombereaux de tonnes qu'il l'a expédiée dans l'Atlantique la terre de la montagne ! Y a de la démente démente dans tant de furie de la neste*. Oui.

En ce moment l'air pétille à hauteur d'eau. Le soleil est comme un lézard à cette heure mais il faut s'en méfier, il chauffe froid au fond du val, qui suppure l'humide comme s'il avait honte, honte du soleil. La montagne paraît tellement haute lorsque l'on est au secret du vallon, dans l'ombre, au plus creux, en bord de torrent à respirer l'eau pour y noyer ses pensées. C'est toujours comme une menace. Alors que sous un sapin au clapoté de l'eau l'air se niche au cœur de la tendresse. Tout y est doux, le regard et l'attente. Le temps est plus frais au vif de l'air. Ici le ciel est trop loin pour faire du mal, trop loin. Et il se tapit dans le calme.

J'avais comme un petit coup de malaise. Il y avait longtemps que j'avais pas frissonné d'elle. Oui. Oui. Heureusement que j'ai son odeur. Je ne la vois pas. Non. Je ferme les yeux et je ne la vois pas. Non ! Son visage est comme effacé dans ma mémoire. Bien sûr que je la reconnaîtrais, elle serait devant moi, je la reconnaîtrais tout de suite sans hésitation. Mais pour me la remémorer elle absente, pour

la sortir de ma mémoire et la présenter là devant mes yeux en son absence, je n'y arrive pas. Elle est déjà lointaine. Oui, elle est présente mais vit dans ma tête image effacée. C'est ça. Absente en sa présence absente. On vit avec quelqu'un mais on ne le voit pas, on ne le voit plus. On a plus son image à fleur d'œil. Le miroir est vide. Il ne vit que dans la mémoire visage effacé. C'est affolant et c'est honteux. On reconnaît toujours un visage mais on ne le connaît jamais. On ne vit jamais avec le visage de son aimée dans la tête, juste son regard rêvé. Peut-être cela est-il nécessaire, cela permet de vivre ? Je veux dire que si en permanence on s'incrustait dans le visage de l'autre, on serait mort, on vivrait fasciné, c'est-à-dire immobile, c'est-à-dire mort. L'oubli c'est ce qui permet de vivre ? Mais quand même ça me fripe l'âme, de ne pas la voir devant moi quand je veux, pour la vivre au moins en son image quand elle s'absente. Elle devrait être présente à la demande si je l'aimais vraiment. Je me sens lâche. Et j'aime pas être lâche par sa faute. Surtout qu'elle n'y est pour rien dans ma lâcheté personnelle, pour rien. Elle s'imprègne pas dans ma vue. Et pour ça je suis dans la honte. Je sais bien comment elle est, ses tics mais je ne sais pas la lire devant mes yeux à la demande et ça m'horripile les sens. Elle me gangrène la vie. Comment puis-je l'aimer ? Comment puis-je dire que je l'aime si je ne vois même pas son visage en permanence, si je n'ai pas son image devant mes yeux dès qu'elle s'éloigne deux secondes ? Comment ? J'ai honte, je ne peux être que tout en remords.

On s'engrasso dans la plaine, il n'y a jamais d'état de grâce. La plaine est le temps infini de l'engrais, du gras de la pâture et du désir sale et vorace et gras et gros. On est saumâtre en plaine et tellement embourbé dans le présent que l'on piétine dans le journalier à s'enliser. On flotte dans le mesquin sans le moindre recul jamais. Dans le brouillard des apparences et des compromissions et des petits rêves des petits jours. Le temps suppure l'argile et l'humide quotidien, jamais il ouvre. Toujours il compte et il engrange comme la marmotte qui passe tout l'été à engranger son hiver. On vit petit en plaine, étroit d'âme et étriqué de désirs, consommé à force d'acheter, trivial de biens et de consommation. L'horizon y est fermé et le temps médiocre. C'est le lieu où germe le mal et les inepties de Dieu et les tartes à la crème de la morale. Et... beaucoup de et. C'est le lieu où se cumulent les choses et les envies, c'est la chair de l'achat et de la perversion que le en bas, que la plaine. D'ailleurs rien que le mot, le en-bas, dit tout. C'est le lieu de l'instant, de la communication et de la contamination. Il ne peut pas vivre sans route et cumule les carrefours. La plaine est le lieu de la circulation mais surtout de la dépravation qui court à fleur de route dans ses fossés. Et toujours elle se noie dans l'instant. Le village croupit autour d'un lac où il se mire et déjecte ses crachats civilisés, polluant sa chair, il pollue son âme encensée de fumées nocives qui sont sa drogue. L'homme vit le front bas en plaine et toujours honteux de désirs inassouvis. Bien sûr, bien sûr ! Mais qui pourrait vivre en montagne au sommet du pic 24 heures sur 24, 12 mois sur 12 ? Qui ? L'homme n'est

pas isard*. La plaine conjugue tous les temps au présent et elle en est malade. Il y a tellement de souffrance dans la plaine. Comme une plaie gangrenée de rancœur dans la rancune aiguë qui sourd pourrie et contagieuse tissée de jalousies sans nombre. Je veux dire une plaie qui s'envenime et envenime. La plaine est la terre de la honte, elle lève tellement l'envie. On vit mort en plaine ou tout au moins en outrage. Le cœur tout en brouillard tant il est transi d'envies et boursoufflé de jalousies, comme trasant toujours sa misère derrière une vitre opaque. On ne peut jamais ouvrir la fenêtre en plaine sans se contaminer encore plus. Elle est terre de corruption et porte le deuil de toute élévation. Dans la vallée enfermée de dépressions, clos par la muraille de la montagne on a toujours l'impression que l'homme est en cure ou en convalescence de vie, malade d'avenir. Ce n'est pas qu'on hâisse la vallée, c'est notre vie mais c'est qu'elle nous envahit à nous détruire. La vallée n'est qu'un tube à deux issues, autant dire sans issue, quand la montagne n'est qu'ouverture. Elle stagne, mijote et se délite en ses odeurs et l'épaisseur de ses soupçons envieux. C'est fou les ravages que peut faire la tête en plaine. C'est fou dingue ! On pense trop dans la vallée, je veux dire, on pense trop avec sa tête et pas assez avec son corps, on ne l'use pas assez. Et puis c'est trop plat la plaine pour vivre avec courage et vertueux. Le temps est plus long en plaine. Enfin il est plus découpé en semaine, en jour, en heure, en minute, en seconde, il en est tout fractionné. Et puis surtout il n'en finit pas d'être comptabilisé en permanence. La plaine c'est le temps des montres, la montagne c'est le temps du soleil. On est un homme de petite envergure et de petite qualité en plaine. Et si petit.

C'est un peu comme si j'étais avec elle. Je la renifle dans la mémoire et ça me fait penser à elle. Elle ne me quitte pas complètement comme ça. J'espère qu'elle va pas rester trop longtemps à Paris malgré tout. Oui. J'ai déjà le temps long malgré son odeur. Il faudrait pas qu'elle abuse la nièce. Mois aussi je suis son bébé à ma femme, j'ai besoin d'aide moi aussi. C'est bien son parfum mais c'est pas tout à fait suffisant. Surtout lorsque le temps dure. C'est pour ça que j'en mets sur ma main pour la sentir tout le temps et aussi je mets du parfum dans le lit pour la nuit. Oui. Pour bien penser à elle la nuit, se souvenir de son corps avec des arguments de chair, qu'elle est partie. Et renifler fort l'odeur de son corps. Je suis moins seul ainsi. Je caresse les draps du plat de la main. C'est comme une surprise chaque fois que je vais au lit. Mais il ne faudrait pas que ça dure trop humainement longtemps ! Non. Non.

Ce qui me plaît à l'infini dans ce val c'est le ginkgo sous la neige, il est splendide à chaque heure du jour comme une aube. C'est un ginkgo biloba femelle qui croît au détour d'un rocher, en torsion de naissance, l'arbre aux quarante écus dont la feuille joue à l'éventail. Oui, un arbre des plus étranges pousse au fond de cette vallée perdue. Ses fruits comme mirabelle ont la couleur de confiture d'abricot. Ils sentent le camembert et se putréfient en odeur de merde comme purin. Sa feuille d'un vert de ca-

pucine s'ouvre or à l'automne et éclaire l'air d'un jaune qui fait trembler la lumière du jour de bonheur où elle frétille sur chaque feuille. Il est des arbres qui dorent tout l'univers. On dit que cet arbre créa la lumière. Quoi de plus vrai ? Surtout qu'il est des plus anciens, des plus anciens du monde. C'est un des premiers gymnospermes de l'univers. Il filtre la lumière de bruissements de vent en murmures dorés. Il calme et il repose. Il porte la paix et adoucit le jour, c'est un sédatif de l'âme. Il est né en Mandchourie et tout couturé d'or. Tout est bon dans le ginkgo, c'est un arbre de science et si ancien qu'il créa le temps et l'oxygène, le bon de l'air. Il est tendre avec le ciel. Il vaut fortune, ses feuilles l'écrivent.

Elle m'habite, elle me meuble. Et elle me poisse un peu mais j'aime, j'aime.

Bon c'est pas tout de vivre dans son odeur ! Il faut vivre aussi et pas seulement humer à longueur de jour. Et pour vivre il faut s'installer. Où ? La plaine pollue l'âme de ses miasmes, la montagne étire trop l'âme vers l'éther. Où vais-je me poser ? Je ne peux pas continuer à m'abîmer à courir de plaine en montagne et de montagne en plaine. Je m'use à ce jeu et me languis de vie. Je sais ! Je vais aller me baluchonner pour la grange de Soupène. Oui, je vais me poser en montagne moyenne, là où l'isard* rencontre encore la biche, là où le cerf monte la chèvre. Dans les quinze cents, c'est le bon pied, j'aurai la bonne hauteur, ni trop haut ni trop bas, ni trop chaud ni trop froid, ni trop plaine ni trop montagne. Dans le juste milieu du milieu. Ce sera bon. L'idée est bonne. Juste à la limite des champs et des pâtures. Là où c'est pas encore la montagne mais plus la vallée et le vrai champ. Dans cet entre-deux qui tient de la montagne et de la vallée à la fois. C'est mon lieu, ce sera mon bien. D'habitude on y habitait que l'été dans ces granges d'estive mais moi je m'y accrocherai tout l'an pour y vivre tout le temps de toute ma vie. Ce sera mon gîte de permanence. Je serai en montagne sans y être et je ne serai plus vraiment en vallée. Ça me plaît. C'est rustique mais c'est sain. L'hiver y est plus vrai. Et je ne risque pas d'y rencontrer d'intrus ou d'y vivre pauvre d'âme. Il suffit que je coupe suffisamment de bois et je serai poète de l'hiver. Je vais vivre à l'écart, juste à côté de la vie, à flanc de montagne pour être dans la montagne mais sans la pénétrer complètement. Me tenir en moyenne montagne juste au milieu du ciel. Je me courti serai le renard si l'hermine est absente. Je ne serai ni pierre ni brume, ni herbe ni terre, ni air ni eau mais tout cela en même temps et différemment. Et puis j'aurai un nom plus court d'être assez haut. Et grand courage pour affronter le seul à longueur de jour, à longueur de nuit, j'aurai le temps haut aussi. Il n'y aura pas de remords l'air sera léger. Et hier veillera sur demain tout au long de la cheminée. L'heure y sera toujours relative, elle sera soleil et lune l'hiver. Je serai à mi-chemin entre la neige et la terre. Je serai ni au chaud ni au froid mais au tiède de la terre. Je serai pantoufle dans ma petite grange, tout calfeutré d'attente, bien au chaud du bois dans le cocon du brouillard et le chant du blizzard, et le berceau des nuages. Tout bizarre de silence bruyant et hagard de ma-

tin. Et puis, et puis s'arrêter et posé, vivre à mi-échelle du ciel. Je serai le son du mont et l'écho du son. Il y aura des plantes tiges et des plantes fleurs parce que je les planterai pour m'aérer. La moitié seront gelées mais je ne regarderai que l'autre moitié. Quelques graminées me feront tapis sous les pieds. Je serai payé à regarder les vaches, j'aurai le temps doux et l'heure superbe dans l'herbe rase.

Il y aura pas le frêne ou l'hêtre, ce sera un peu haut. Mais il y aura le pin et le genévrier. Et le sorbier avec ses graines écarlates rouges qui portent la lumière et l'appétit comme le soleil qui encense les prés. Et puis aussi haut le soleil se couche plus tard et se lève plus tôt. Il aime plus la terre le soleil lorsque l'on est dans les hauts. Et moi je suis un peu soleil. Enfin je veux dire un peu comme soleil.

Je me ferai un petit potager avec des poireaux. Le poireau ça tient bien l'hiver. Ça gèle pas facile, c'est bien. Et puis ça lubrifie la vessie, ça a que qualités. Et puis c'est si facile d'emploi. Ça tient ce que tu veux, ça a pas d'impatience. Si, ça tient longtemps. Tout ce que tu veux. Ça tient tout l'hiver en terre. Oui. Tu les plantes et ça pousse et ça reste tout l'hiver sans bouger. Quand tu en as nécessité, tu l'arraches de terre pour emploi et il est toujours à point, toujours égal. Quelques bêtes et le cochon pendu au bâton en pièces détachées, du jambon à la ventrèche, du saucisson au pâté. Un peu de sarriette, Mariette pour le lait et quelques herbes très fines. Sous la cavette la marmite et la remise froide où le fromage me lira l'humeur du temps. Et en dégringolant la pente le pommier qui n'est pas assez éloigné pour que je ne puisse pas y aller quel que soit le temps. Parce que je veux bien jouer l'anachorète mais plantureux. Pour être heureux. Et en dégringolant la sente, le ruisseau il est cascade, mais juste un peu plus bas il coule calme et limpide. C'est la félicité. La grange est posée au sud, tout en soulane. Que peut demander le peuple de plus ? C'est vivre en merveille dans la merveille ! J'aurai des matins béats. Et des soirs copieux, gorgés de ciel. Ni trop chaud ni trop froid, ni trop haut ni trop bas, tout tempéré. Je respirerai déjà la montagne sans en vivre les inconvénients. Je vivrai les avantages de la plaine sans en vivre l'encaissé et le cancan. Oui, c'est le lieu heureux, la joie est attachée au flanc de la montagne. Le lieu n'est pas avalancheux. De toute façon je vivrai assez haut pour être averti le premier des nouvelles du ciel. C'est qu'il est souvent caprice le ciel en montagne. Souvent. Et puis tant que j'ai les bielles qui marchent, je serai plus vrai à vivre là-haut, à respirer les orages et le sauvage à guetter le faon et le tétras. Et puis l'hiver sous la neige j'aurai la botanique dans le cœur. Je me tiendrai juste au milieu entre les humeurs de la montagne et les liqueurs de la vallée. Au chaud froid, tout tempéré et sain de vie.

Je vivrai en moyenne montagne, c'est ce qui me plaît. On domine mais pas trop. On domine tout en étant dominé, c'est comme la vie. On domine mais sans dominer tout en dominant mais pas trop, trop ; c'est pour me plaire. Il y a toujours plus haut. Se tenir entre le chaud et le froid, connaître le chaud et le froid en même temps. Oui, mûrir en montagne, attendre le temps et vieillir avec, lentement, juste au-dessus de la vallée. Sans s'enliser. Le temps est

moins long en haut. Allez, c'est jeté. On y va. Les jours seront plus larges.

(Samedi 21 octobre 2006. Sainte Céline, vous rajoutez Marie devant et vous avez ma filleule et ma cousine. Lune incandescente de pâleur, demain elle sera neuve. 8 heures 20. Le jour se lève comme une erreur et un remords. Ce jour sera tendre. La fumée s'étale en volutes horizontales. Le parc est rempli de petites foulées matinales, les gambettes nues sous le gris bleu du ciel. Elle, la superbe noire très magnifique me refuse. Dans la rue, dans la queue à la caisse, elle s'est en rien retournée, sans le plus petit regard, sans le moindre sourire, elle m'a ignoré à plein sens. Comme si j'étais inexistance. Me reconnaître lui gâcherait le jour. Comment survivre ?)

Lexique (haut gascon)

isard : chamois des Pyrénées

neste : ruisseau, torrent